

LES CAHIERS VERTS

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
DANIEL HALÉVY

35

Les
Princes Lorrains

PAR

ALBERT THIBAUDET

LIBRAIRIE GRASSET

LES PRINCES LORRAINS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Aux Editions de la Nouvelle Revue Française :

LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ, nouvelle édition
revue et corrigée (*sous presse*).

LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE.

TRENTE ANS DE PENSÉE FRANÇAISE.

I. LES IDÉES DE CHARLES MAURRAS.

II. LA VIE DE MAURICE BARRÈS.

III. LE BERGSONISME.

A la Librairie Plon-Nourrit :

GUSTAVE FLAUBERT, sa Vie, ses Œuvres, son Style.

A la Librairie Bernard Grasset :

PAUL VALÉRY.

« LES CAHIERS VERTS »

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY

35

LES
PRINCES LORRAINS

PAR

ALBERT THIBAUDET

268816
2003079

PARIS

BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES

1924

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
57597

D1315/03

CE TRENTE-CINQUIÈME CAHIER, LE CINQUIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-QUATRE, A ÉTÉ TIRÉ A SIX MILLE SEPT CENT QUARANTE EXEMPLAIRES, DONT QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I à XL ; CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE XLI à CXL ; ET SIX MILLE SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 141 à 6740 ; PLUS DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA CRÈME, NUMÉROTÉS DE H. C. I à H. C. 10.

2783

B.C.U. Bucuresti



C20036130

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset 1924

PRÉFACE

LES PRINCES LORRAINS

PRÉFACE

Quand on ouvrit, il y aura bientôt vingt ans, l'éclatante exposition des Primitifs français, Péguy, qui avait lui-même certaines parties admirables d'un primitif français, alla la visiter, et, en quelques minutes, il entra dans un enthousiasme qui éclata d'abord par ce cri : « Il y aura un Cahier de cette exposition ! » Et ce cahier, très réussi, parut. S'il vivait encore, il eût dit, le 5 décembre, et, je crois, du même fonds : « Il y aura un Cahier de la mort de Barrès ! » Et ne confondons pas un cahier avec un « numéro spécial ». Le numéro spécial, important et utile (on se souvient de celui de Proust) est une espèce d'un genre : l'enquête de journaliste. Le Cahier, (aimons ce mot d'écolier) autre genre dont Péguy fut l'inventeur et l'animateur, reste univoque

comme le livre, mais est accordé mieux que lui à certains rythmes de continuité et de durée.

Les Cahiers Verts ont repris avec quelque indépendance la suite des Cahiers de la Quinzaine. L'après-guerre ne saurait ressembler à l'avant-guerre, et tous les genres évoluent. On y retrouve cependant la tradition qui naquit dans cette échoppe de la rue de la Sorbonne (dont on aurait bien dû faire autre chose qu'une crèmerie) Mais ce n'est pas seulement par traditionalisme pégyuen qu'ils comportent aujourd'hui un cahier de la mort de Maurice Barrès, ce parrain littéraire de Péguy. Le hasard, les sollicitations intelligentes de l'heure, la belle destinée qui replita sur Paris, dans ce ciel de décembre, ses ailes familières, et s'en-vola vers un cimetière lorrain, ont collaboré pour rassembler ici des pages dont le lien ne fut pas préconçu.

Le morceau principal de ce cahier, le dialogue des Princes Lorrains, avait été écrit en entier cet automne, bien avant la mort de Barrès. Écrit pour éclaircir des

idées, pour en associer comme on associe des couleurs sur sa toile, pour en dissocier comme on dissocie des tons, sans grande arrière-pensée de publication. Ce genre de dialogues écrits, faits de souvenirs un peu romancés, et vrais romans de l'intelligence, pourquoi ne pas les garder en cave comme on fait des entretiens privés, des notes sur les dîners Brébant, Bixio ou Curnonsky? Tout cela dépend d'ailleurs de l'année et du cru, et je n'avais pas là-dessus d'idées bien nettes.

Le hasard qui m'a décidé à lui donner ce titre, à le publier, et à le publier comme cahier de la mort de Maurice Barrès, ce sont quelques lignes de l'article, très beau, que Maurras écrivit le premier jour de notre deuil. Maurras rappelait précisément ce nom de princes lorrains, qu'on donnait par jeu, et par souvenir des Guises, à Barrès et au président Poincaré. On pouvait imaginer, avec quelque complaisance, que nous étions gouvernés, au temporel et au spirituel, par une équipe lorraine, parfaitement naturelle après la guerre, et

à laquelle il ne faudrait pas oublier d'ajouter, en son proconsulat africain, le maréchal Lyautey. Ainsi un Bourguignon, ou plus généralement un homme du Nord, appellerait volontiers M. Maurras et ses amis méridionaux d'Action Française les Armagnacs. Ce qui ne présenterait rien d'offensant, le parti armagnac, anti-anglais, ayant été celui du roi national et de Jeanne d'Arc, et ce nom restant attaché à l'une des fleurs d'or de la vigne française. Il me chanterait peut-être d'écrire un dialogue des Armagnacs et des Bourguignons comme pendant à ces Princes Lorrains. Et il reste bien entendu que cela est d'abord jeu. Certain jeu figure dans le dialogue une nécessité du genre, comme le mythe. Ici il s'agit d'un jeu historique, qui trouve dans le passé de la France une carrière de mythes, et qui se sert librement de ces mythes.

On jugera peut-être que ces Princes Lorrains, parfois peu indulgents pour Barrès, et qui procèdent à son égard par francs propos d'après-dîner, conviennent mal, au

lendemain de sa mort, dans un cahier qui veut être un hommage. Je répondrai que j'ai souvent parlé de lui plus rudement, parfois plus injustement, dans une Vie de Maurice Barrès, et qu'il ne m'en sut nullement mauvais gré. La pensée, l'influence, l'action de Barrès, comme celles de tous les grands esprits, comme d'abord ces esprits eux-mêmes, sont et doivent être bornés. J'ai essayé ici de marquer ces limites, les points où ses façons de sentir et de penser seront vraisemblablement relayées par d'autres. Et relayer n'est pas nier. Les idées et les sentiments dont il a communiqué à ses contemporains la flamme sont en général utiles et vrais. Mais avec cela ils excluent au moins autant de vérités que d'erreurs. Le dernier mot qui nous viendrait à la pensée, parlant de lui, serait de le traiter d'esprit faux. Et je ne crois pas qu'on puisse faire d'un homme un plus haut éloge. Ce fut un esprit juste. Mais cet esprit juste, qui était un esprit de la frontière, avait ses frontières, et, plus précisément, se voulait des frontières. Un esprit ne reconnaît ses frontières que

lorsqu'il a essayé de les franchir. Et, bien plus souvent qu'il ne les reconnaît, il les fait reconnaître à ceux qui le voient du dehors, et dont le domaine commence où le sien finit. Un général, qui en resta fameux, disait que l'armée a ses taches comme le soleil. Barrès avait ses limites comme la Lorraine, et la Lorraine a les siennes comme la France. La critique de mon petit dialogue ne vise pas à taxer d'usurpation les princes lorrains, mais à discuter leur candidature à l'empire, à leur rappeler que la France figure un pays à feux tournants, où un vieux rythme appelle l'un après l'autre des rayons diversement colorés.

Que sont ces feux tournants, sinon la figure et l'esprit même du dialogue ? Ce perpétuel dialogue français, mêlé à l'éternel dialogue européen, il fait la vie même de nos routes, il donne leur animation et leur bonne conscience à certains esprits du service routier. Je fus mobilisé pendant une partie de la guerre dans le service routier, j'ai gardé un bon souvenir de mon temps de cantonnier, et je ne répugne nullement à y

rengager aujourd'hui. On sentira peut-être dans ce dialogue l'appel de la route. Une route stylisée qui traverse plutôt une Suisse idéale qu'une Suisse réelle. Car le lecteur voudra bien me faire la grâce de ne point placer des noms authentiques sur mes quatre personnages, et de ne mettre à mon compte ni tout ce que dit mon Bourguignon, ni tout ce que dit le personnage qui parle à la première personne. Le roman d'idées comporte une optique romanesque comme le roman d'événements, et l'autobiographie ne fait jamais, dans l'un et l'autre, qu'un élément très librement traité.

On trouvera cependant dans ce dialogue, à peu près, le ton des entretiens qui sont d'usage dans les milieux libres. Ce n'est pas toujours cela qu'on dit, mais c'est à peu près comme cela qu'on le dit. Il y a une puissance qui s'appelle l'opinion, et qu'il ne faut pas confondre avec la presse. Le monde des conversations, par lequel l'opinion se forme et s'exprime, le monde des articles de journaux, par lequel prend figure l'être de la presse, ils soutiennent évidemment

entre eux des rapports nombreux, mais ils jouent sur deux registres différents, ils ne font pas appel au même mécanisme, ils ne pèsent pas avec les mêmes balances, ils impliquent deux styles propres.

Barrès était un admirable causeur, pourvu des plus riches dons de dialogue. Il sautait avec sûreté les idées intermédiaires, il possédait certaine ironie qui n'était qu'à lui, il savait parler et faire parler, tirer de son interlocuteur, avec une négligence gracieuse, ce qui lui convenait. Il y a dans son œuvre, en particulier dans le Roman de l'Énergie Nationale, de fortes parties de dialogue. L'éternel dialogue de la matière et de la forme, de la prairie et de la chapelle, était incorporé aux bases mêmes de sa pensée. Il rêvait d'un dialogue entre les Bastions de l'Est et le Massif Central... Mais à mesure qu'il avait vieilli, qu'il s'était voulu un rôle, une attitude, des responsabilités, le dialogue lui était apparu comme une distraction, et surtout comme une préparation, qui devait aboutir toujours aux mêmes conclusions, celles où il avait engagé sa vie

et joué son être. Il s'était cherché une unité intérieure, et, à défaut de celle-là, il s'était du moins trouvé une unité extérieure, faite d'écrit et de vie publique. La route du dialogue authentique le contournait, comportait un belvédère sur lui, mais ne passait pas chez lui.

Le cas de M. Poincaré est beaucoup plus net, beaucoup plus intéressant pour l'homme du dialogue. M. Poincaré voit dans le dialogue l'ennemi, le mal. Il n'était pas originellement, mais il est devenu l'homme du monologue. Il m'évoque ces mots qu'écrivait le chancelier de Pontchartrain à Saint-Simon : « Un siècle entier de conversation ne serait pour vous qu'un moment étranglé, si on ne finissait par être de votre avis. » Pour lui comme pour d'autres hommes d'Etat français, le sommet de la vie politique est représenté par le monument de Gambetta au Carrousel : un homme qui parle, entouré par les figures symboliques de la vie nationale, qu'ordonne et que régit sa parole, Un Barrès se conforme au tombeau poétique qui lui est préparé sous la colline de

Sion, comme Chateaubriand à son tombeau romantique du Grand-Bé. Un Poincaré se conforme à son monument de Bar-le-Duc, au bras levé qui montrera la frontière. Ces deux Lorrains sculptent, sur des chantiers différents, leur statue funéraire, ce que Barrès, dans le Voyage de Sparte, appelle en termes magnifiques « une mémoire bien assise et resplendissante au sein de la cité. »

Mais, dans cette attitude publique, dans cette volonté tendue d'attitude publique, qui ne vise d'ailleurs qu'à sous-tendre une attitude nationale, ni l'un ni l'autre ne jouent un rôle de comédien. Leur statue peut prendre des lignes conventionnelles, impliquer la sculpture d'Institut, elle est taillée dans un marbre de pure probité. Ils répandent à la lumière leur être profond, et l'un au milieu du monde artificiel des littérateurs, l'autre dans celui de la combinaison politicienne, ils rendent un son particulier et concordant de sincérité. Une sincérité de fond, non de détail, et qui n'exclut pas, pour un service supérieur, pour le service national, voire pour la

tactique parlementaire, la *pia fraus* : en celle-ci l'un par sa souplesse d'écrivain, l'autre par son habileté procédurière, deviennent maîtres.

Au-dessus de la sincérité, ces deux Lorrains nous offrent une qualité plus éminente encore, un courage à figure militaire. Pour trouver toutes les figures du courage réunies en un seul homme, on devrait remonter aux cités antiques, aux Etats dont la vertu, comme disait Montesquieu, est le principe. Poincaré et Barrès sont des parlementaires, et s'il fallait rédiger un chapitre du courage parlementaire, Leurs Figures nous aideraient à lui donner le même contenu que le chapitre des licences poétiques dans le traité de Banville : « Il n'y en a pas » (Ce terme de courage est d'ailleurs ici un peu vague. Nous y trouvons au moins l'énergie. Le lièvre est un animal très courageux, qui jusqu'au bout use de sa seule arme, sa vitesse.) Mais lorsque Barrès mettait au premier rang de son œuvre, contre l'opinion des littérateurs, sa Chronique de la grande guerre, il avait raison du moins en ceci,

que ce poids qu'il soutint pendant quatre ans demandait un grand courage, et que cela reste, en dépit des épigrammes faciles, le témoignage de son courage. A ce stock d'épigrammes, ferait pendant celui qu'on a dirigé contre cette Chronique dominicale que sont les discours de M. Poincaré, et contre une abondance oratoire qui battait son plein au moment où se passait cet entretien. Avant de les critiquer, il faut les considérer d'abord comme une œuvre de courage. Ce ne sont pas des œuvres de cette éloquence démonstrative, ainsi nommée, disaient nos professeurs, parce qu'on n'y démontre rien. Du jour où il a pris le pouvoir, M. Poincaré a voulu au contraire démontrer quelque chose à quelqu'un, — démontrer à l'Europe le bon droit de la France. Il ne l'aurait pas entrepris s'il n'avait espéré y réussir, et s'il n'avait voulu, pour y réussir, mettre en jeu toutes ses forces d'obstination et d'énergie. Je n'emploie nullement une métaphore ambitieuse en voyant là un acte de courage militaire, de courage qui tient et qui porte la marque à la fois de la grande

guerre et de la discipline militaire lorraine. Le discours public, reproduit, dans ses passages saillants (que le crayon bleu marque pour les agences) par les journaux étrangers, était, quand on y réfléchit, la forme la plus naturelle, la plus loyale, la plus économique de cette propagande. Ajoutons que M. Poincaré reste, après la mort de Jaurès, le seul de nos orateurs politiques qui ait gardé la grande tradition littéraire du Conciones et de la tribune moderne, le motus animi continui d'un Cicéron, d'un Chatam, d'un Guizot, d'un Lamartine, qu'à la différence de ceux de M. Clemenceau et de M. Briand, ses discours écrits, corrects, classiques, supportent le transport comme un bordeaux de cru bourgeois. Un courage qui tente, avec toutes les ressources de volonté personnelle et de sentiment national, une œuvre faisable, bien préparée, utile : rien ne saurait mériter davantage concours et sympathie.

Mais ce qui doit réussir est rarement ce qui réussit. Si M. Poincaré n'a pas réussi à persuader l'Europe et l'Amérique, ce

Paix 1919

n'est pas que le droit de la France et de la Belgique aux réparations, la nécessité d'y employer le premier argent frais (après les dépenses militaires, hélas !) soient mis en question par personne. C'est d'abord que ces discours présentent comme simple une question complexe — modelée sur la complexité même d'un traité de paix (dit de paix) encyclopédique. C'est ensuite que le schéma en est le gauchissement du droit aux réparations vers le droit à la sécurité, et du droit à la sécurité vers le droit au Rhin, ce qui réveille mille ans de guerre européenne. C'est enfin que l'éloquence peut bien persuader ceux qui l'entendent dans une église, une assemblée parlementaire ou un prétoire, les persuader momentanément par un effort utile, gagner une bataille en étant la plus forte à un instant donné, sur un point donné. (Voyez le succès, en apparence inexplicable, de M. Viviani, un autre avocat, en Amérique et à Genève : feu de paille nécessairement sans lendemain.) Elle ne persuade pas le lecteur qui a le temps, qui réfléchit, qui

critique, qui voudrait un dialogue là où on prétend lui imposer un monologue. Je dirai, pour rester dans mon modeste rayon, que le monologue lorrain, le dithyrambe à la cantonnade, sans interlocuteurs, ni hésitations, ni souplesse, représente une forme littéraire usée, et particulièrement inapte à porter le poids d'une Europe à rétablir.

Retrouver le plan du dialogue, penser la pluralité de l'objet au moyen de cette pluralité du sujet qu'est la recherche dialoguée, considérer le dialogue dans sa durée propre, comme un procédé dont il soit loyal et sain d'escompter une modification et un assouplissement de nos idées, voilà une besogne qui n'a rien de politique, une simple tâche littéraire, disons même un jeu littéraire. Mais les Grecs menaient des jeux sur la tombe des héros, des jeux funèbres si l'on veut, en tout cas des jeux vivants, et qui bondissaient plus élastiques sur un sol héroïsé par le mort. Qu'on trouve ici, simplement, les jeux de l'esprit sur la tombe d'un prince des lettres.

PREMIÈRE PARTIE

IN MEMORIAM

I

LE TOMBEAU D'UN PRINCE

LE TOMBEAU D'UN PRINCE

Barrès est parti. Ceux qui l'ont vu, dans le calme décoratif et pieux dont l'enveloppait la mort, ont reconnu sur son visage ces puissances de dédain et de vie intérieure où il prenait contact avec ses Mères, et qui, en l'isolant, l'entretenaient depuis des années dans la familiarité de la tombe. Il ne se passait pas de jour, a-t-il écrit autrefois, où ne lui revînt à la pensée ce mot d'un enfant mourant à son père, que lui citait Alphonse Daudet : « Père, cela m'ennuie de mourir ! » Il arrive un moment dans la vie où cela désennuie, intéresse, et il faut souhaiter, on peut espérer, qu'il avait atteint ce moment. J'entendais un jour M^{me} de Noailles nous dire que M. Bergson, qu'elle interrogeait sur la mort, lui avait répondu :

« Je l'attends avec curiosité. » Et M^{me} de Noailles s'indignait un peu : « Oh ! ces philosophes ! » Dans ma *Vie de Maurice Barrès*, j'avais relevé, avec quelques petites malices, ce cri de Barrès dans sa jeunesse : « Que la mort de M. Renan sera intéressante ! » Et j'ai une lettre charmante, souriante, un peu mélancolique, mais à peine, qu'il m'écrivit alors et où une phrase commençait ainsi : « Lorsque je serai mort... » Je ne la cite pas, mais il me souvient que par son sens et par son rythme elle me préparait avec une douceur amicale aux sentiments mêmes qui m'envahissent aujourd'hui qu'en effet il est mort.

Il m'est arrivé, au cours d'une promenade, d'entrer avec Barrès et son fils Philippe dans un cimetière de Lorraine. De lui-même notre petit groupe se portait vers le monument des morts, où on se découvrait, et où il était indifférent que l'on parlât ou qu'on se tût. Barrès ignorait d'ailleurs le bavardage, et, avec lui, silence et parole formaient simplement

la longue et la brève d'une présence, d'un courant de vie. C'est ainsi, entre le même plein air et le même repos mélancolique de la pensée, que nous nous tenons aujourd'hui devant la place vide de son monument. « J'ai trouvé, a-t-il écrit, une discipline dans les cimetières où nos précédesseurs divaguaient. » Il nous conseille cette discipline au cimetière où nous l'accompagnons. Il est incorporé à cette discipline, comme il l'incorporait, du temps de l'*Homme Libre*, à notre liberté. Mais discipline et liberté ce ne sont ici que des mots fragiles, des coupes provisoires sur une réalité de vie : hier la vie personnelle, magnifique et riche, de Barrès ; aujourd'hui la vie d'outre-tombe, riche d'une autre richesse, magnifique d'un autre don, et non impersonnelle, mais qui va révéler, éveiller, former des personnes. L'homme personnel est mort ; l'homme créateur de personnes vit plus que jamais. Et si l'homme n'existe réellement que dans la création, quelle existence manque aujourd'hui à Barrès ? Chateau-

briand compare Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, et qui échappe à ses ennemis par un rayonnement de gloire, au lion du Sahara caché aux traqueurs dans la lumière même et par la lumière du désert. La personne d'un Barrès ne nous est pas dérobée aujourd'hui par l'obscurité de la mort, mais par l'intensité de la vie.

J'habitai, quatre jours, dans une histoire comme celle que nous conte *Mort de quelqu'un*, de Jules Romains. Et c'était qu'en effet quelqu'un était mort. Ces quatre jours, je fus littéralement hanté, habité, par cette absence, c'est-à-dire par cette présence, de Barrès. Je l'avais apprise un peu tard. Je venais de passer une dizaine de jours à Strasbourg, où les Amis de l'Université m'avaient réservé dans leur maison le petit appartement des hôtes, et c'est dans le vestibule de cette maison que se trouve le monument de Pierre Bucher. J'avais pu, dans des entretiens, mesurer à Strasbourg et en Alsace ce que c'était que l'absence de cet homme, qui n'a pas été plus rem-

placé là-bas qu'un Jaurès chez nous. J'avais senti, vu, touché, avec une insistance intérieure qui m'étonnait, ce Bucher absent. Je ne me doutais pas que le musicien mystérieux qui bâtit en nous ses symphonies et ses opéras composait ici, comme une ouverture, et condensait en motifs alsaciens l'absence de Barrès. Le mercredi je pris à Strasbourg le train de l'après-midi, qui arrive à Paris vers dix heures, et c'est seulement en rentrant chez moi vers minuit que je cueillis le journal d'un camelot attardé sur le boulevard désert. Il y avait vingt-quatre heures que Barrès était mort. Je dormis à peine. Comme la nuit de 1914 où, vers onze heures, j'appris d'un agent de police que Jaurès avait été assassiné.

Insomnies de douleur, non, mais de pensée. C'est dans une cour monarchique que retentit le coup de tonnerre de *Madame est morte* ! Mais, dans le matin de 1914, et dans ce premier jour de la patrie en danger, ce n'était pas dans nos deuils personnels, c'était plus loin, ou

plus profond, que nous entendions le retentissement de ce drame civique. L'étiquette veut que les reines portent le deuil en blanc. Ainsi ces reines, les idées, ne connaissent qu'un deuil lumineux. C'était cette lumière qui m'interdisait presque l'obscurité du sommeil. Le deuil ténébreux et charnel est fait de compassion. Dans la langue populaire, *mon pauvre père, ma pauvre femme*, veut dire simplement feu mon père, ou feue ma femme. Et le poète de Paris stylise cette pauvreté pour un jour des Morts du Père-Lachaise, en le vers infini :

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs...

Et pourtant le dernier mot qui me fût venu à la pensée eût bien été celui-ci : « Ce pauvre Barrès ! » Un enfant ingénu, un des anges qui volent obscurément dans la vie intérieure, nous avertirait, nous questionnerait à la manière du petit Philippe, des *Amitiés Françaises*, lorsqu'il joue avec le chien Simon, et que son père lui dit : « Laisse donc cette pauvre bête

tranquille. — Pourquoi que tu as dit que c'était une pauvre bête ? » Pourquoi dirions-nous : Ce pauvre Barrès ? A cette heure, nos grandes sources de pitié humaines, elles allaient, dans la famille littéraire, dans une illustre famille littéraire, à une catastrophe où le tragique atteignait un fond qu'aucun Eschyle n'eût inventé, ouvrait des abîmes que nul Shakespeare n'eût sondés, et sur laquelle Barrès, quelques heures avant sa mort, prononçait, je l'ai su, dans le tramway de Neuilly, des paroles tristement profondes. *Haud ignarus mali...* Lui-même avait connu à deux reprises une pareille tragédie. Revenant des obsèques de Charles Demange, il disait : « Ah l'affreuse chose que la littérature ! » La machine littéraire, à fabriquer le tragique, il suffit qu'elle soit trop chauffée pour que le tragique explose et tue l'ouvrier.

Mais autour des obsèques de Barrès rien d'affreux, rien qui attire sur les lèvres de ceux qui ne lui sont point liés selon la chair ce mot de *pauvre*. Montaigne, en

bon Grec, quand on lui parle de la destinée d'un homme, s'inquiète d'abord de ceci : Comment est-il mort ? Barrès était, comme Montaigne, de ceux qui aiment à penser à la mort, à habiter par avance leur tombeau ; ces amateurs de vie ne le seraient qu'à moitié s'ils ne se sentaient amateurs de mort. Il y a la mort subite et la mort où l'on a conscience. Préférer la première, c'est vouloir ce que Flaubert appelait l'heureuse sérénité des imbéciles. « Monsieur, cela est animal ! » répondait Royer-Collard à quelqu'un qui la souhaitait. Et le vieux janséniste parlait ici selon la pure logique de Pascal, pour qui l'homme est l'être qui sait qu'il meurt. Toucher consciemment la mort est intéressant, mais généralement douloureux. Si nous devons choisir entre les deux destinées, on attendrait longtemps notre décision. Heureusement ce n'est pas nous qui choisissons. L'artiste en destinées a choisi pour Barrès la mort la plus souhaitable, une de ces moyennes élégantes, rapides et sûres, que Barrès lui-même

préférerait dans la vie. Il l'a frappé d'un grand coup au cœur, qui lui a laissé, le juste temps qu'il fallait, sa connaissance lucide. Cet intuitif avait trop l'habitude de sauter les idées intermédiaires pour avoir besoin que la mort insistât longuement. Il put la connaître, l'évaluer, comme il connaissait, évaluait les hommes, les choses et les événements, d'un coup d'œil sûr et décisif. Lui qui cherchait comme Goethe, avant tout, le bénéfique intérieur, il obtint le bénéfique au moins de frais possible. Oh non ! nous ne disons pas : Ce pauvre Barrès !

Cette première nuit, je songeais à la veillée du mort, dans son hôtel du Bois de Boulogne. Avec la facilité de rêve qui appartient aux projets qu'on n'exécutera pas, avec l'indiscrétion des démarches qu'on ne fait qu'imaginer, je montais en taxi, j'allais là-bas, je demandais à veiller. Mais d'autres avaient eu la même pensée, nous étions trop, et nous gênions parmi ces robes en deuil qui se confondaient avec les ténèbres, ces figures agenouillées

de piété et de douleur... Nous allions dans la bibliothèque. Nous savions alors que c'était notre seule place. Il y avait une douzaine d'écrivains dont l'aîné était Bourget et le cadet Montherlant. C'étaient tous ceux qui avaient subi son action, bénéficié de sa sagesse, senti en étincelles, en inquiétude et en plaisir le frémissement de son génie. Puis une foule arrivait. On voyait des académiciens dans le salon, des reporters dans les couloirs. Les phares d'automobiles, dévalées de l'Elysée et du quai d'Orsay, nous jetaient des pinceaux de lumière. Ensemble nous songâmes à ouvrir un livre. C'étaient les *Déracinés*. Celui qui lisait le mieux nous lut le chapitre sur la mort, la veillée, les funérailles de Victor Hugo. Pendant qu'il lisait, la bibliothèque se peuplait silencieusement. Il y avait des êtres à un nombre pair de dimensions, deux ou quatre, sur lesquels nous mettions des noms, Péguy, Proust. Les livres vivaient, et toutes leurs feuilles tremblaient musicalement comme un arbre infini. Le maître, ici, n'était plus

l'homme de soixante-deux ans, étendu ailleurs et qui, pour la première nuit de sa vie, ah ! oui de sa vie ! habitait en autrui. D'un espace fragile de lumière s'écartaient un instant quarante ans de nuages, et nous nous sentîmes chez Sturel jeune, ardent, en cette même nuit où l'Occident pour lui se confondait avec un catafalque étoilé sous l'Arc de Triomphe, l'Orient avec la tiède approche d'Astiné ; de l'Orient à l'Occident l'espace d'un jour d'or et d'une carrière de soleil. Comme Apollon du cadavre d'Hector, un génie, conscient en nous, écartait de Maurice Barrès toute décomposition, par le même acte dont il avait écarté, de cette figure restée si jeune, toute vieillesse qui ne fût pas acquisition, mûrissement et profit. Dans le *Jardin sur l'Oronte*, Guillaume amant d'Oriante « croyait tenir dans ses bras un jeune héros ». Relevant cette phrase, je l'avais appelée « un mot d'une pureté magnifique ». Et Barrès m'avait alors écrit : « Pureté magnifique, merci pour cette indication qui va si loin. Je

voulais l'épingler, répondant à des attaques injustes. Mais j'y ai renoncé. Qu'y eussent-ils cherché, ces pauvres soupçonneux ? » Plus de soupçonneux, en cette veillée, et plus de pauvres ! Il ne subsiste de Barrès que cela que ne put être François Sturel, cela que le meilleur et le divin de nous-même tient dans ses bras avec la magnificence de la lumière et la pureté d'une essence : un jeune héros.

Un jeune héros, — et puis un prince, un prince immémorial. Oui, je sais aussi, c'était un grand bourgeois, grand bourgeois dans le style où l'on serait grand d'Espagne. Plein de charme, de sollicitude gentille, ironique et souple avec les gens du peuple ; et quand je l'entendais parler à une paysanne de Lorraine je reconnaissais dans sa voix les intonations de Philippe à Bérénice. Il me montrait sur la colline de Sion une paysanne infirme d'un bras. « Depuis cent ans il y en a un, à chaque génération, dans la famille, qui est comme cela, depuis que l'un d'entre eux a abattu en 1793 la

C 20036131

Vierge de Sion. — Vous ne l'avez pas mis dans la *Colline Inspirée*. — Vous pensez bien que non... Ces pauvres gens ! » Et moi-même, j'hésite à le dire, partagé entre les mêmes convenances envers ces pauvres gens, qui sont de braves gens, et le désir de faire aimer un homme dont j'étais naguère avec une ironie un peu lourde, dans un chapitre sur le *Cirque*, les férocités intérieures et stylisées d'autrefois. Mais enfin une page d'un critique obscur n'est pas une page de la *Colline*, et ne sort guère plus de l'ombre privée que notre conversation d'alors. Il aimait le peuple, mais en patron, et comme un héritier qui n'en était pas, qui n'en avait jamais été. « Il n'y a plus d'écrivains victoriens en Angleterre, lui disais-je, et Bourget ainsi que vous, les trois autres académiciens du groupe des romanciers B (Bazin, Bordeaux), vous aurez été peut-être les derniers victoriens de la littérature européenne. — Cela ne me déplaît pas, mon ami, de figurer dans un dernier carré de vieille garde. Et si

c'est une vieille garde, il faudrait y mettre mon cher Masson. — Adopté à l'unanimité. Le mot sera au moins dit : d'ailleurs ce grognard figure à lui tout seul le groupe M. » Et on riait. C'était donc un pur bourgeois, et il y avait longtemps que sa famille ne comptait plus de petites gens. Quant à l'aristocratie, elle le dégoûtait, le renfonçait plus fort dans sa caste. Les exceptions confirmaient : M^{me} de Noailles c'était seulement la poésie et le sang d'Orient ; et le pauvre Montesquiou avait été trempé dans un Styx de littérature auquel n'avait échappé que son talon rouge. Un grand bourgeois, oui, et, mieux, un prince bourgeois.

Chacun était frappé, — et on l'a dit assez de Barrès mort ! — de la ressemblance de son profil avec celui du vrai grand selon la race, le Grand Condé, et il avait la coquetterie d'en exposer le portrait dans son cabinet. Mais ce Barrès mort devant lequel, jeudi et vendredi, a défilé non tout Paris, mais le Tout-

Paris, c'est un autre profil de mort qu'il m'évoque avec une insistance tragique. Au Caire celui d'un pharaon sous sa vitrine. Voilà ce même nez, le nez des fiers qui naquirent sous le signe de l'aigle, cet air hautain, impersonnel de l'être entré du devenir dans le devenu, ce royaume sombre des tons à la Ribera et à la Rembrandt, cette foule vivante et bourdonnante, pressée pour regarder ce qui ne la regarde pas, pour penser l'impensable rideau des yeux fermés. Je me sais qui apporte là le pli de mon métier, une pratique d'archéologue et d'homme des Musées, — ce froid bibliothécaire auquel se voyait transmis comme à l'ossuaire le Barrès de l'*Homme Libre*. Ce sont ses phrases qui tourbillonnent dans ma mémoire et bruissent. « M. Auguste Burdeau se leva, et livide de son cœur désordonné dont il allait bientôt mourir, il flétrit au milieu d'une immense émotion son accusateur. » Bouteiller, Sturel, ennemis d'un jour à Versailles, réconciliés éternels, les mêmes coups sourds de l'arbre de

couche humain ont rompu ces cœurs, ordonnés et désordonnés comme les deux temps de systole et de diastole. Rivière a voulu, dit-il, s'agenouiller devant une phrase de Barrès (comme Maurras embrassant sur l'Acropole une colonne des Propylées), celle-ci : « C'est une abeille, petite, mais qui vole avec un terrible aiguillon. » Si belle, dit-il, qu'elle touche au mystère. Mais y a-t-il du mystère pour les gardiens des musées ? Je la reconnais, moi, cette phrase du *Jardin de l'Oronte*, qui se discerne auprès de cette tête au repos. Au Musée du Caire une princesse est exposée, avec le bouquet funéraire momifié comme elle, et sur ce bouquet une abeille qui, posée par hasard, reste là, sous nos yeux, conservée par la substance bitumineuse où elle est tombée. Quant, au matin (c'est M. Léon Daudet qui nous l'apprend), furent relevés les douze poètes qui pendant la nuit avaient veillé sous l'Arc de Triomphe Victor Hugo, ils s'en allèrent dans un café, où Mendès bientôt fut ivre. Mais il n'y avait de place alors que pour

une ivresse de poète. Une abeille, ce matin de mai, était entrée dans la salle, Mendès s'écria que l'âme de Victor Hugo venait les voir ; il eût fait un mauvais parti à qui l'eût nié, et nul n'y songea. — Poésie, ô trésor, perle de la pensée... Oui, c'est une abeille que l'âme immortelle, une abeille que la terre dans l'espace, c'est une abeille, petite, mais qui vole avec un terrible aiguillon.

Un prince sur un lit de parade, le lit qu'on lui devait, car, de la chevelure, qui nous relie au règne végétal, jusqu'au regard, qui se rapproche le plus de l'être immatériel, les attitudes, tendues ou détendues, de ce grand artiste ne restaient point livrées au hasard. Un prince sur un lit de parade, et, dans ces visites, dans ce cortège, la mobilisation générale de la cour. Ne voyez là nulle ironie. Le victorien, exquis dans son rôle de patron des petites gens, ne l'était pas moins, et disposé à tant de précieux services, comme patron de la gent littéraire. Une cour, je veux dire un public proche sur

lequel on règne, moins peut-être en roi qu'en reine de bal. On pourrait dire une chapelle, une église, pour rester plus près de la principauté spirituelle, et, du culte du Moi aux Bastions de l'Est, on a vu magnifiquement cette chapelle se transformer, se développer, se disposer en église. Le vrai successeur du Grand Roi c'est le roi Voltaire, qui a su écrire un Génie du grand siècle comme Chateaubriand un *Génie du christianisme*. Ferney fut le Versailles de la royauté nouvelle, et les grands de la plume se voulurent un Ferney, le trouvassent-ils, comme Chateaubriand, sur un rocher, à la mesure d'un tombeau. L'hôtel du Bois de Boulogne, la maison de Charmes, furent des morceaux du Ferney éternel incorporé à nos lettres, — le côté de Versailles et le côté de Marly.

Ce problème de la Cour exista pour Barrès, et il l'imaginait posé pour les autres, pour Anatole France par exemple, aussi fort que pour lui. Il croyait la villa Saïd et la Béchellerie dominées par ces

mêmes idées lousquatorziennes, m'expliquait sur ce thème la politique de son auguste rival. Et je me disais intérieurement : Si je lui demandais qui est son Rappoport ? Peut-être se trompait-il à moitié, et le problème sera à reprendre. Mais quelle solution incomparable il sut donner après le *Jardin de Bérénice*, comme Louis XIV après la mort du Cardinal ! Le Grenier d'Edmond de Goncourt avait pu lui montrer vers quelles limites et quelle misère tournait une cour toute littéraire. Il vit que le fond d'une cour, aujourd'hui, c'était un parti politique, s'essaya avec celui de gauche, se tenta socialiste national, reconnut l'impasse, évolua souplement à la française, sans les renversements théâtraux à la d'Annunzio, trouva son assiette et les planches de son trône dans le monde du centre droit, un monde national, bien élevé, qui lit beaucoup, ou du moins à qui vont beaucoup de livres. Le boulangisme et l'affaire Dreyfus lui furent d'incomparables Frondes, des convulsions fécondes d'où

pouvait être accouché le règne miraculeux d'une pensée nationaliste. Il eut des ennemis politiques, il voulut cruellement en avoir, ne chercha que dans le monde d'Etat ses Charles Martin et ses Bou-teiller. Il dédaignait de se croire des ennemis littéraires : tout ce qu'il pouvait faire contre les innombrables *Huit jours chez M. Barrès* était de ne pas s'en amuser. La querelle sur l'Oronte, l'interpellation sur Saint-Thomas, l'affectèrent, mais surtout parce qu'ils pouvaient ébranler, dans sa fidèle majorité de droite, la partie catholique. Cela d'ailleurs n'est que le corps de ce que j'appelle sa cour, ce n'en est pas l'esprit. L'esprit, comme celui de Louis XIV, et malgré des partis pris et des erreurs, — l'essai d'une Révocation de l'Edit de Nantes au temps de l'affaire Dreyfus, une bellicisme de guerre de la ligue d'Augsbourg — tend lumineusement à se confondre avec celui de la France, la cour devient l'ordre des familles spirituelles de la France. Dans ces jardins de Versailles et de Marly,

celui de Bérénice et celui d'Oriante, le miroir des eaux nous porte en poésie le plus pur visage de notre pays.

Il eut son Versailles, et ce beau pharaon littéraire obtint, mieux qu'un Grand-Bé, sa Pyramide, celle qu'il avait contribué à bâtir en la révélant. Une intuition profonde lui faisait préférer dans toute son œuvre la *Colline Inspirée*. Non un bastion, mais un belvédère de l'Est, la Pyramide d'un Chéops discret, autochtone, spirituel. Et comme un cœur qui bat toujours, comme la mobilité d'une frise autour d'un sarcophage, ce dialogue perpétué de la chapelle et de la prairie. Il a passé sa vie à se faire un tombeau, et ce charmeur a su nous employer à la construction en nous laissant croire que nous travaillions pour nous. Mais oui, vraiment, nous avons travaillé pour nous.

Car cette royauté a bien pu prendre la forme politique, cet esprit de principauté a bien pu s'incurver selon le visage d'aigle de Condé. Son principe venait de Dieu, sa désignation de l'huile conservée dans

la Sainte-Ampoule, et c'était une royauté littéraire. Barrès a loué Déroulède d'avoir renoncé, pour sa mission de patriote, aux fruits suprêmes de cette vie d'homme de lettres, qui passe de loin, dit-il, en intérêt et en bonheur, celle des rois et des empereurs. C'est qu'elle est elle-même, ou que Barrès l'a voulue, une vie de roi. Mais ce manteau royal m'inquiète, et je sais que l'homme heureux n'a pas de chemise. Némésis reste présente. Tronchin préférerait ne rien dire des derniers moments de Voltaire. L'éternelle *Mort de César*, les tragédies où se sont abîmés, après les Stuarts et les Bourbons, les Habsbourg, les Romanoff, les Hohenzollern, et qui sont bien liées à leur être, qui appartiennent à leur élan vital et mortel, reconnaissons-les dans ces dynasties de l'esprit et des lettres, qui leur succèdent et les imitent. Un collégien du lycée de Clermont s'étant suicidé en pleine classe, Barrès interpella à la Chambre le grand-maître de l'Université, alors M. Doumergue, l'accusant, et l'Univer-

sité, de ne pas donner aux jeunes gens un enseignement qui les fît vivre. Huit jours après mourait Demange, tué moins par lui-même que par les démons de la littérature. Un autre drame affreux succéda. Et les derniers jours de Barrès virent, de plus loin cette fois, ce qui est plus poignant que la mort de l'éternel César, — celle des éternels enfants d'Edouard, les Louis XVII, les Alexis Romanoff, Hudson Lowe réduit en cordonnier Simon, et ces Erinnyes des palais passées, avec les fumées de la création romanesque et les vapeurs romantiques des livres, dans la redoutable maison des Lettres.

Usure obstinée, alors, sous cet aspect élégant et calme, affable, charmeur et réticent. On le comprend rompu une nuit par un coup formidable de ce cœur, qui tenait une si grande place dans ses phrases. « J'aime ce mot, dit un personnage de madame de Noailles. C'est un mot rouge et rond, où il y a du sang. » C'est un mot profond, mystérieux, riche mais mono-

syllabe comme l'organe précieux, et dont l'ardeur, sous une main d'artiste, irrigue et anime une longue phrase. Le nationalisme de Barrès se soucie moins de la raison de la France que de son cœur, infatigablement cherché dans la musique du paysage et dans de riches silences. La France, pour lui, essentiellement, c'était peut-être ce qui avait eu d'abord un cœur, et venu de Lorraine aussi, avec Jeanne d'Arc. Ses phrases les plus belles, et les plus prenantes, semblent dictées et rythmées par le cœur, comme la phrase oratoire l'est par le volume d'air des poumons, comme celle de l'idéologue vivant, à la Platon ou à la Sainte-Beuve, l'est par le modelé multiple et délié de la carte cérébrale. La ruine de ce cœur ne se décelait à nos yeux que par un feu d'automne, par la promesse d'un novembre plus riche. Mais un Barrès intérieur, soupçonné de lui, regardait la Mort et lui disait, à l'image du *Feri ventrem* : « Frappe ce cœur, qui t'a portée ! » Une Venise encore, ce soir, à notre retour de

Murano, s'est engloutie dans la nuit. De quel trésor indéfini de proses le prévoyant artiste ne nous a-t-il pas chargés pour la veillée funèbre qui nous attache aujourd'hui à ce lit de parade !

* * *

Cette veillée funèbre elle fait corps pour moi, comme les heures unies dans la fusion et l'élan unique d'un jour plein, avec une après-midi de Charmes, il y a deux ans. Je le voyais pour la première fois. Il m'avait écrit, invité de la façon la plus aimable, à plusieurs occasions. Je m'étais toujours dérobé, pour une raison unique et forte. J'avais eu longtemps l'idée d'écrire sur lui un livre, et rien n'est plus délicat que de traiter ainsi longuement d'un écrivain vivant, que l'on connaît, lorsque sa vie et ses idées sont aussi mêlées que chez Barrès, et qu'il faut bien non seulement s'attaquer à cette vie, mais courir le risque de l'attaquer. Dès que vous l'avez fréquenté, dès surtout

que vous vous êtes assis à sa table, la personne de chair et d'os, les devoirs sociaux, viennent offusquer en vous cette vie subjective que les grands artistes mènent chez leurs lecteurs et que la critique s'efforce de réaliser à l'état pur ; l'indépendance prend figure d'indiscrétion, et la bonne foi de mauvaise éducation. Tel croquis a l'air d'avoir été crayonné à la dérobée, sur votre manchette, pendant que votre hôte vous parlait avec confiance. Pour écrire honnêtement sur la *Vie de Maurice Barrès*, il fallait ne voir et n'interpréter de cette vie que ce qu'en livrait son œuvre. Barrès ne m'ayant pas su mauvais gré de certaines pages de critique un peu dure, m'ayant écrit, quand il lut mon livre, une lettre pour laquelle le timbre de la poste : *Charmes* semblait un jeu de mots fait exprès, je ne manquais pas, dès l'été, passé justement dans les Vosges, de l'aller trouver sur sa fine Mosselle.

Il y vivait sous le signe de Mistral, intercesseur qui était venu s'ajouter, d'un

mouvement aisé et superbe, à ceux de l'*Homme Libre*. Mais ayant nommé le grand Provençal, empressons-nous de le retirer. Il y vivait sous le signe non de Barrès, mais des Barrès : ces pluriels familiaux si fréquents dans les lieux-dits, et qui fourmillent sur nos cartes d'Etat-Major. Tandis qu'aux allées de la Muette je songeais à cet autre lieu-dit : *Chez-Barrès*. A Charmes était le lieu où il durait, où il s'éprouvait dans une durée, dans l'élan composé et intense d'une ligne qui devient lignée, et où un passant courtoisement accueilli pouvait se recharger de durée. Surtout quand ce passant avait été formé par une discipline philosophique qui a intégré la durée dans l'être du monde, qui a fait de l'univers ce que Barrès se sentit être, se voulut être, une chose qui dure, composée avec des choses qui durent. Un Barrès et un Bergson s'ignorent d'ailleurs, ne se lisent pas l'un l'autre, ne se rencontrent que sur le plan spatial et utile des relations académiques, plan vraiment relatif, c'est-à-dire irréel. Il n'est

ni nécessaire, ni souhaitable, ni possible que le passant, le critique, qui va ainsi de l'un à l'autre soit de l'Académie. Il lui faut une ambition plus haute. Il doit être une Académie, une Académie de personnes subjectives, au sens de Comte. Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où il est. Du plan de relations où se font des élections, un Dictionnaire, où se porte un frac de verdure, on passe, dans cette vraie Académie, à un plan d'être, où des affinités établissent des groupes composés à la façon d'un Tintoret et d'un Raphaël : où se forme un dictionnaire de racines, une algèbre des qualités, une caractéristique universelle ; où il n'y a plus que de l'humanité héroïsée et nue sous la lumière élyséenne. Bien entendu il s'agit là d'une critique et d'un critique eux-mêmes héroïsés, et à l'imitation desquels les camarades et moi formons quelque chose de grisâtre et de fragmentaire. L'auteur de ces livres divers sur de grands esprits, étonnés parfois de se rencontrer sur les mêmes épaules, pourquoi ne l'ap-

pelleraï-je pas Thibaudet chargé de reliques ? Si je ne faisais pas le mot, on le ferait peut-être, et j'en profiterais comme d'une leçon de goût. Qu'il y ait en nous, comme disait Barrès, un moqueur qui surveille nos expériences : elles en vaudront mieux.

A Charmes donc on n'était pas chez Barrès, mais chez les Barrès. Et je ne fais pas seulement allusion aux trois présences qui faisaient autour de Barrès une réelle œuvre d'art complémentaire de la sienne : une Lorraine calme, solide, attentive et bonne, consubstantielle à la maison, ayant gardé cette même jeunesse étonnante que son mari ; un grand garçon magnifique, de la génération sportive et résolue, en qui l'on cherchait le bénéficiaire des *Amitiés Françaises*, sur qui l'on réunissait sans nulle desharmonie les images du livre privilégié, et près duquel on réfléchissait sur le problème le plus délicat des dynasties littéraires comme des autres, celui où un Louis XIV aidé d'un Bossuet, et tous les Bourbons, ont échoué, et où

les rois de lettres n'ont guère mieux réussi : l'éducation du Dauphin. Des pointes de finesse sur des réserves de bon sens (Barrès était probablement le dernier en France de qui l'on eût pu dire qu'il manquait de bon sens) y avaient été employées. On pensait ici à Fénelon, et M. Brémond nous dirait peut-être bien des choses sur ce fénelonisme barrésien. Toute la destinée de Barrès tient dans le vers immense : Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ! Il fallait, songeait-on, en souriant à Philippe Barrès, ce jeune Télémaque à l'Ithaque, à la Maillane mosellane. Charmes ou Poèmes, comme Charmes - sur - Moselle indifféremment, nous pourrions donner à la petite ville le nom valérien. Le charme, ou le poème, c'était une fillette, rayonnante de jeune beauté, et qui, par hasard, venait d'être mise sous la plume de son oncle, dans une lumière à la Corrège : Barrès l'avait mêlée à ce délicieux morceau de la colombe dans la bibliothèque, publié dans la *Revue Hebdomadaire*. Et c'est avant l'accent d'un

O *Mantovana* ! que je lui dis : Vous êtes la jeune fille au pigeon ! La jeune fille au pigeon, et ces visages de Charmes autour de Maurice Barrès, quel peintre d'aujourd'hui en eût fait tenir pour nous tout le sens et vibrer toute la vie sur sa toile ? Il y eût fallu un des grands Italiens, à qui on eût lu, pendant qu'il eût tenu le pinceau, des pages d'*Amori et Dolori sacrum*.

Non, les Barrès ce n'était pas seulement ce groupe d'une famille limitée, en un point du temps et de l'espace. Ils s'étendaient plus profond et plus loin. *Memoriæ et Durationi sacrum* ! Si un Bergson m'apprend que je dure, un Barrès m'apprend à durer. Il a vécu d'une vérité et pour une vérité, celle-ci. Le corps peut bien, pour des raisons pratiques, limiter notre individu, filtrer, spécifier, rendre efficace notre mémoire. Dès que nous disons, comme le Satyre :

Et maintenant, ô dieux, écoutez ce mot : l'âme...

ce mot, cette chose, recule les limites de notre individu, desserre cette spécialité

et cette spécification, désintéresse notre mémoire. L'écrou arbitraire, qui nous fait commencer avec notre corps, à un moment du temps, tombe ; celui que nous entrevoyons du côté sombre, et que nous appelons la mort, vacille et flotte entraîné par un courant de lumière. Tout l'effort intérieur, puissant et réussi, de Barrès, a tendu à nier ces écrous, à se défaire, comme il disait, dans un vertige délicieux, ou bien à se ressaisir, comme il faisait, dans une continuité vivante. Des deux côtés, il passait de l'un dans le plusieurs, de Maurice Barrès à ces multiples Barrès avec lesquels il vivait, entre son grand-père et son fils, et que rappelaient, comme les motifs d'une ouverture concentrent ceux d'un drame lyrique, ces Barrès aussi multiples, mais à un seul corps, qui coexistaient ou se succédaient en lui : l'égotiste et le nationaliste, le poète et l'homme politique, l'esprit critique et le romancier, l'auteur de cantilènes et le journaliste. Les Barrès, cela devient, par la conscience et aussi le

métier littéraires, une réalité idéale qui dépasse, en les enveloppant d'un seul mouvement musical, la famille, la cité, la patrie.

Ce mouvement dessine sa plus fine courbe dans cette maison de Charmes, entre la ville et la campagne, où rien ne parle au sens du pittoresque, où tout parlait hier à l'âme, et lui parlera encore mieux demain, puisque l'âme seule parle à l'âme, et que, le corps parti, l'âme occupera ici toute la place. Un bouquet de choses graciles : la fraîcheur de la rivière féminine qui ressemble à son nom, le calme princier — principauté spirituelle — du jardin à la française, le promenoir, pour les dialogues, du jardin anglais, l'incomparable saule pleureur devenu depuis le 5 décembre le plus éloquent des arbres de France, — et même ne l'était-il pas déjà ? Les propos, la figure des hôtes paraissent avoir été modelés par le cadre. Rien n'y manquait. Me sera-t-il permis d'y joindre ce point final : un bourgogne tout ducal, qu'on eût dit butiné dans les

tentes du Téméraire après la bataille de Nancy ?

Les pèlerinages français... Les lieux spirituels de la France... Barrès ne les a pas seulement poursuivis avec une volupté, une nostalgie, une tristesse obstinées. Il y a ajouté. Il en a créé un ici. La maison de Mistral à Maillane, la maison de Loti à Rochefort, la maison de Barrès à Charmes, quel dialogue on instituerait entre ces trois œuvres étonnantes, cette extrémité, sur la planète, pour un Français, du nîsus qui fait secréter à l'animalcule des mers secondaires son enveloppe de calcaire ! Barrès avait raison, je crois, de considérer la *Colline inspirée* comme son œuvre la plus parfaite, celle aussi qui répondait à ses plus grandes épaisseurs de conscience lorraine et humaine. Dans des réussites, qui semblaient une série de chances, mais à base de persévérance et de bon sens, celle-ci vient en belle place : pèlerin des routes romanesques, avoir vécu dans l'ombre du pèlerinage lorrain le plus vieux, le plus

chargé d'histoire, de mythes et de romans, comme un chanoine de l'intelligence, un chanoine inquiet, dans l'ombre de sa cathédrale. Sur le visage de la France, Sion-Vaudémont et Charmes-sur-Moselle vont dialoguer éternellement, comme la colline et la prairie, comme, sur un visage, la paupière et le regard.

« Je refuse la mort, écrivait-il, il y a plus de vingt ans, avant de m'être soumis aux cités-reines d'Orient. » Il savait que ce grand pèlerinage lui était dû par sa destinée, viendrait à son heure. Tradui-
rons-nous ainsi sa phrase : J'accepte la mort quand je me serai soumis aux cités-reines d'Orient ? Peut-être. En tout cas tout se passa comme si la destinée veillait, comme si le fil était coupé après un dialogue attentif, subtil et bienveillant des Parques. S'y soumettre, pour un écrivain, c'est aussi dire comment on s'y est soumis. Le pèlerinage ne va pas sans son récit, l'un et l'autre se soutiennent et s'impliquent comme le chant et les paroles. La guerre empêcha Barrès de s'en

occuper. Puis les suites de la guerre : le Rhin devenait son idée fixe. De l'arbre secret il détacha avec le *Jardin sur l'Oronte* un rameau de fleurs, d'oiseaux et de musique. Mais il tardait à développer l'arbre, comme s'il sentait que sa vie y était liée. Enfin le livre se composa, s'imprima. Il y fallait la dernière touche : ce billet, cette signature pour des amis, qui conservent encore au livre imprimé un peu de l'être du manuscrit ancien, d'une *Ethique* écrite pour Nicomaque, d'un Froissart rédigeant des histoires pour le roi Richard. Dès que cette touche suprême eut été mise, Barrès cessa. Ce mot d'amitié, qui nous parvenait sur notre exemplaire le jour même de sa mort, nous ne le verrons jamais sans admirer et sans envier le coup net qui fait tomber d'une statue maintenant achevée, — statue d'un pèlerin pour un lieu de pèlerinage — la dernière, la moins palpable poudre du marbre.

Ayant fait, moi aussi, mon pèlerinage le long de cette vie passionnante et belle,

ayant été à Barrès comme il allait à Sion-Vaudémont ou à Daphné, je m'assieds, au terme de mon offrande, sur un banc de la route, dont lui plairaient peut-être la place et la perspective. Je ne sais ce que sera, demain, l'imprévisible durée littéraire. Mais, aujourd'hui, pour une heure, pour un jour, pour quelques mois peut-être, tout se passe comme si l'élan de la littérature française venait aboutir à ce livre, en porter un moment le charme composite comme sa réussite dernière, comme un de ces *Génies* à la Chateaubriand, à la Sainte-Beuve, à la Renan, où une riche expérience prend conscience de ses épaisseurs et laisse monter les nuées idéales de la sensibilité, de l'intelligence et du style. La première d'Europe elle naquit, cette littérature, sur la route des grands pèlerinages, celle de Saint-Jacques de Compostelle. Elle eut d'abord un public de pèlerins, des poètes qui épousaient et dirigeaient l'âme confuse et ardente de ces pèlerins. La *Chanson de Roland* fut la première étincelle de ce

chemin de Saint-Jacques. Le voyage de Barrès aux pays du Levant étale pour nous au bord opposé la nébuleuse de dernières étoiles. Ne croyons point que ces pèlerinages vivants suivent un inflexible chemin de piété. Un monde violent et sauvage encombrait sur la route de Compostelle les hôtelleries que dénombre M. Bédier. Le troisième livre des *Essais*, c'est Montaigne rafraîchi et approfondi par le pèlerinage d'Italie, et nous savons ce qu'il en rapporte. Le terme de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est-ce le tombeau du Christ ou l'amante qui attend romanesquement René à Grenade ? Et des pèlerinages passionnés de Barrès n'oublions pas les trois absences : celle de Jérusalem, où il refuse d'aller en 1914, celle de Rome, qui ne l'intéressa jamais, celle d'Athènes, où il resta en désarroi et se contenta de rédiger en artiste intelligent, exquis et ironique, son dernier devoir d'écolier. Laissons à cette route des pèlerinages, qui traverse notre littérature comme le chemin blanc de Saint-

Jacques tend son écharpe sur la nuit étoilée et nue, son insoluble richesse, sa palpitation vivante et son indétermination. A cette route est liée non seulement une des images qui nous restent de Barrès, mais aussi, j'imagine, l'être qui, de lui, subsiste pour lui. Ce goût méditatif de la mort, à la fois sa volupté et son poison, indiquaient peut-être que derrière la mort s'ouvrirait pour lui un champ d'expériences, une carrière ardente d'effort et de création, un chemin encore de pèlerinage. Pour lui ? pour la Lorraine ? pour la France ? pour l'humanité ? pour la vie ? A ces limites mortuaires, sous les bouffées d'intelligence que dégage la dalle levée d'un tombeau, tout s'accorde en un même élan, dont une musique commune assure l'unité. Le Sirius de Renan flotte dans cette Voie Lactée. Ainsi avons-nous vu samedi les funérailles de Barrès dans une Notre-Dame de la pensée. Après les funérailles hugoliennes de Paris, les funérailles lamartiniennes, mistraliennes, de Charmes. *Qualis artifex pereo*. Le grand

artiste est mort en artiste. « La destinée d'un grand homme est une Muse », a dit Chateaubriand qui sentit mieux que personne, à ses côtés, la présence de cette Muse. La destinée de Barrès ce fut un chœur de Muses, Muses choisies à l'exclusion d'autres, Vierges sages mêlées à des Vierges folles, et qui tout de même les dominant. Mais un chœur. Il a fait de l'ordre dans sa vie. Il nous a enseigné cet ordre. On me pardonnera peut-être d'avoir, avec un peu d'excès, mis de l'ordre dans sa mort.

IN MEMORIAM

II

UNE AMBASSADE DE RUBENS

UNE AMBASSADE DE RUBENS

Racontant une belle semaine passée dans la montagne d'Asie, Barrès s'émerveille et se félicite : « Comme mon voyage se trouve avoir été admirablement organisé ! » Cette petite phrase toute matérielle d'une *Enquête aux Pays du Levant* ce remerciement à ceux qui se multiplièrent pour rendre en effet son voyage facile et profitable, je les imagine logés dans un coin d'*Un Homme Libre*, investis du sens spirituel et allégorique auquel il se plaisait alors, et qui survit enrichi dans le Barrès des « cantilènes » ; je veux les entendre de ce beau voyage, et puis de cet « usage et raison » que fut sa vie de soixante-deux ans. Comme ce voyage se trouve avoir été admirablement organisé, — organisé de l'extérieur par une Provi-

dence attentive, intelligente, un peu amusée, organisé de l'intérieur par une volonté précise et aiguë, par des ailes de poésie sur un corps de bon sens, par une fine pointe française, mobile comme un drapeau, sur des assises de bourgeoisie lorraine ! Comme il a pu donner son plein rendement, non peut-être de bonheur (cela on ne sait jamais, et rien n'est plus vain que de mesurer une vie avec ce mètre du bonheur) mais d'intérêt, d'âme, de conscience, d'humanité ! Il semble que les puissances délicates à l'œuvre dans cette destinée attirent notre attention, nous fassent signe mystérieusement, avec les deux volumes de ce voyage d'Orient, qui nous sont arrivés le jour même où Barrès mourait, comme si ce dernier Voyage devait rester pour nous le point terminal de son monument, donner la forme de la statue.

Je ne veux pas porter ici un jugement littéraire. Je noterai seulement que si, des multiples Barrès, le Barrès voyageur n'est sans doute pas le plus grand, il est

peut-être le plus charmant, le plus aimable, le plus proche du Barrès quotidien, spirituel, bienveillamment narquois, l'enthousiaste surveillé par un moqueur. Ce genre souple du voyage à la fois utile, historique et voluptueux, qui permet et qui exige tous les styles, le *Voyage de Sparte* (plutôt que *Du Sang* et la *Mort de Venise* si beaux, mais monocordes) en avait donné un délicieux modèle, que peut-être les raffinés préféreront encore au voyage du Levant. Mais au-dessus du voyage sur la terre et dans l'espace, il y a le voyage dans une durée, dans une mémoire, dans une vie ; au-dessus de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, il y a les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Barrès imaginait et préparait ces *Mémoires*, ce dernier voyage, le voyage de durée, comme l'œuvre entière et suprême de sa vieillesse. Nous rêvions avec émerveillement ce pendant aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, le métal de Corinthe, ou plutôt le musée vivant, qu'allaient former cette amplitude, cette instabilité et cet ordre des styles

les plus divers, toutes ces heures, les blanches et les noires, les roses et les dorées, celles du jour, de la nuit et des crépuscules. La destinée de Barrès l'a arrêté au seuil de ce monde. Peut-être avait-elle ses raisons, que nous ignorons. On se demandait s'il aurait la force de se résoudre, comme Chateaubriand, à des mémoires posthumes, les seuls qui eussent permis un plein rendement. Lui-même peut-être se le demandait-il aussi, se le serait-il demandé longtemps. Il y avait là des difficultés pratiques. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* seront équilibrés par une place vide, et il n'est pas défendu de supposer que cela convienne mieux, en somme, à ces deux Muses, la destinée de Chateaubriand et celle de Barrès.

Faute de ces Mémoires, et toute réserve faite pour les musiques secrètes de tels fragments posthumes, ce voyage d'Orient restera donc son œuvre testamentaire, le dernier état de sa pensée et de sa sensibilité. Le poète, le conteur, le politique, le journaliste, y tiennent leur partie

avec un agrément inépuisablement renouvelé. Et ce qui, plus que chacun d'eux, nous enchante, c'est leur communication avec le Barrès unique, profond et vivant de toujours. Cet Orient, pour lequel il s'embarque la cinquantaine passée, voilà plus d'un quart de siècle qu'il revient sans cesse, motif espacé, mais obstiné et prenant, dans la suite orchestrale que forme la continuité entrelacée de sa vie et de son œuvre. Lorsqu'il a extériorisé, créé, à la fois de son imagination et de son être, un double romanesque de lui-même, François Sturel, il lui a voulu pour première maîtresse de ses sens et de ses rêves une femme d'Orient. Le *Voyage de Sparte* écarte les beaux désirs orientaux pour une sorte de devoir artificiel qui pèse à Barrès, et où toutes ses puissances ne jouent pas librement. Un voyage d'Égypte, qu'il fit ensuite, ne fut pas écrit. Il serait curieux de se demander pourquoi les grandes figures égyptiennes de la mort parlèrent mal à ce courtisan attentif de la mort. Comme il eût admirablement

repris et développé, en thèmes barrésiens, les phrases puissantes de l'*Itinéraire* où Chateaubriand se reconnaît un précurseur et un égal en le Chéops de la Pyramide !

« Pour moi, loin de regarder comme un insensé le roi qui fit bâtir la grande Pyramide, je le tiens au contraire pour un monarque d'un esprit magnanime. L'idée de vaincre le temps par un tombeau, de forcer les générations, les mœurs, les lois, les âges, à se briser au pied d'un cercueil, ne saurait être sortie d'une âme vulgaire. Si c'est là de l'orgueil, c'est du moins un grand orgueil. »

Ce grand voyage d'Orient vers lequel le portait sa destinée consciente, Barrès le différa, l'attendit, le réserva comme fit Gœthe de son voyage d'Italie.

* * *

Il forme, ce voyage d'Orient, avec ceux de Chateaubriand et de Lamartine, une trilogie romantique, un groupe de trois

Pyramides, devant lesquelles nous trouvons facilement le belvédère qui leur donne en logique et en beauté l'unité d'un groupe. Trois destinées d'hommes de lettres ont tourné en destinées d'hommes politiques. Le jeu de la littérature et le jeu de la politique portent, comme deux rames, une barque vers les arches lumineuses de nuées et de gloire. Mais c'est avant leur carrière politique que Chateaubriand et Lamartine vont demander à l'Orient une investiture et une inspiration, rêver là-bas sur les grandes destinées humaines, et, hantés, en ces temps de Révolution, par les berceaux d'ordres nouveaux et les tombeaux d'ordres anciens, toucher à Bethléem et à Jérusalem ce qui stylise pour des Occidentaux le berceau et la tombe. La voie qu'ils suivent est celle des Croisés, et aussi celle de Bonaparte, qui deviendra celle de Lesseps. L'Orient leur apparaît comme un large thème pour l'esprit constructeur, comme l'aire et la matrice des grandes religions, la question d'Orient comme une abondante

musique d'humanité historique à orchestrer. Là Chateaubriand s'est fait armer chevalier sur le Saint-Sépulcre, Napoléon a été sacré poète, Lamartine s'est senti la vocation d'un conducteur de peuples : un jeu de mirages irise pour une heure des destinées illusoires sur le bord de la nuit.

Un Barrès a beau être chargé d'une part de l'héritage de Chateaubriand et de Lamartine, garder à ses doigts de styliste l'or et le pollen romantiques. Il est d'un autre temps, d'une autre éducation, il éprouve le reflux de ce flux. Son voyage d'Orient ne précède pas une vie d'expérience politique, il lui succède. Ce n'est pas un Napoléon en disponibilité qui s'embarque à Marseille, c'est le rapporteur d'une commission parlementaire ; moins encore, le candidat à ce rapport. *L'Enquête aux pays du Levant* ne porte pas sur la question d'Orient, mais sur un problème précis, extrêmement limité, celui des congrégations enseignantes, plus précisément même celui de leurs noviciats

en France. Cette unité, que le *Voyage de Sparte*, l'ayant bien cherchée, finit par obtenir sinon artificiellement, du moins artificieusement, une tâche rétrécie et pratique la confère au livre de Barrès : « J'allais là-bas plein de curiosités multiples, dispersé entre vingt desseins, dont le principal était de me rendre utile à nos maîtres qui y propagent la civilisation de l'Occident, et sitôt que je suis entré dans leurs collèges d'Alexandrie, du Liban, de Damas, de l'Oronte, de Cilicie, d'Anatolie, regorgeant de garçons et de filles aux yeux noirs, l'unité s'est faite en moi, toute pressante et brûlante, autour de cette question : qu'y a-t-il dans ces âmes que ces missionnaires traitent comme des âmes royales ? »

Je tire ces mots de la dédicace à M. Henri Brémond. Barrès, député de droite, représentant d'un intérêt français, va porter un appui et une médiation aux religieux qui représentent l'idéal de Rome et qui enseignent la langue de France. D'autre part Barrès écrivain, créateur

dans cette langue de France, placé au carrefour des idées dans le dernier tiers du XIX^e siècle, et qui passa beaucoup plus de huit jours chez M. Renan, va chercher, avec un esprit romanesque et artiste, des problèmes de psychologie religieuse. C'est une ambassade de Rubens. Le peintre, envoyé dans les cours pour y traiter les affaires d'Etat, y portait ses pinceaux, et sa tâche officielle s'accompagnait, s'aidait souvent, d'une corbeille de couleurs, de portraits et de mythologies.

Nous n'en sommes que plus frappés de voir à quel point, et combien volontairement, manquent chez le peintre-ambassadeur de France ces grands tableaux de la Passion où le Flamand atteint le plus haut de son génie, la *Montée au Calvaire* de Bruxelles, la *Descente de Croix* d'Anvers. Dans cet essai coloré sur la psychologie religieuse de l'Orient, cette absence, en plein milieu : Jérusalem !

Il en donne cette raison : « Je ne veux pas courir le risque de placer sur le même

plan que les vestiges des idoles le tombeau du Christ. » Il serait délicat d'entrer ici dans le détail de ses sentiments. Si un intérêt vif et vrai l'avait porté vers Jérusalem, il eût pu concilier cet intérêt et ce scrupule en mettant Jérusalem dans son voyage et en l'omettant dans son livre. Peut-être, lui qui avait abordé le catholicisme par sa pente lorraine et par Jeanne d'Arc, redoutait-il je ne sais quoi s'il en eût affronté les racines juives, — par exemple d'y retrouver la musique intérieure de Maurras devant l'étang de Marthe. Comme l'Inde de Loti c'est *l'Inde sans les Anglais*, l'Orient de Barrès c'est l'Orient sans Israël.. Nous n'avons d'ailleurs aucune raison de ne pas prendre au sérieux le : « A une autre année Jérusalem » de Barrès, que sa destinée rendit aussi vain que le : « L'an prochain à Jérusalem ! » d'Israel. Il est allé chercher, dans le terreau des religions orientales et dans les couvents latins, des raisons françaises de se penser catholique. On peut parfaitement supposer qu'il eût cher-

ché un jour à Jérusalem des raisons de se vouloir chrétien, mais ce jour n'était pas encore venu.

Notons que pareillement Rome manque dans l'œuvre de ce voyageur qui déclara pourtant ne rien mettre, entre les plaisirs de la vie, au-dessus des paysages formés par la nature et par l'histoire. « J'ai découvert le secret de mon ennui à Rome, écrivait, un jour de sa jeunesse, André Gide : je ne m'y trouve pas intéressant. » Gide est revenu depuis sur ce jugement hâtif. Mais devons-nous croire que Barrès... ? Et quand il va à Athènes, c'est pour entrer en désarroi, pour analyser ce désarroi, pour y chercher des raisons de se préférer Lorrain, et regretter je ne sais quelle bâtisse vénitienne, dénommée tour franque. Quel désarroi eût-il rencontré à Jérusalem ? Ainsi, dans les itinéraires barrésiens, voilà trois absences éclatantes ; trois bonnes raisons de ne pas arrêter à lui notre monde français et humain, et de tenter, dans l'esprit de sincérité ardente et clairvoyante que nous tenons de lui,

les chemins que sa volonté lorraine et les lois conscientes de sa culture lui interdisaient. Ce prince lorrain dut d'abord se circonscrire, et le pays de son voyage comme le pays de ses racines comporte des exclusions.

*Ces aventures-là vont aux gens de fortune !
Quand on a ma duché, roi Charle, on n'en veut qu'une.*

Ce que, tout au moins dans ses écrits, il a retenu de l'Eglise, pour un *Génie du Catholicisme*, ce sont des saints plutôt qu'un Dieu. On connaît les vers d'*Her-nani* :

*L'empereur mon aïeul disait au roi Louis :
« Si j'étais Dieu le Père et si j'avais deux fils,
Je ferais l'aîné Dieu, le second roi de France. »*

Hypothèse dans laquelle un Maurras s'est déclaré résolument pour la branche cadette : un Barrès le suit plus volontiers dans cet orléanisme-là que dans l'autre. Souvenons-nous d'ailleurs qu'*Un Homme Libre* n'entendait pas le culte du moi sans les intercesseurs. Le catholicisme est

la religion des intercesseurs, des médiateurs, au pluriel, c'est-à-dire non seulement du Médiateur entre l'homme et Dieu, mais des médiateurs entre le Médiateur et l'homme. De là sa souplesse, sa richesse, les détours qui lui permettent d'aller chercher, par l'un des anneaux éloignés de la chaîne, et de s'agréger d'une certaine façon l'âme naturellement la plus éloignée du Christ. On pourrait dire que Barrès tient à l'Eglise par ces trois médiateurs : la fille aînée de l'Eglise (la France), la fille des marches de Lorraine (Jeanne d'Arc) et Pascal. Ajoutez-en d'autres, et alarmants pour bien des oreilles de la branche aînée. Dans ce Voyage d'Orient sans Jérusalem, il écrit de Renan : « C'est lui qui nous a christianisés. » Cet apôtre des nouvelles Gaules manque au martyrologe romain. Mais n'exagérons rien. Vous regrettez ici l'absence de Jérusalem ? Relisez dans les *Amitiés* les pages délicieuses sur Lourdes. Vous déplorez que Barrès soit resté étranger au chemin de la Passion ? Reportez-

vous, dans les mêmes *Amitiés*, au martyr de Jeanne d'Arc, et voyez Barrès, dans le *Génie du Rhin*, proposer, avec une candeur bizarre, Jeanne d'Arc comme patronne des légendes, des industriels et des œuvres de bienfaisance rhénans. Vous l'eussiez aimé cueillant des fleurs sur la montagne où fut dit le Sermon des Béatitudes ? Il fut empêché par la maladie de prononcer sur le sommet du Puy-de-Dôme, devant M. Millerand, le panégyrique de Pascal, et je ne doute pas qu'il n'ait rêvé avec enchantement, lui l'Auvergnat et le Lorrain, ce Génie de l'Auvergne, sur la montagne, comme pendant au *Génie du Rhin*, le long du fleuve. Si sa religion principale fut une religion française, laissons le soin de lui jeter la première pierre à ceux qui se vantent tristement de n'avoir jamais commis ce péché.



Pour classer les valeurs de ce Voyage d'Orient, la clef la plus utile demeure la

Lorraine. Barrès n'a pas voulu voir dans ces plateaux de Syrie et d'Asie-Mineure une montagne sainte autour du Calvaire, mais, sur un plan immense, et assise au centre de l'histoire humaine, une Colline Inspirée. La *Colline Inspirée*, de ses livres, était un de ceux qu'il préférait, et, du point de vue de l'art, je crois qu'il avait raison : il n'a nulle part utilisé et même dépassé avec plus de bonheur les possibilités de sa nature d'écrivain. Il avait vécu, en artiste et en Lorrain, dans cette atmosphère de la colline de Sion, terre de légende, d'histoire et de mythicité, autel et belvédère de son coin de pays, et, partant de l'aventure des Baillard, il l'avait rebâtie en esprit pour en faire une des grandes aires symboliques de son intelligence ; les puissances troubles de l'enthousiasme romantique et mystique, décantées, disciplinées, stylisées, converties en bienfait par les puissances en apparence contraires, mais en réalité alliées, celles de l'Ordre ; l'ordre catholique romain considéré comme le type et le chef-d'œuvre de cet Ordre

général ; un refus cependant de conclure c'est-à-dire de fermer ; le dialogue restant permanent entre la chapelle et la prairie : tout cela pensé, rêvé, vécu, dans le plein air de la Moselle et de Sion, poussé beaucoup moins en logique et en démonstration qu'en motifs musicaux, en fusées de sentiment et d'art, en « cantilènes », accordé aux esprits de la maison, mais aussi de la route et du voyage, associé encore et surtout à tout le paysage d'idées françaises qui, devant lui, s'était développé pendant un quart de siècle. Avec quelle adresse et quel bonheur Barrès s'est assimilé pour l'élever dans un monde de symbole à la *Calendal* — c'est-à-dire de symbole classique — cette aventure des Baillard !

Aventure que les esprits du voyage ont rafraîchie, et que Barrès reprend, revit, sur le plan de l'Orient.

La dédicace à M. Bremond loue celui-ci d'avoir dégagé ce que Barrès voit, avec Baillard, briller aussi sur le dur caillo lorrain, « l'étincelle mystique, par qui apparaît tout ce qu'il y a de religieux,

de poétique et d'inventif dans le monde. Rien n'existe dans l'humanité sans ce jaillissement primitif dont nul être n'est incapable, et qui d'abord doit être obtenu, puis canalisé et discipliné. Vos livres ne disent pas seulement les grandeurs de ce mysticisme, ils en montrent aussi les dangers possibles, et c'est en vous lisant que j'ai le mieux compris comment l'Orient, tout rempli de ces formes magnifiques, laisse s'égarer et se perdre ce que l'Occident et l'Église guident, épurent, emploient et sublimisent. » Sur l'Adonis, auprès des Yézidis et des Assassins, à Konia chez Djelal-Eddin, Barrès recherche à travers l'espace et l'histoire les frères innombrables des trois Baillard ; chez les Assomptionnistes, les Franciscains et les Jésuites, des synonymes de ces soldats de Rome, le P. Aubry et le P. Le Clech. Au milieu de la guerre il se félicitait, avec quelque imprudence, de voir le monde entier devenu une Alsace-Lorraine. Ici, avec plus de liberté et de jeu, c'est l'Orient entier qui est pour lui sa

colline lorraine, et qui fournit, sur des gradins de marbre, une immense figuration à la tragédie jouée d'abord sur le gazon indigène.

Aussi n'a-t-il pas répété la plainte d'Antiochus : *Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !* Il l'aurait dit plutôt à Athènes. Il ne s'est point lassé de découvrir en Orient des motifs ornementaux pour ses rêves, il y a circulé avec inspiration et bénéfice, comme il faisait sur son aire lorraine entre l'église de Sion et la ruine de Vaudémont.

Certes il y a, dans l'*Enquête*, bien des morceaux de devoir et de décorum, et le temps a passé, les honneurs se sont entassés, les responsabilités sont venues, depuis *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. Et pourtant le beau titre romantique du voyage d'Espagne et d'Italie pourrait demeurer au frontispice du voyage d'Orient. De tous ces cultes superposés et décomposés, rôde à travers les pages une odeur de mort, amère et somptueuse, et la mort inattendue, trop souvent évoquée, y a

mis son signet le jour même où le livre sortait : c'était pour lui-même que Barrès ouvrait, à la dernière page, le cénotaphe d'Alexandre. La volupté, elle flotte toute, délicate, dans le plein-air, la mobilité et la pensée alerte du voyage. Mais ce qui s'étale toujours, jusqu'à l'hallucination, avec une obstination singulière, c'est le sang.

Je ne sais ce que la réalité de l'excursion lui donna véritablement, mais je crois bien que nul titre d'aucun de ses livres ne fut écrit par Barrès avec plus de plaisir trouble que celui de son treizième chapitre : *Le Voyage aux châteaux des Assassins*, qui se termine d'ailleurs par une folle et charmante histoire d'opérette (on songe à Clémentine-Antinéa). « Je reviendrai à Homs, écrit-il, sitôt que j'aurai l'esprit libre de ces Hashâshins qui m'obsèdent. Pour l'instant, je suis tout avec eux. » Pour l'instant ? Mais cet instant plonge de profondes racines. Les Assassins l'obsédaient déjà quand il écrivit les *Déracinés*. C'est une chose troublante

que cette exigence de l'assassinat qu'il y a dans la destinée des sept Lorrains, autour de l'Arménienne promise, comme son peuple, au couteau. Racadot et Mouchefrin tuent seuls, mais Barrès (j'ai donné les citations ailleurs) nous indique en eux les délégués du groupe à l'assassinat, les maladroits, les pauvres et les grossiers qui sont portés par leur condition à exécuter le crime. Astiné a été jetée à la mort par le refus de Sturel de la prendre, elle, son ancien plaisir, dans la voiture qui le ramène avec son nouveau bonheur. On commenterait des choses obscures par des termes aussi obscurs en disant que, tandis que Racadot vit dans une destinée et une condition qui le mènent à tuer, Sturel y serait porté par sa destinée, y résisterait par sa condition. Mais je crois que l'antithèse entre les *destinées*, individuelles, démoniaques et troubles, et les *conditions*, sociales, principe de discipline, de permanence et d'ordre, joue comme un des thèmes profonds d'après lesquels Barrès a construit sa vie intérieure et exté-

rieure. On s'étonne de rencontrer dans le *Voyage de Sparte* un long, un interminable chapitre sur l'assassinat de Capo d'Istria, que Barrès s'efforce de reconstituer minutieusement, et qui lui fait trouver plus d'intérêt à Nauplie que ne lui en a offert, tout près de là, Mycènes. On s'étonne moins quand il nous rappelle que c'est une habitude, et qu'il a passé toute une journée à imaginer dans les rues de Rodez les étapes de l'assassinat de Fualdès. A Damas, il se fait mener dans la maison où se serait passé un crime rituel juif, — un missionnaire et son domestique, disparus en 1840, et que les juifs auraient égorgés pour envoyer leur sang en bouteilles à Bagdad... Nous voilà dans l'affaire Dreyfus. Et voici les Bastions de l'Est, qui étendent leur ombre jusque sur le château des Assassins. « La Germanie sous nos yeux a son Vieux de la Montagne, dont la prédication ne cesse pas d'agir. Songez à leurs sociétés secrètes et aux assassins qu'elles délèguent ! Ce rapprochement n'est pas une imagina-

tion de poète. » Ce Vieux de la Montagne c'est pour Barrès tout simplement Nietzsche. Et si cela n'est pas une imagination de poète !... Prenons une leçon de relativité en songeant au chapitre des *Jésuites* que Michelet eût fait d'un voyage à ces châteaux. Au fait, pourquoi Barrès n'y parle-t-il pas des Jésuites ? Belle occasion de reprendre, sous l'œil de M. Bremond, ses vieilles notes sur Loyola. L'*Enquête* est dédiée à un homme d'esprit. Et il eût été dans l'esprit de l'*Enquête* de discerner la même poussée d'élan vital sur deux lignes différentes, mais inégales en dignité et en efficace. Avila, Pascal, le *Juif-Errant*, Michelet, l'abbé Bremond, de quelles belles pages, de quelles cantilènes nous a privés la prudence nécessaire de l'enquêteur, du député de droite, de l'académicien, de l'hôte des Jésuites à Beyrouth ! *Qualis artifex pereo !* En ces matières la situation de nomade et de déraciné n'est pas sans avantage.

Mais ne songeons point à ce que nous n'avons pas. Soyons heureux de ce que

nous avons. Si l'auteur de *Leurs Figures* appréciait dans le Palais-Bourbon, comme il dit, un magnifique musée d'ethnographie, l'auteur de la *Colline Inspirée* est allé chercher en Orient un incomparable musée de sectes religieuses. Attaché à un intérêt catholique et français bien net, il a pu, sur ce terrain étranger, renaniser à son aise ; notons qu'il commence fort à propos son voyage en Syrie par un pèlerinage à la tombe de mademoiselle Renan. Je veux dire Henriette. Mais il se trouve que le surnom de « mademoiselle Renan », donné à Barrès jeune par Francis Chevassu, avait eu du succès. Dans l'*Enquête*, il y a beau temps que cette demoiselle est mariée, mère de famille, une des grand-mères de la vie intellectuelle et politique française. Et pourtant, à quoi servirait le voyage s'il ne nous faisait retrouver, en nous reculant dans un espace symbolique, certaine fleur de jeunes années ? « Mon cœur étant placé, je puis laisser ma curiosité vagabonder à son aise parmi cette multitude d'hétérodoxes. Ce foi-

sonnement est bien beau, et, dans cette pêche miraculeuse de faits religieux, ce qui m'attire, ce sont les cas de survivance païenne, lointains vestiges qui brillent dans l'ombre. » Non seulement dans l'ombre de l'Orient, de l'histoire, mais dans l'ombre de lui-même, de nous-mêmes. D'*Un Homme Libre* à la *Colline*, Barrès éprouva en lui cette épaisseur obscure de strates, datés par des médailles et des idoles. Nous portons autour de notre cœur notre Orient et notre Occident, et si dans l'un nous avons fini par placer ce cœur, l'autre, de cette place, étend pour les yeux le cercle magique et mobile, qui épousent le mouvement et la curiosité du voyage.

Le voyage de Barrès, après ceux de Chateaubriand, de Lamartine, de Gautier, de Gérard de Nerval, aura été le dernier des voyages romantiques d'Orient, des voyages vers l'Orient romantique. Là encore 1914 marque la grande coupure. Cet Orient n'existe plus. Et cependant l'Orient éternel existe toujours. L'Orient d'hier c'étaient les ta-

bleaux d'Orient et la question d'Orient. Les tableaux d'Orient sont entraînés dans le décri de la littérature pittoresque, et Barrès, dont le passé littéraire nous les eût fait si bien accepter, n'en a usé dans l'*Enquête* qu'avec prudence. Ce Rubens ambassadeur n'est pas le Rubens des Bacchanales. Quant à la question d'Orient (si nous laissons de côté les fantaisies qui la font remonter à la belle Hélène) c'est essentiellement la question de l'homme malade. Or il n'y a plus de question unique de l'homme malade, depuis que l'Europe entière est devenue un hôpital de nations, et que même le Turc, à Lausanne, a cassé proprement sa béquille sur le dos de ses camarades de salle. A la période des tableaux d'Orient et de la question d'Orient, succède celle des problèmes de l'Orient, et si le dernier livre de Barrès nous laisse, pour nos musées littéraires, des morceaux de toiles éclatantes, connaissons aussi qu'il a posé avec intelligence, sur le tableau noir, quelques termes de ces problèmes.

SECONDE PARTIE

UN DIALOGUE

LES PRINCES LORRAINS

LES PRINCES LORRAINS

En octobre dernier, deux amis et moi nous étions, sur les bords d'un lac de la Suisse alémanique, les hôtes de M. Mathis. Je passe rarement par Zürich sans consacrer à M. Mathis, entre mes journées suisses, une des meilleures assurément. Il avait une dizaine d'années quand son père, vieil Alsacien, se refusa en 1871 à devenir Allemand, émigra en Suisse et s'établit à Zürich. Très connu — et bien en dehors de Suisse — dans le monde des affaires, M. Mathis dirige un office de correspondance et de compensation entre établissements financiers de l'Europe, établissement dont la nature et la fonction seraient trop longs à exposer ici.

« Vous êtes un des séides de la finance

internationale », lui dis-je quelquefois avec scandale.

« — Mon ami, me répond-il, quand vous frôlez la finance internationale, vérifiez si votre portefeuille est encore en place. A côté de la finance qui se dit nationale, assurez-vous que votre veston demeure sur vos épaules. Et devant la finance à affiche nationaliste, veillez à ne pas perdre votre chemise. »

La vérité c'est que toute la finance est internationale, comme tous les enfants sont naturels. Mais je ne me suis évidemment attiré cette réplique que par galéjade, car personne n'évoque moins l'idée d'un financier sémite que ce vieil Alsacien maigre, nerveux et chaud, qui ne manque pas, aux hors-d'œuvre, d'échanger avec vous quelques bonnes histoires de Juifs. Lui et son grand diable de fils, pas beaucoup plus jeune que lui, ont mesuré depuis longtemps avec leurs jambes de coq tout le relief de la Confédération. Et sa maison est de celles qui sont portées par ces deux puissantes ailes de

spiritualité et de culture, une cave et une bibliothèque. Les secrets de sa cave seraient inutilement divulgués, mais on trouve dans sa librairie, rotonde ample et somptueuse dont les studios s'avancent à même le lac, des livres de Stendhal annotés de la main de l'auteur, et la riche, aujourd'hui complète, collection des éditions originales de Goëthe. Il désigne d'ailleurs en l'un et l'autre ses maîtres choisis et parfaits. Certes son Neuchâtel rouge, son livre de l'*Amour*, aux interfeuilles que Beyle couvrit d'une écriture de cuisinière — mais quelle cuisinière ! — méritent la considération du pèlerin ; cependant, ses grands fauteuils de cuir, entre le paysage d'eau et le paysage de livres, forment un reposoir encore plus complexe et plus délicat, où ces fleurs de cave et de bibliothèque s'associent à bien d'autres fleurs encore.

« C'est mon père, me confie-t-il, qui a bâti cette maison, s'étant presque ruiné en s'expatriant, et ayant dû, depuis, travailler dur. Il avait de l'énergie, de la santé,

et me disait avoir éprouvé le ressort de cette énergie et la présence ou le besoin de cette santé quand il avait dû, en 1871, choisir une patrie. Vous ne savez pas, vous Français du centre, ce qui tient de tragédie dans cette nécessité que 1871 nous imposa : choisir une patrie, — ou vous ne le savez que par les fades romans de vos bouquins d'Académie. Le problème était moins simple pour les Alsaciens d'alors, à langage et à coutumes germaniques, que pour les Lorrains à langue, à manières et à figures françaises. Dans ma famille on parlait alsacien, on lisait et on se cultivait également en français et en allemand ; nous avions des parents dans le Palatinat ; nous aimions les Allemands chez eux et les Français chez nous. Nous avons eu le choix entre trois patries : persister dans celle de France, nous résigner, avec toutes sortes d'arrière-pensées, à celle d'Allemagne, entrer dans la Confédération qui s'ouvrait à nous sur notre troisième frontière. Comme une tragédie de vingt-quatre heures résume

les alternatives d'une destinée, ainsi, à un foyer, en un instant, se posait le choix entre les possibilités qui furent, pendant dix siècles, celles de l'Alsace : royaume de France, Saint-Empire ou canton suisse. Chez nous on a choisi dans les trois sens, et mon père, comme des milliers de ses compatriotes, est devenu, lui, citoyen d'un canton. J'accepte son choix et je le confirme. Il nous a permis de garder intact le privilège de l'Alsacien d'avant 1871, de vivre sur les deux tableaux rhénans, et de participer aux deux civilisations du Rhin. Nous avons presque tous, durant la grande guerre, ouvert nos journaux avec des vœux français, nous nous sommes réjouis de la victoire française, nous avons senti plus libres nos souvenirs alsaciens ; l'an dernier, dans ce plébiscite des zones qui figura, en Suisse alémanique, un plébiscite pour ou contre la France, la plupart des voix qui lui furent ici favorables étaient des voix alsaciennes. Mais si le choix fait pour moi par mon père était à refaire par moi, il serait pareil. En Suisse

je me sens bien non seulement comme Suisse, mais comme fils d'Alsacien et comme homme du Rhin. J'y garde ma pensée libre. Ce choix qui nous fut imposé en 1871 comme une servitude et une ruine, et qui retentissait en un écroulement intérieur de notre tradition, de notre foyer, voici qu'il prend éclat et valeur, voici que lui-même est élu comme le moyen de garder la plus ample part de cette tradition, de reconstruire en terre libre le foyer même où en choisissant on accorde.

— Où l'on est neutre...

— Pas plus que je ne le suis entre ma cave et ma bibliothèque. Je ne sais si mon langage vous semblera grossier, mais un Parisien connaît au moins de l'Alsace, sur la scène de la Comédie-Française, le plantureux repas de l'*Ami Fritz*. Vos théâtres subventionnés nous emploient à vous prêcher la gastronomie.

— Qu'il est de mode chez nous d'incorporer au patriotisme, cher monsieur Mathis. Nous parlons aujourd'hui (les

nouveaux riches entrent dans la culture par cette porte basse) de la vieille cuisine française ainsi que de la tragédie de Racine ou du bûcher de Jeanne d'Arc, ce qui est exagéré. Allez-y aussi, et mettez sans crainte, à la manière des Doyen et des Henry, la vieille Alsace en croûte. »

Il s'agit là d'anciens thèmes que je ramasse, avec quelque fantaisie, dans nos entretiens passés. Ce jour, dans le grand studio qui épouse sur le lac la forme du rocher, le hasard nous réunissait avec deux Français, déjà rencontrés l'un et l'autre en divers points de l'Europe.

Le premier, à l'occasion de qui avait eu lieu ce déjeuner chez M. Mathis, avait fait la veille une conférence à Zürich. C'était un Bourguignon, assez placide, un peu malicieux, d'allure vulgaire, critique littéraire de profession, qui circulait dans les livres avec la bonne conscience et l'épicurisme actif d'un vigneron entre ses ceps, d'un dégustateur à tasse d'argent entre les tonneaux. D'assez saine réputation, fécond en points de vue qui

se coupaient et s'enchevêtraient comme des layons forestiers, il lui manquait cette part du goût qui est la netteté dans le choix, ce vouloir qui juge, décide, exclut. Il n'a guère l'habitude de parler de lui. Cependant je noterai le propos qu'il nous tint, en arrivant, dans les minutes qui précédèrent le déjeuner. Cela nous aidera à repérer le principe des lacunes et des faiblesses que vous ne manquerez pas, dans la suite, d'apercevoir en ses discours.

« Tout à l'heure, à la gare, j'ai acheté un petit canard antisémite et quasi-monarchiste qui se publie à Lausanne. Ne croyez pas que j'aie grande objection contre ces tendances. Un jour, à Kay-sersberg, le vieux gardien du musée alsacien me fit remarquer un Christ dont les deux pieds étaient fixés par le même clou, et me demanda si je savais pourquoi. Je l'ignorais. « On en avait donné quatre aux Juifs, me dit-il, et ils en ont vendu un. » Ainsi apprend-on tous les jours, surtout en Alsace, quelque méfait des

enfants d'Abraham, et le palmipède vau-
dois mène assurément le bon combat.
Quant à une doctrine monarchiste hel-
vétique, un Bourguignon ne saurait évi-
demment que l'approuver, puisqu'elle doit
se réclamer de la politique et des idées
de Charles le Téméraire. J'ouvrais donc
avec un sentiment de bienveillance ce
recueil, instar de l'*Action Française*. Mais
une fois entré dans l'instar, comme on
dit à Bruxelles, j'eus lieu de déchanter.
Le sommaire d'une revue à laquelle j'avais
collaboré y était déchiqueté avec une
ire froide, et mon nom, comme s'il eût
été indigne d'un coup d'épée, n'était
escorté que de cette parenthèse mépri-
sante : « (Il faut de tout pour faire un
monde !) » Après m'être senti congrument
humilié, je réfléchis cependant que je
devais prendre en bonne part, comme une
définition de mon être et le conseil de
persévérer dans cet être, l'apophtegme
des Lausannois. Parmi les maximes qu'un
bon critique, imitant son père Montaigne,
fera peindre sur les solives de son plafond,

celle-là figurera en excellente place. Le regard s'y rechargera de tolérance, de bienveillance et d'intelligence. Si la moindre des pièces que nous méprisons manquait à l'univers, l'œil qui la voit et l'âme qui la méprise n'y manqueraient-elles pas aussi ? Et, comme dit Denis Diderot, foin d'un monde dont je ne serais pas ! »

L'autre convive, aussi élégant dans sa mise et décidé dans ses propos que le Bourguignon l'était peu, exerçait à Berlin je ne sais quelles fonctions d'attaché intellectuel ou d'intellectuel attaché. Cet attaché venait d'être détaché, et passait par la Suisse, en route pour l'Italie. Il était parent de M. Mathis, par je ne sais quelle alliance avec l'un des oncles, resté Français, de notre hôte. Normalien entré aux Affaires, pendant la guerre, en suite des hasards de la rue François I^{er}, il appartenait à ce monde diplomatique de lettres, où se projettent, se mirent complaisamment les ombres un peu mêlées de Dumouriez, de Chateaubriand et

de Stendhal, et qu'on peut appeler la promotion Philippe Berthelot. Je crois même qu'il s'occupe d'écrire, avec plus d'intelligence amusée et aiguë que de méchanceté, le roman de ce curieux petit monde. Il connaît et pratique cette crème d'Europe, (sleeping, valise, ambassades) qui occupe d'un petit coup paradoxal, élégant et sec sa jolie place littéraire ; ce qu'il a déjà publié séduit ; on aurait tort de le juger sur la réserve et la discrétion calculée des propos qu'il nous a tenus ce jour-là, et dont il finit d'ailleurs par se départir quelque peu.

M. Mathis n'eût pas admis que ses hôtes, non plus que lui à l'ordinaire, prissent le café ailleurs que dans la librairie. Le lac sous nos yeux, ensoleillé de pur octobre, remplissait son être honnête de lac suisse ; une mémoire de cerisiers et de vergers flottait sur le kirsch aromatique ; le Rhin, l'Alsace, la grande marche, disputée et foulée aux pieds comme le raisin dans la cuve, étaient là. Nous faisons figure évidemment de so-

ciété de consommation plutôt que de société de production. Mais enfin aucun de nous, et notre hôte moins que personne, ne tenaient d'ordinaire place de fainéants, et ce dimanche le repos du septième jour nous était permis. Les autres jours d'ailleurs, M. Mathis déjeunait brièvement à Zürich, sur le coin de son bureau.

Je ne sais quels propos vagues nous commencions à tenir quand M. Mathis les fit dériver en questionnant :

« Et Poincaré ? »

Depuis la fin de la guerre, à peu près, je voyage, et il est deux trissyllabes qui me restent dans l'oreille avec leur intonation, leur inconscient, leur sens caché, les grottes indéfinies qui se développent pour eux derrière ma trompe d'Eustache. En Angleterre, en Scandinavie, en Espagne, en Amérique, un Français — moi du moins — était naguère interrogé, sans propos antérieur et avec le seul dessein de placer la conversation sur le sujet du jour, par cette interrogation : « Et Clemenceau ? » Les quatre syllabes s'étaient

largement, en tout leur plein, comme les trente-deux dents chryseléphantines d'un Yankee qui rit. Les traits du questionneur se détendaient dans un sourire ; chacun prenait la figure que lui eût imposée un melon sur l'oreille, en bataille ; on attendait du Français quelque bonne histoire de tigre, comme on attend de l'Alsacien un conte d'hébreu. Et le Français, à moins qu'il ne portât dans ses poches toutes les pierres de la carrière, parlait de Clemenceau clémencellement, c'est-à-dire avec l'ironie convenable ; on ne s'ennuyait nullement, et avec cette gaîté le prestige du Trompe-la-Mort ne semblait pas dans une caverne, mais rebondissait sur un tremplin. « Et Clemenceau ? » appelait un : « Ah ! ce Clemenceau ! » Je dois avouer qu'on ne m'a jamais dit ensuite dans les mêmes circonstances : Et Mille-rand ? Et Briand ? Ces hommes d'Etat, d'usage interne, se confondent de loin dans la masse gouvernementale, dans l'habitude française, et ne rendent à l'oreille étrangère qu'un son mat. Au contraire

le : « Et Poincaré ? » né spontanément sur les lèvres de M. Mathis, a repris, sur mes routes habituelles, la fréquence du : « Et Clemenceau ? » d'antan. Mais quelle différence dans le ton ! La première syllabe est détachée avec peine. La diphtongue *oin* représente pour un étranger le plus difficile et le plus malgracieux de notre phonétique ; elle n'existe dans aucune autre langue ; elle ne s'est guère introduite dans la nôtre avant le XIV^e siècle — le temps des légistes ! — et Voltaire, qui était d'ailleurs mauvais patriote, la compare, dans une lettre au marquis Maffei — « au grognement de la plus dégoûtante espèce d'animaux ». L'étranger, ou l'étrangère, ayant surmonté comme ils le peuvent cette nasale cyranesque, passent aux deux syllabes nettes, coupantes, où rien ne sourit ni n'invite à sourire. « Et Poincaré ? » signifie : « *Votre* Poincaré, expliquez-nous donc... » Car il n'y a plus à raconter, comme quand il s'agissait de la dernière de Clemenceau ; il faut expliquer, pour un peu il faudrait plaider.

J'avais reconnu dans le ton de M. Mathis mon vieux : « Et Poincaré ? » de Stockholm et de Washington. Le Bourguignon tira l'oignon de son grand-père, large comme une tasse à vin, et proféra :

« Il est deux heures un quart. Il va faire son discours. »

Vigneron habitué à l'inévitable des phénomènes naturels, il eût dit du même ton : « Cette semaine d'octobre, on vendange là-bas les blancs. » L'attaché ne sourcilla pas : les plaisanteries sur les discours dominicaux de M. Poincaré sont aussi usées que les facéties sur les belles-mères. C'est même ce que je me permis de faire remarquer.

« Ah les belles-mères ! dit M. Mathis. Il me souvient d'avoir vu autrefois, sur le *Pêle-Mêle*, une page en couleurs, d'Avelot, qui s'appelait : la Vengeance de la Belle-Mère. Elle s'installe au salon, entre deux glaces, et toute la journée son image, répétée indéfiniment, affole le gendre de la maison. Non seulement il y a de la belle-mère dans la figure que prend aujour-

d'hui à nos yeux la France de M. Poincaré, mais, elle qui tint le salon de l'Europe, elle peuple d'images sans grâce l'entre-deux de miroirs où l'appelle sa place historique.

— Vous oubliez, nota le Bourgnignon, que nous avons aussi un bureau de la grâce, tenu par mademoiselle Cécile Sorel. Demandez à l'attaché.

— Sans grâce, dit l'attaché, (se refusant à relever un propos qui se trainait comme l'autre dans les sentiers les plus battus) évidemment ! On serait malgracieux à moins. La belle-mère est grondeuse, mais n'oubliez pas qu'elle vit dans une maison ravagée, et qu'elle trotte du matin au soir pour nettoyer et réparer.

— Réparer, réparer, grogna M. Mathis. Quand on lui a offert des maçons, elle s'est mise à sa fenêtre, les a injuriés, leur a crié : Plutôt rester dans la majesté inviolée de mes ruines que de revoir vos portraits !

— Je connais vos auteurs, dit le Bour-

guignon : je vois le *Réveil des Morts* sur votre table.

— Je répète Dorgelès, c'est entendu. Mais Dorgelès n'avait eu qu'à copier ici le *Journal Officiel*. Et ce que je vois, et qu'on voit, et qu'on entend en Europe, c'est l'avocat de l'homme à la majesté inviolée.

— L'avocat de la France, dit l'attaché.

— L'avocat. Et la France de l'avocat. La France, disait M. Poincaré, à un dîner d'avocats, ne veut rien d'autre que ce que veulent les avocats, à savoir la vérité et la justice. Une femme, et surtout une nation, en toque et en toge, ne parlent guère à mon cœur.

— Monsieur, dit le Bourguignon en s'exhumant peu à peu de son large fau-feuil, le boulanger ne m'a jamais dit : Fais ton pain, — ni le maçon de prendre la truelle en main. J'ai usé largement de tous mes frères en travail, depuis le marchand de vins en gros qui me débarrasse de ma récolte jusqu'au marchand de vins

au détail dont m'attire parfois le comptoir d'argent, en passant par tout ce que les deux sexes comportent de travail social divisé. J'ai recouru au médecin et au dentiste en des circonstances pénibles, mais je n'ai jamais eu, grâce à Dieu, besoin de l'avocat. Je reçois cette destinée comme une faveur et ne m'en fais pas un mérite. Et même, en y réfléchissant, n'est-ce point par ignorance et par orgueil que je me flatte d'avoir vécu jusqu'ici sans besoin de l'un des métiers humains ? Je n'ai pu durer, dans un pays ordonné et paisible, que parce que l'avocat, comme tout autre travailleur, y existait et y fonctionnait. C'est la crainte de mon avocat virtuel ou possible qui empêche parfois le commissionnaire en vins de me manquer de parole. Je ne méprise donc pas l'avocat, dont je puis avoir besoin. Je le mépriserais encore moins si j'avais hérité d'un long procès de famille, durant depuis trois ou quatre générations, et auquel je ne pourrais renoncer qu'en renonçant à mes vignes, ce qu'il ne me conviendrait

point de faire. Ce procès, un vieux procès d'histoire, nous y sommes, et jusqu'au col. On peut rire ou s'indigner de notre avocat, de ses arguties, de ses sacs jusqu'aux jarretières, c'est notre avocat. Notre belle-mère, même lorsqu'elle se tient amèremment entre deux glaces, elle est la mère de notre femme, la grand'mère de nos enfants, la courroie de transmission dans un mécanisme auguste. Soyons clairvoyants, soyons justes.

— Justes ? dit M. Mathis. Où est le juge de cette justice ? J'approuve la fonction de l'avocat dans un monde où il y a des juges, où le juge, l'avocat, la loi collaborent pour protéger la justice et la paix, pour éviter une solution du procès par la force.

— Ne cherchons pas encore s'il peut y avoir un juge : nous n'en trouverons peut-être pas d'autre que l'*ultima ratio regum*. Constatons qu'il y a au moins un procès. Celui du Rhin. Ah ! monsieur Mathis, le possesseur de cette bibliothèque, le spectateur de ce lac (peut-être le juge

de cette justice) est un heureux homme. Tout le monde, dit Poil de Carotte, ne peut pas être orphelin. Tout le monde n'a pas eu la chance de l'Alsacien de 1871 qui pouvait, en bonne conscience et belle liberté, choisir entre les patries, entre les deux montagnes de procédure. Comme votre père fut bien inspiré de préférer les bonnes montagnes de la nature ! Nous, nous ne pouvons pas. Notre héritage nous le défend. M. Barrès...

— Nous sommes héritiers l'un et l'autre. Je n'ai pas plus choisi mon père que vous n'avez choisi les vôtres. Mais tout se passe comme si j'avais choisi avec lui et comme lui. Laissons son être indivisible à toute nation comme à toute famille. Nous nous acceptons tous ici tels qu'on nous a faits. Mais précisément parce que cette destinée m'a, dans une certaine mesure, soustrait à ces Vosges et à cette Forêt-Noire symétriques de procédure séculaire, j'aurais, plus que vous et que des Allemands, un titre au rôle de juge impartial. J'ajouterais qu'Allemand par une partie de mes

habitudes et de ma civilisation, Français par l'autre moitié, le titre de juge éclairé reviendrait plutôt à un homme dans mon genre qu'à un Anglais ou à un Scandinave. Heureusement, je n'ai de prétentions ni à cette impartialité ni à cette clarté. Je ne suis pas préparé à des fonctions de juge, et je ne les aime pas. Mais j'aime causer.

— Comme M. Poincaré !

— M. Poincaré parle, il ne cause pas. Il est l'homme non du dialogue, mais du monologue, ou de ces monologues alternés que sont les échanges de procédure. C'est la mesure de rétorsion faite chair. Moi, j'inscrirai bientôt sur la porte de cette bibliothèque l'inscription : « Le monologue n'entre pas ici ! » La bibliothèque est la fille du dialogue, et le monologue l'ennemi de la bibliothèque. J'aime la légende qui veut que celle d'Alexandrie ait été brûlée en holocauste au monologue monothéiste. Voilà les « mono » peints par eux-mêmes qu'eût dû écrire Charles Maurras. Suis-je un homme de Coran,

que diable ! Notre Bible à nous comporte deux Testaments : l'Ancien et le Nouveau, et qui ne s'accordent pas — tant mieux ! — et dont le dialogue alterné est perpétuel. Et notre Evangile, c'est quatre Evangiles, dont les concordances glissent toujours par un côté. Preuve de l'excellence de notre religion.

— Comme me le faisait remarquer l'autre jour le patron de la *Cloche* à qui je me plaignais de ne recevoir comme entrée qu'un œuf à la coque. « Ah Monsieur ! avant la guerre, un œuf à la coque voulait dire deux œufs à la coque ; aujourd'hui des œufs à la coque veulent dire un œuf à la coque. » Vous êtes d'avant-guerre, et aussi d'au-dessus de la mêlée, M. Mathis, continua le Bourguignon, et vous aimez que les bonnes choses, les braves amis et les beaux discours aillent au moins par deux.

— Oui, Monsieur. Et je regarde comme deux bonnes choses la France et l'Allemagne. Et je vois en celui-ci (c'était un buste de Gœthe) et en celui-là (c'était un portrait de Victor Hugo) deux braves amis.

Et les beaux discours ne tiennent pas du tout pour moi sous la calotte de maître Barbemolle. »

Comme M. Mathis s'emportait un peu, et que l'entretien risquait de quitter le délicat parterre des idées pour sauter dans la poussière de la grande route, j'intervins. Depuis quelques minutes j'avais écouté d'une oreille distraite, et je suivais des imaginations où se répondaient et s'opposaient les deux images déclenchées par le : « Et Poincaré ? » de M. Mathis : celles de Poincaré et de Clemenceau.

« Je vous comprends, dis-je, M. Mathis, et je souhaiterais comme vous de voir mieux régner dans notre tragédie européenne les esprits du dialogue. Je désirerais du Racine au lieu de ce Crébillon. Car le dialogue important et intéressant, vous en conviendrez, n'est pas celui que peuvent tenir ici nos individualités, comme on dit, sans mandat, mais bien celui qu'échangent, pour l'histoire et par l'histoire, les hommes dont les Saint-Simon, les Michelet ou les Sorel de demain

vont inscrire les noms. La Révolution que nous vivons depuis 1914 n'a encore guère produit de grands hommes. Elle attend son Napoléon tout aussi bien que son Chateaubriand (et je voudrais que dès maintenant vos lacs suisses lui fournissent sa baronne de Staël). Mais à défaut de grands hommes elle a porté parfois des hommes représentatifs, — non encore, hélas ! représentatifs de l'Europe autrement que par une absence, puisque l'Europe est en morceaux — mais représentatifs de leur pays, avec ses qualités, ses défauts, ses limites, son être authentique, circonscrit et net. Je les reconnais en un Lloyd George, en un Mussolini. La France, en particulier, les a produits, en un moment qui les appelait et auquel ils s'adaptaient. C'est Clemenceau, le Français légendaire, et Poincaré, le Français évidemment moins légendaire et plus terne, mais incorporé aussi fortement à un sol, à des habitudes séculaires, à une tradition. Je ne sais quel sera sur Poincaré le jugement de l'histoire. Mais

si elle le porte sévère, ce qui ne me paraît pas impossible, le troupeau sera là pour partager la responsabilité du berger, et ce fort murmure sortira de notre histoire française : *Me adsum qui feci*.

— L'histoire va vite, aujourd'hui, dit le Bourguignon, et le Clemenceau de 1918 lui appartient déjà : pas grand effort pour le mettre en place, le peser et le juger, au même titre que Jaurès ou Nicolas II. Pourtant c'est bien encore dans le deux, et non dans le un, que fonctionne, pour plaire à M. Mathis, notre humanité représentative. Clemenceau et Poincaré ! Votre magistrature consulaire est collégiale. Et chacun d'eux, « mono » peint par lui-même, vous dirait peut-être avec humeur : « Qu'est-ce que celui-là vient faire avec moi, — avec Moi... »

— Mais peut-être, interrompit l'attaché, est-ce Poincaré et Millerand qu'il faudrait dire. Cette république des deux présidents est en effet assez neuve dans notre histoire républicaine et serait bien curieuse à regarder du dedans. Voyez-

vous Clemenceau à la place de l'un ?...

— Ne nous occupons pas, dit le Bourguignon, des grands personnages de la coulisse, et M. Millerand en est un, quoique le chef de l'Etat occupe officiellement le devant de la scène. Si nous devons faire ici le dénombrement des Eminences grises, explorer même les trous de souffleurs, nous aurions des surprises, peut-être. Et il nous faudrait parler dans le gris, dans la nuit. Je songe plutôt aux deux hommes de l'Est, qui ont paru en pleine lumière, aux deux consuls lorrains, le consul spirituel, qui est Barrès, et le consul temporel, qui est Poincaré. C'est un beau spectacle de voir la France, j'allais dire conquise, mais disons (provisoirement) charmée, pour la seconde fois, par les Lorrains.

— La seconde fois ?

— Je parle des Guises ; et je pense aux clameurs de Saint-Simon contre les horribles usurpations de la noblesse lorraine. Les Lorrains figuraient pour lui les barons juifs de la Cour. Mais le mot

a perdu depuis longtemps ce vieux sens fossile et féodal, et c'est évidemment d'une toute autre façon que nous pouvons parler du gouvernement des Lorrains. Pour moi j'enveloppe mes deux Lorrains d'un regard assez sympathique. Je vois ces deux clochers dans mon paysage, et je m'y habitue, en attendant que mon regard change ou que je change de paysage.

— Décrivez-nous votre paysage, dit M. Mathis.

— Quand je dis le mien, je parle peut-être mal, car je n'ai compris celui de Barrès qu'en contemplant et qu'en méditant la différence du sien et du mien. Ces paysages sont en fonction les uns des autres, et il en faudrait une description en automobile. Il y a quelques années, je fis cette visite à Barrès qui, réelle ou métaphorique, est devenue de rigueur, pour un littérateur conscient, comme l'était il y a quarante ans la visite à Renan. Vous connaissez par exemple la visite académique et fine de M. Henri Bremond, la visite indiscreète et un peu verbeuse de M. Albert

Thibaudet, la visite du sylphe moqueur qu'est M. Jean Cocteau. Je le rencontrai en Lorraine, au moment où les mirabelliers jaunissent, et, comme il savait mon goût pour la *Colline Inspirée*, il voulut bien me guider à Sion. Lorsque Gallant de Saint-Phlin s'en va voir Mistral à Maillane, il pense surtout à la Lorraine. Devant le saisissant paysage lorrain qui s'étend de la vieille Colline cultuelle, je songeais surtout à l'étonnant contraste que ce paysage faisait avec celui de nos collines mâconnaises ; devant le pays de Barrès je songeais à celui de Lamartine : et de l'un à l'autre s'établissaient les échanges de contrastes véhéments. La moisson était achevée depuis longtemps, les arbres, les rubans de verdure, trop espacés disparaissaient, et jusqu'à l'horizon on ne voyait qu'une ondulation pâteuse et sans grâce, nourricière et point charmeuse, matière d'espace agraire, de simplicité et de rudesse. Les routes disaient à haute voix, d'un âpre accent lorrain comme celui de Barrès, les invasions, les ruines, les

Misères de Callot. De là un Barrès avait pu tirer de belles et musicales amitiés, mais les amitiés d'un temple rond et ramassé, circonscrit plus qu'élargi par son horizon, restreint volontairement et nerveusement à une famille, à un pays, à une race. Un homme libre se formait précairement, et avec des habiletés de plante qui cherche l'eau, sous l'œil des Barbares, et pour trouver tout le jardin des Bérénices humaines, il fallait aller loin, partir sous d'autres soleils, descendre les routes, revenir enfin enfouir dans cette terre originelle un trésor peut-être ailleurs recueilli, mais qui ailleurs aussi se fût dispersé sans fruit.

— Croyez-vous, dit l'attaché, — agrégé d'histoire et qui l'avait enseignée avant la guerre, — ces images de géographie sentimentales beaucoup plus solides que la géographie de la carte du Tendre ou la topographie du Roman de la Rose ? Un universitaire qui aurait la manie des sources, manie après tout pas plus singulière que celle de ces paysages idéo-

logiques, de ces imageries de petite patrie, trouverait peut-être celles de M. Barrès moins dans le Michelet du *Tableau de la France* que dans les pages de Taine sur la Champagne de La Fontaine. Or Taine a soin de les excuser par un : « Ces vérités sont littéraires, c'est-à-dire vagues. »

— Continuez la citation ! Il ajoute : « Mais nous n'en avons pas d'autres à présenter en cette matière, et il faut nous contenter de celles-ci. » Vérités littéraires, d'agrément, de mode, et qui seront passées demain, c'est-à-dire remplacées ; mais aujourd'hui vérités vivantes encore, et qui nous nourrissent. Cueillons le fruit pendant qu'il est mûr, prenons le remède pendant qu'il guérit. Et c'était bien une vérité que m'offraient mon souvenir et ma réflexion, quand en face de ce paysage de Sion, superposé à lui et le recouvrant peu à peu comme l'image d'une vision sur l'écran, je rappelais de moi-même, vue de collines parallèles, qui baignent du pied dans les prairies et sont levées sur des

épaules de vigne, le long ruban routier de la Saône. A une amitié fermée se substituait une amitié ouverte. Une géographie vivante, et d'une vérité éternelle...

— La carte du Tendre l'est aussi.

— ... parlait en Lamartine lorsque, dans un discours sur les chemins de fer, cette vallée de l'échange entre le Nord et le Midi, il l'appelait le Bosphore de l'Occident. Tout nous invite ici à remplir dans la circulation humaine comme dans la circulation française une fonction de globule routier. Métaphore, oui ; mais l'esprit trouve-t-il sa métaphore dans ce visage de la terre, ou ce visage dans un esprit ? Les deux termes, à peine indiqués par la nature, ne prennent figure que par leur achèvement et leur contact. Je n'ai compris ces Lorrains qu'en me sentant si différent d'eux.

— Et vos chaînes de fleurs sont assez souples pour aller chercher et relier à la colline de Sion Poincaré dans sa tribune ?
questionna M. Mathis.

— Ce ne sont pas des chaînes de fleurs,

c'est de la logique et de la vie, répondit le Bourguignon. Je suis accoutumé aux rythmes littéraires plus qu'aux schèmes politiques ; permettez-moi donc d'aller du littéraire au politique, tout en imaginant possible le discours inverse. Ajoutez à cela l'indulgence d'un Bourguignon, habitué à voir passer les figures, s'échanger les marchandises et les idées sur ses trois routes d'eau, de terre et de fer. Et tenez même compte de ceci. Quelques minutes avant de recevoir du perfide juif Mosaïde le coup mortel, notre maître Jérôme Coignard, en route pour Lyon, contemplait l'église avec les bâtiments d'une vieille abbaye bénédictine, au bord de la rivière, entourée de vignes, et il songeait que la ligne achevée de sa destinée, si le géomètre divin l'eût conduite à perfection, eût ménagé à ses derniers ans la retraite de cette maison studieuse, confortable et clairvoyante. Je ne sais pas du tout si ma destinée comporte quelque ligne et quelque achèvement, mais peut-être un soupçon de ce dernier vœu de M. Coi-

gnard resta-t-il suspendu dans le lent brouillard de la Saône, puisqu'en tournant ma broche de critique, en arrosant de commentaires les livres dodus, en suivant dans la flamme du foyer les phantasmes des Salamandres, c'est-à-dire des belles Idées qui nous relient au ciel, il m'est permis de me dire son disciple, et qu'habitant en cette abbaye même une des maisons canoniales où les héritiers faciles et studieux des Bénédictins faisaient venir de Cîteaux embonpoint et vermillon, je m'efforce de mener à bien, sur le tableau le plus modeste, l'ayant recueilli au lieu où la mort l'arrêta, le dernier vœu du saint bibliothécaire.

— Touchez là, mon ami, dit l'Alsacien.

— Ah ! monsieur Mathis, je ne blâme point l'Alsacien qui a élu un canton suisse pour patrie, mais les milliers de vos concitoyens qui vinrent après la guerre se faire Bourguignons à Dijon n'avaient pas trouvé là le plus mauvais moyen de se refaire une Alsace. Il n'est d'ailleurs pas question

entre nous, pour le moment, d'Alsaciens, mais de Lorrains. Je sais gré à Barrès, entre autres bénéfiques qu'il me procura, de m'avoir fait plus vivante une carte spirituelle que notre ami compare à la carte du Tendre, mais qu'ici j'appellerais plutôt, songeant au bellicisme de nos Lorrains, une carte du Dur. *Quantum ferrum* ! Et si ce grand aîné assume une part du pouvoir spirituel sur ceux de mon âge, comme il est plus curieux de voir ce pouvoir spirituel modeler sur le tard, en Poincaré, la figure de proue, une figure lorraine, que la nef française montre d'abord aujourd'hui au monde, sur cette mer des tempêtes dont nous ne semblons guère devoir sortir.

— Pour être Lorrain, dit M. Mathis, il l'est bien, et les Alsaciens, guère moins mauvais coucheurs avec les Lorrains qu'avec les Allemands, disaient (avant 1871, bien entendu, qui a tout changé) :

*Lorrain, vilain.
Traître à Dieu et à son prochain.*

Je lui reconnais toutes sortes de solides qualités, et ce n'est pas une bête. Mais ce proverbe parle bien : il est difficile de voir un homme plus chimiquement pur de tout sentiment religieux, et qui, Français et Lorrain fanatique, frappe davantage d'inexistence, la frontière passée, tout ce qui résonne dans le mot chrétien : le prochain... Oui, l'homme sans Dieu et sans prochain.

— Cela nous a au moins évité, murmura le Bourguignon, de lui entendre dire *Guillaume pendu* et *l'Allemagne paiera tout* en patois de Chanaan, comme M. Lloyd George.

— N'oublions pas, dit l'attaché, le vieil anticléricalisme professionnel du légiste. Pour lui Dieu c'est une Eglise, une Eglise c'est automatiquement l'ennemie de l'Etat, — l'ennemi, ou bien le serviteur, le sous-Etat, ce qui est pire. Soyez sûr qu'il conserve dans son arsenal le gantelet de fer de Nogaret.

— Ne croyons pas trop le voisin sur le voisin, monsieur Mathis, répliqua le Bour-

guignon. Ne croyons pas non plus que le lotharingisme fasse tellement corps avec notre Premier. La littérature barrésienne, et surtout la guerre, le lui ont donné, ce lotharingisme voulu, au moins autant que la naissance. J'en sais quelque chose. Je fus étant jeune l'ami, un peu le collaborateur de Larroumet, qui, ayant quitté la direction des Beaux-Arts, avait remplacé Francisque Sarcey au feuilleton du *Temps*. Il m'introduisait aimablement dans le monde où il fréquentait, et nous dînions parfois chez une actrice d'un théâtre subventionné où je n'allai jamais sans y rencontrer Poincaré. Dans quelle mesure partageait-elle ou réservait-elle ses bontés entre deux ou plusieurs hauts seigneurs, je ne le sais guère et je tairai le peu que j'en devinai. J'ai gardé le souvenir d'un causeur imperturbable, qui avait dû prendre, dès le collège, comme Suret-Lefort, l'habitude de finir toutes ses phrases. Et quand parurent les *Déracinés* je trouvais précisément certains traits de Poincaré chez ce même Suret-Lefort, qui

s'était si bien défait, en son accent et en le reste, de toute particularité lorraine. Parlementaire, ministre et avocat laborieux, Poincaré se voulait par surcroît, et ne réussissait pas mal à être, un vrai Parisien, sans empêcher les raffinés de grande race de murmurer (ils le murmurèrent toujours) : « C'est un avocat de province. » Mais comme j'étais plus encore de ma province que lui, j'admirais en lui, que je savais d'ailleurs l'un des honnêtes parmi les parlementaires et des intègres parmi les avocats, une force politique. On m'eût bien surpris en me contant qu'il serait et se voudrait un jour si fort l'homme d'une province.

— Poincaré, dit l'attaché, a suivi simplement l'évolution de la France à partir des affaires de Tanger et d'Agadir. Les gens de l'Est ont toujours été plus essentiellement patriotes que les autres Français, et quand Poincaré fut élu à Versailles, le *Temps* s'applaudit de voir l'Elysée soustrait au Midi, qui depuis quatorze ans l'emplissait de brandade, d'aioli,

d'aramon, de combisme, de jaouessisme et de pacifisme. L'entrée de la quiche et du vin gris à l'Elysée, il est abusif de la représenter comme la prise de pouvoir spirituel par Barrès.

— C'est vrai, rectifia le Bourguignon. Disons simplement que tout s'est passé comme si... Et n'abusons pas des individus. Le jour de l'élection de Poincaré, il nous est arrivé à tous de rencontrer dans la rue quelqu'un qui nous a dit : Ce Poincaré, il va nous amener la guerre — et même d'être ce quelqu'un. Je me souviens de l'avoir entendu d'un professeur d'histoire à la Sorbonne. Mais ce professeur parlait selon l'opinion, non selon la science, et oubliait délibérément les théories subtiles et justes qu'il enseignait sur la causalité historique. La guerre allait venir de plus loin, des profondeurs où filent les Parques et où méditent les Mères. Et comme l'Est se rencontrait dans la guerre au premier plan de la bataille, les gens de l'Est se sont trouvés naturellement au premier plan des idées

de bataille, des idées en bataille... L'une de ces idées, de ces idées-reines, a pu prononcer à bon droit le mot qu'on attribuait à l'impératrice : « Ma guerre ! » C'est l'Idée qui pendant plus d'un quart de siècle a pris vie, forme, avec Barrès. Albert Thibaudet, dans son livre sur lui, conclut le chapitre de la *Politique* par une citation d'un discours de Poincaré, en 1913, peu après son élection. Elle commence ainsi : « Depuis mes débuts dans la vie politique, j'ai été partout protégé par une escorte d'idées lorraines. »

— Les voix de Jeanne d'Arc, quoi ! dit M. Mathis.

— Oh ! les voix des électeurs de Bar-le-Duc, tout simplement. Et aussi les voix qui suivent, dans le même discours : « Combien de fois, depuis lors, ai-je entendu dans la foule, à Paris, à Montpellier, à Toulon, à Cherbourg, à Calais, au Havre, le cri répété de : Vive la Lorraine ! »

Le Bourguignon me vit sourire, et dut sous-estimer mon patriotisme. Cet ac-

cord électrique du Havre et de Toulon m'eût paru bizarre si je n'eusse réalisé instantanément les figures de ces voix unanimes : messieurs du bâtiment, qui se sentent chez eux autour de l'automobile officielle. Un bon ministre de l'Intérieur connaît les morceaux que préfère, dans une manifestation spontanée, son Président.

« Ceci, dit le Bourguignon, se passait donc en 1913, la même année où quelques barrésiens de la première heure se réunirent dans un dîner secret pour fêter le vingt-cinquième anniversaire d'*Un Homme Libre*. C'est le livre, vous le savez, où tient tout Barrès et par lequel agit sa meilleure part de levain. Au salon, celui de nous qui était le meilleur lecteur nous lut, du livre que nous commémorions, quelques pages sur la Lorraine, où Barrès n'était soucieux que d'explorer sa propre psychologie, et où Ernest Lavisse admirait un beau morceau de psychologie historique. Nous suivions avec une curiosité délicate cette formation d'une

idée, en âme et en corps, à travers une vie ; d'ailleurs vous pensez bien qu'entre ces amis de l'*Homme Libre* l'ironie ne chôrait pas, et que les sous-produits académiques du traditionalisme et du nationalisme passaient un mauvais quart d'heure. Nous n'en étions que plus libres, plus hommes libres, pour regarder couler cette influence, cette intelligence, cette vue lorraine du monde, qui, après s'être égarées en des flaqes croupies et fiévreuses pendant l'affaire Dreyfus, trouvaient en la France de 1913 une pente à leur convenance, bruissaient dans l'assentiment, la fécondité et le succès. Songez à une France dont chaque province donnerait, avec cette conscience et ce bonheur, son plein rendement...

— Elles l'ont donné, dit l'attaché, et sans faire tant d'histoires. Elles ne l'eussent pas donné du tout si chacun eût été attentif à proclamer : « Notez que mes façons de sentir sont nettement picardes », ou : « Il ne doit pas vous échapper que je réagis en Auvergnat ». C'est aux lecteurs

de s'en apercevoir et aux critiques de le dire, dans la mesure où ils le croient vrai.

— Mon Dieu, répondit le Bourguignon, nous achevions un banquet. C'était l'heure des joueuses de flûte, et pour joueuses de flûte il pouvait bien nous venir des idées, belles et peu sérieuses. Je ne songeais pas à la colline de Sion (je ne l'ai d'ailleurs vue qu'ensuite), mais à la ligne molle, aux détours et à la transparence de la Moselle. Elle m'exprimait bien cette descente et cette carrière de Barrès, le développement sorti de l'*Homme Libre*. Nous convenions d'ailleurs de limites vite atteintes ; nous ne nous gênions pas pour classer avec quelque dédain. Quelqu'un, soucieux de mise au point, cita avec amour une jolie phrase, de *Colette Baudouche* je crois : « Je m'ennuierais vite d'un esprit soustrait aux influences du Rhin, et pourtant ce serait trop d'habiter directement sur ce fleuve. L'excellent, à mon goût, c'est de communiquer avec lui par les méandres délicats de la Moselle. »

— Je consens que cela ait de la cadence, protesta l'agrégé d'histoire, mais je ne vois là-dedans, et dans toutes les phrases de cette manière — Dieu sait si Barrès nous les a épargnées ! — que symbolisme tout verbal, et dans vos méandres qu'une fumée bleue de littérature et de calembours. Barrès ou vous, vous baptisez Moselle ce qui monte de votre cigarette après dîner, et vous pensez qu'après tout cette spirale peut bien ressembler à un dessin de carte géographique comme un nuage à une belette ou à un chameau.

— C'est mon avis, dit M. Mathis. Et votre Barrès m'étale une table admirablement dressée, où tout est présenté, entre des fleurs, à la perfection, mais où on ne se nourrit que de fumets, — de fumées. Je ne dis pas qu'un nez...

— Et justement, reprit l'attaché, j'ai assisté il y a trois ans, chez les Alsaciens même, à l'un de ces dîners de fumée, où les mangeurs loyaux et solides comme vous, monsieur Mathis, ne trouvèrent que mystification. Cela se passait à Stras-

bourg, où Barrès fit dans la grande salle de l'Université six leçons sur le *Génie du Rhin*.

— Je me range, dit le Bourguignon, aux côtés de M. Mathis parmi les amis d'une nourriture qui nourrisse ; et je crois bien que je vais me ranger aussi aux vôtres. Mais laissez d'abord que je vous prenne le bras, et que je vous conduise, ennemi des paysages, à un point de vue qui peut-être vous désarmera. L'année qui suit notre dîner de 1913, arrive la guerre. C'est le temps des Lorrains. Barrès est à l'honneur. Voilà le destin qu'il a rêvé et vers lequel ses méandres le conduisaient. L'homme de lettres est devenu homme-drapeau. La France entière est un bastion de l'Est. Poincaré revêt la casquette à feuilles de chêne, et Barrès assume le pouvoir spirituel. Les *Bastions de l'Est*, c'est la question d'Alsace-Lorraine, et Barrès a pu écrire dans son journal, vers le milieu de la guerre : « Le monde entier est devenu Alsace-Lorraine ». *Qualis artifex vivo !* Et vous savez ce qui suit,

ordinairement, ces maturités et ces triomphes...

— Eh oui !

— 1919. La paix de gloire. 1920. Le défilé sous l'Arc de Triomphe. Aux grandeurs de chair les gloires de chair ! Celles de l'esprit trouveront leur apothéose dans les maisons de l'esprit. Barrès s'est voulu, s'est déclaré et s'est affirmé l'homme des « magnifiques luttes rhénanes ». Déjà l'ironie sourit des métaphores casquées du civil, mais enfin la littérature est un maréchalat. L'esprit de la France a repris possession de l'Université du Rhin. Le prophète du Rhin ne pourra-t-il pas proférer son *Nunc dimittis* après être venu donner dans l'Université des Pasteur et des Fustel la vision et la définition du Rhin vers lesquelles trente ans de gloire littéraire l'acheminaient ? Déroulède chercha sur la tribune glacée de Champigny la mort de lord Chatam. Strasbourg réserve à Barrès autant de gloire, sans ce péril. Dans l'Université-bastion un Napoléonide, une figure de ce Bonaparte intellec-

tuel auquel toute une génération s'essaya (on en décrocherait, de 1890 à 1898, un bon lot chez un fripier) et qu'il fut seul, lui, à incarner un peu, un professeur d'énergie française, va parler son troisième et suprême *Bastion de l'Est*. Les chefs civils et militaires l'entourent. Poincaré est là. Que sortira-t-il de ce triomphe ?

— Du vent, interrompit l'agrégé. Vous alliez le dire. Je fus témoin du vent comme vous de la Moselle. Comme son bon génie lui faisait signe, le jour où il l'invitait à ne communiquer que discrètement avec le Rhin, à s'attarder dans les ceintures et les horizons de sa rivière mineure ! Quelle voix grêle que la sienne, en face de l'immense et mystérieuse chose rhénane ! Comme les universitaires décriés, Bouteiller et même Asmus, trouvent ici leur revanche, et comme ils sourient de cette littérature cérémonielle, intéressée, où faute de métier les idées demeurent informes, tout engagées dans la pâte oratoire et sentimentale ! Tout semble pensé et parlé pour les femmes d'officiers su-

périeurs, pour les hauts gradés de l'armée et les dignitaires du clergé ; soucieux de grouper des tableaux décoratifs à la Delacroix, l'auteur amène le plus souvent du Detaille. Il veut, dit-il, « ne pas être l'individu M. B., mais la pensée de la France. » Officiellement. Comme M. Millerand est le chef de l'Etat, les quarante académiciens, nos quarante meilleurs écrivains. Elle fuit à tire d'ailes la pensée de la France, devant ces estrades chargées de généraux, ces voies hiérarchiques, la facilité de ce monologue.

— Oui, dit le Bourguignon. Un barde breton prétendit pendant la guerre employer son prestige et ses vers à ce que le soldat nommât sa baïonnette Rosalie. Il reçut sans doute l'appui d'en haut. car notre colonel assistait parfois aux revues d'armes pour nous inviter à « faire la toilette de Rosalie ». Le poilu, qui crée son vocabulaire lui-même, laissa tomber ce sobriquet dans une froide inexistence. Comme M. Benda a nommé Belphégor le démon du pathétique, j'aimerais appe-

ler la muse de l'officiel Rosalie. La pensée vraie de la France n'est pas Rosalie.

— La pensée de la France, songea tout haut M. Mathis, nous l'attendons encore. Elle viendra : il y eut bien, après 1871, une pensée de l'Allemagne ! S'est-elle nourrie, cette pensée de l'Allemagne, sur les estrades publiques, où le germanisme jouait du même instrument que Barrès, recueillait les mêmes applaudissements, fournissait aux militaires la même philosophie ? Peut-être, mais elle est morte. La pensée vraie cherche elle-même sa loi, crée ses tables et ses valeurs, comme le poilu créait son langage. La pensée authentique, vivante et pure, en Allemagne, elle tourna le dos à ce qui se disait d'en-haut et descendait hiérarchiquement, elle accompagna Nietzsche sur les routes étrangères, dans la méconnaissance, la solitude et la maladie. Le style de la pensée est là. Un Nietzsche après 1871, dans sa chambre garnie de Sils Maria ou de Nice, et publiant ses livres à ses frais, s'enlève en une bien autre forme et brille

à de bien autres cieux que les docteurs *honoris causa* de vos nationalismes ! Evidemment je ne vous demande pas un autre Nietzsche. Ce que l'histoire a donné une fois elle ne le redonnera pas, et une situation originale ne peut être interprétée à fond que par un génie original. Pas plus dans la pensée que dans la politique, votre après-guerre n'a produit ce génie original. Vous vivez sur votre capital spirituel, sur vos réserves graisseuses. Du dehors nous le voyons, nous le regrettons.

— Une partie de ceux qui eussent pu parler sont morts, fit remarquer le Bourguignon. Nietzsche avait trente ans en 1870. En 1914 ces classes-là ont fondu.»

Je n'avais pas dit jusqu'ici grand'chose. Mais nos amis, qui incriminaient chez Barrès une pensée trop facile, me paraissaient traiter en épigrammes elles-mêmes faciles des questions sérieuses.

« Il faut, observai-je, des hommes publics, une parole publique, et cette parole publique a ses lois. Un recteur d'Université ayant à parler récemment devant

le président de la République, le protocole lui fit refaire trois fois son discours, et n'accorda le *Nihil obstat* que lorsque la harangue se fut rapprochée assez congrûment du modèle immortel : le conseiller de préfecture à Yonville. Si le recteur s'est moqué, il a eu tort. Une femme au salon n'est pas une femme au lit. La pensée irresponsable que nous laissons folâtrer entre nous chez un hôte admirable, devant un lac lumineux, et dont un Barrès est, personne ici ne s'en offensera, plus capable certes qu'aucun de nous, on ne peut en cumuler les commodités et les habitudes avec les nécessités et les lois de la parole qui définit devant un public le dogme de ce public, qui le rend conscient, le construit ou l'aide à se construire. Traitons les idées individuelles comme telles, les idées collectives comme telles. Regardons loyalement l'idée collective de nos Lorrains, qui paraît se confondre aujourd'hui avec une idée française ; ne lui demandons pas les services d'une pensée solitaire et libre ; voyons-la

attachée à une chair solide, à un corps limité, à un devoir précis, et les exerçant, — les exerçant même par les mots vagues et les phrases à double entente quand il en faut.

— C'est précisément, dit l'attaché, un lien, c'est-à-dire une confusion de ce genre que je reproche à Barrès. J'ai fait de la propagande de guerre, je suis resté dans la diplomatie, et j'en connais, j'en pratique les besognes. De ce point de vue même, celle de Barrès me semble médiocre, voilà tout. Cette descente du Rhin sur un torpilleur devenu bateau-salon, le dîner au cercle militaire, le coup de chapeau aux bonnes religieuses, et mêlées à cela les cantilènes de Sion et les fusées de Venise, le parti n'est ni franc, ni beau. Sur le Rhin je cherche et je pense autre chose.

— Moi aussi, répondis-je. Ce que nous y cherchons, ce que nous y trouverons peut-être, cela a toutes sortes de belles qualités, celles de la jument de Roland, ou du poulain qui n'est pas encore né, comme vous voudrez. Ne demandez pas

à un arbre les fruits d'un autre arbre. Que viennent faire ces Lorrains sur le Rhin ? Se recharger de haine et de combativité contre le germanisme. Libre à vous de fêter en d'aimables repas le vingt-cinquième anniversaire de l'*Homme Libre*. Mais, comme il advint au journal de Clemenceau, l'*Homme Libre* est devenu l'*Homme Enchaîné*, enchaîné à une tradition, à un héritage et à un problème local, celui du Rhin. Prenons ces Lorrains avec leurs chaînes, leur tâche, leur devoir, qui sont leur être. Notre ami nous dessinait tout à l'heure les deux croquis de sa vallée bourguignonne et du paysage de Sion. Ils ne sont pas délégués, l'un et l'autre, à la même fonction dans notre histoire. Nos Lorrains de la frontière, entre le *Pax* et le *Bellum* dont parle Barrès, ont choisi le *Bellum*, ou plutôt c'est leur place de frontière, de pays militaire, de routes ravagées, de villes détruites qui a choisi pour eux. Ils jouent leur partie, et au lendemain de la guerre il est bien naturel que la France joue la

même partie, comme eux et derrière eux. Devant cette frontière franco-allemande, ce duel perpétuel de deux peuples, on s'habitue à penser par antilogie : un nationalisme répond à un nationalisme, la haine à la haine, la déformation de la vérité à une déformation symétrique et identique, comme les grès et les granits des Vosges au grès et au granit de la Forêt-Noire.

— J'admire votre dilettantisme, dit M. Mathis. Il ne vous reste plus qu'à glorifier avec Barrès les « magnifiques luttes rhénanes ». Rien de noble ne fut pensé hors d'un fauteuil, déclarait-il au temps dont vous avez fêté les noces d'argent. Il y a un art de penser noblement dans un fauteuil, devant les combats du cirque, et Néron le pratiquait. *Qualis artifex pereo*. Je ne sais si ceux qui périssent réellement, et autrement qu'en latin, sont des artistes, mais je vois de l'humanité qui périt. Les luttes rhénanes ne me paraissent pas magnifiques. Elles donnent au Nil lamartinien d'Occident la figure d'une

balafre purulente au flanc de la planète, et qui l'infecte.

— C'est de Sirius qu'on voit cela, murmurai-je.

— Oui, de Sirius, — et il le faut bien. Avez-vous bavardé assez misérablement autour de Renan, cette année ! Le centenaire de Voltaire fêté par Escobar. Mais laissons cela. Je suis fils de Français, et c'est pourquoi j'aimerais mieux voir la France mobiliser dans Sirius des esprits lumineux que, sur le Niger, des nègres. De vos journaux je me débarbouille dans du Pascal, du Voltaire, du Rousseau, du Renan, ces hommes qui suivaient leur voie royale, et qui allaient hardiment au but et à la lumière de leur pensée. Ces antilogies dont vous parlez, ces réponses toujours prêtes d'un camp à l'autre, cette alternance perpétuelle de la Mort de César et du : *Faisons Brutus César*, je ne puis m'imaginer qu'elles donnent à un esprit viril, vivant et vrai une autre envie que celle de les saisir, de les comprendre, d'en triompher, de les lier do-

ciles et charmées à son char, au lieu de se laisser enrégimenter dans leur guerre éternelle. Souvenez-vous de la juste observation de Seignobos sur la *Révolution* de Taine. Elle consiste, dit-il, à nous montrer un homme qui se bat en duel, et à ne pas nous montrer l'homme contre lequel il se bat. Ses mouvements semblent évidemment d'un fou, et d'un fou dangereux. Voilà comment, de chaque côté du Rhin, on écrit l'histoire, et chaque peuple vit dans l'hallucination du fou dangereux d'en face. Ce sont les êtres de la *Tentation*, qui n'ont qu'une jambe et qui pensent avec des moitiés de cerveau. Nous devons essayer de rejoindre en esprit les deux moitiés, et c'est l'œuvre de l'intelligence.

— Celle de l'amour chez les êtres divisés du *Banquet*, dit le Bourguignon. Et je suis comme vous pour l'intelligence et l'amour. Mais pourtant il ne faut pas confondre le duelliste qui se bat avec le témoin qui le regarde ou l'assiste. Le duelliste ne se voit pas lui-même ; seule-

ment il se sent se battre ; il ne voit qu'un homme, celui qu'il a en face de lui, et non deux hommes. Et il ne songe pas à écrire un procès-verbal du duel, à en prendre une idée juste, mais à y mettre fin en jetant sur le pré son adversaire.

— Il y a, dit M. Mathis, dans la poésie française, un rejet qui me paraît entre tous saisissant, où tiennent, comme dans une mesure de Beethoven, l'Inde et Dostoïevsky. Il est de Victor Hugo.

*L'assassin frémissait s'il voyait sa victime.
C'est lui.*

Remplacez l'assassin par le duelliste. Dans ces « leçons » (hum !) sur le *Génie du Rhin*, dont vous discutiez, Barrès, se défendant de toutes pensées d'annexion comme M. Jourdain défend de tout soupçon de commerce le digne père qui se connaissait en drap et en cédaît à ses amis contre de l'argent, rappelle avec raison que l'Alsace-Lorraine « a dégradé l'empire allemand en l'obligeant à se justifier d'une manière constante et odieuse par le droit du poing. » Il espère d'ailleurs

que ses paroles descendront le fleuve. En descendant le fleuve elles trouveront un pays où règne un autre droit du poing, ou, si vous voulez, de la botte militaire. Le droit de l'autre poing et de l'autre botte. Que le vaincu, s'il n'a le cœur haut, en soit dégradé, rien de plus certain. Le vainqueur subit une dégradation pire. Ce n'est pas moi qui l'ai dit.

— Vous citez un peu tendencieusement, dit le Bourguignon. Le Français sur le Rhin se justifie par le droit du poing. Soit. L'Allemand en Alsace-Lorraine se justifiait par le droit du poing, mais d'une manière constante et odieuse. Notre manière n'est pas constante, puisque l'occupation n'est que temporaire (il est vrai que les délais n'ont pas commencé à courir). Et elle n'est pas odieuse...

— Elle n'est pas odieuse aux Français, non, ni surtout à votre Barrès. Il suffit en effet d'appeler prochain le pouvoir pour que nous soyons d'accord. Quand je vous disais que Pascal...

— Et puis il y a Lorrain et Lorrain,

ajouta le Bourguignon. Evidemment Poincaré ne se soucie guère que lui ou nous soyons aimés sur le Rhin, mais que nous y soyons — tout court. Il n'en est pas de même de Barrès. Son *Génie du Rhin* ne vaut pas, évidemment, les *Amitiés Françaises*, mais il souhaite que son livre fasse fonction d'amitié rhénane. Il est plein d'attentions à l'égard des Rhénans. Il convie ses auditeurs à accomplir près d'eux une œuvre éducatrice, à leur fournir des « guides éclairés et bienveillants ». Il s'inquiète de ce qu'il leur faut...

— Comme Lheureux auprès d'Emma Bovary, et comme M. Asmus à Metz, dit M. Mathis. Je vois d'ici la camelote académique qu'il s'agit de leur refiler ! Le roi-sergent aussi voulait se faire aimer. Passant dans les rues de Berlin, le gourdin au poing, il vit une femme qui s'enfuyait. Il la rattrapa. « Pourquoi te sauves-tu, misérable ! — Parce que j'ai peur. — Il ne faut pas avoir peur de moi, il faut m'aimer ! » Les Rhénans doivent aimer l'occupant. Remplacez le roi-sergent

par le sergent roi, blanc ou noir... »

Le socratique Bourguignon me paraissait animé moins par une conviction puissante que par le soin d'accoucher la pensée de M. Mathis, et d'amener en une juste lumière un portrait pour quelque toile — le portrait du fameux bon Européen. Pour moi, qui prenais davantage à cœur la matière du dialogue, et qui me souciais naïvement d'arriver à des conclusions, je dis à M. Mathis :

« Monsieur, j'admets que l'hyperbole de notre entretien passe par Sirius ; mais la mesure et le bon sens nous interdisent de réaliser cette hyperbole, et Renan lui-même s'en garda bien. D'autre part, nous ne nous en tenons pas aux points de vue de l'année ni au vocabulaire politique du semestre en cours. Nous laissons par exemple de côté, cet automne de 1923, les mots de réparation et de sécurité, même celui de reconstruction économique de l'Europe, qui sont d'intérêt tactique. Nous essayons de nous accommoder aux grands rythmes des mouvements histo-

riques, aux transformations de longue durée et de longue portée dont quelques années de vie humaine et même le laps d'une génération ne permettent guère de connaître et de mesurer qu'un segment minime. Il s'agit, sur le Rhin, de provoquer et de favoriser une rupture de l'unité allemande, rupture qui, pour la génération présente du Rhin et de l'Allemagne, comporte (je ne le nie pas et ne suis pas plus dupe des propagandes que vous) des misères, des humiliations, une dévastation intellectuelle et morale ; tout cela pris d'ailleurs dans le rythme séculaire qui brûle alternativement le Palatinat et la Champagne, jette au vent les Césars de Spire et les anges de Reims. Pour que la France victorieuse ne fasse pas sur le Rhin sa politique traditionnelle, il faudrait supposer une transformation radicale de l'humanité d'Occident. Et jamais nous n'avons été plus loin de cette transformation, puisque la guerre et l'après-guerre ne nous ont donné que des hommes qui suivent, et non des hommes qui guident.

(En politique d'ailleurs on ne guide qu'à condition de suivre d'abord). Une, deux générations rhénanes plus ou moins sacrifiées, plus ou moins battues, se succèdent donc. Et M. Barrès, en automobile, en est quitte pour leur envoyer un : « Eh mes amis ! vous êtes des victimes de la guerre ! » Supposons la partie gagnée par la France, l'unité germanique détruite. Le choix fait pour l'Allemagne, par la destinée, ressemblera alors, monsieur Mathis, au choix que votre père a fait pour vous et les vôtres. Vous avez choisi l'état de petite nation, vous en avez tiré un bénéfice d'intelligence et d'indépendance. Les Allemands du Rhin et d'ailleurs, habitant une Europe pacifiée et organisée, peuvent trouver dans l'état de grandes Suisses la prospérité et le bien-être.

— Sous la botte militaire perpétuelle, ces Allemagnes seraient des Ruhr, ou des Palatinat. Entre la masse française et la masse russe, toute l'Allemagne redeviendrait lieu de passage, matière sans défense. Le mal de l'Europe est un mal de la

volonté, donc un péché, le péché. Une volonté aujourd'hui française. La volonté de détruire non des hommes, mais une nation. Ce que veulent maintenant les Lorrains qui vous guident, c'est le retour à ce qu'ils appellent l'occasion perdue du 11 novembre 1918 : achever la guerre, casser les reins d'un peuple, détruire Carthage. Quant au choix de mon père, c'était un choix d'homme libre, soucieux de cette liberté, et qui a vu dans la nationalité suisse autant et plus de garanties d'indépendance que n'en offrait n'importe quelle grande nation.

— Et aussi, je le reconnais, un moindre risque de ce péché dont vous parlez, de cet esprit de principauté, de domination et de violence que toute grande nation porte dans sa chair et dans son sang, et sans lequel elle n'eût pas grandi. Mais comment l'Occident abdiquerait-il cette chair et ce sang sans abdiquer son être ? Un philosophe chinois se promenait avec son disciple quand un lièvre, devant eux, se sauva. « Pourquoi ce lièvre s'enfuit-il ?

demanda le philosophe. — Parce qu'il a peur. — Non ; c'est parce que nous avons des instincts sanguinaires. » Et ce philosophe pensait et parlait dans la vérité : vérité philosophique, puisque le lièvre fuit l'homme et l'homme fait fuir le lièvre dans l'acte indivisible d'une vie fragmentée illusoirement en individus ; vérité morale, puisqu'entre les deux interprétations possibles et également vraies, l'une par la peur naturelle au lièvre et l'autre par l'habitude de tuer naturelle à l'homme, le sage choisit celle qui le concerne, qui lui permet de creuser dans son intérieur, de se connaître et de se purifier. Il va de soi que l'explication à la façon lorraine tourne absolument le dos à celle-là. Elle consiste à tout expliquer par la perversité d'en face, et, comme vous le disiez tout à l'heure, par le duelliste isolé, par ses mouvements de fou dangereux, par la silhouette qu'en dessine obstinément à l'horizon, chaque dimanche, la dextre de Poincaré.

— Nous sommes donc d'accord, me dit M. Mathis.

— Pas tout à fait. Laissez-moi continuer. Je ne me propose pas d'ailleurs de montrer et de démontrer quelque chose que je concevrais clairement, mais je pense à haute voix, en cherchant ma pensée, en ne la trouvant pas toujours, et à la grâce de Dieu ! Nous avons donc des instincts sanguinaires. Un Français, un Anglais, un Allemand, un Italien en trouvent, dans leur être national, plus qu'un Suisse dans le sien. Un Lorrain comme Barrès en trouve plus en lui que notre ami bourguignon par exemple, altéré de sang, mais du sang de la vigne. Les trois tours que, de Sirius, Micromégas voit faire à l'impalpable marionnette qui passe et s'en va, la marionnette elle-même les a nommés : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. Encore une fois je ne suis pas dupe, et je me ménage aussi, monsieur Mathis, un coin de Suisse, une Engadine glacée, une chambre de lumière où je nomme de leur nom mes instincts de sang. Je pourrais la clore, cette Engadine, m'y retirer. Mais ce choix et cette retraite

ne signifiraient rien, ne rendraient que vaine hypocrisie, si je les réservais pour mon usage personnel, et si je ne les recommandais comme bons aux hommes, particulièrement à ceux qui m'entourent, à mes compatriotes. Est-ce que je le puis ? Est-ce que je dois collaborer ici avec un Tagore et un Gandhi ? Est-ce que je dois vouloir, non seulement pour moi, mais pour la France, non seulement pour la France, mais pour tous les hommes, et comme une loi universelle, un état de démission et de clairvoyance tel que celui du philosophe chinois ou du sage individu ?

— Vous le souhaitez pour les Allemands, comme les Anglais pour les Indous, et vous êtes tout prêt à les en récompenser par une belle canonisation à la Staël ou à l'Annie Besant, dit M. Mathis. Vous voulez des Weimar et des Bénarès. Et une garnison de Sénégalais faisant, à Weimar, pendant à la garnison britannique de Bénarès. Vous êtes plus barrésien que vous ne pensez : il vous faut un monde où on ait tout vu...

— Les Allemands sont d'Occident. Les Allemands se débrouilleront. Et ils nous embrouilleront encore, soyez-en sûr. Ce que je veux dire, c'est que vos instincts sanguinaires, ceux pour lesquels un Barrès se fait holocauste...

— Oh ! oh ! Le *Merle Blanc* siffle...

— Et persifle. Il a raison, sa raison de merle. Laissez-moi ma raison de bête à deux pieds, sans plumes. Nos instincts sanguinaires font partie d'un capital qui nous a été légué, qui a travaillé par nos pères, avec nos pères, et dont le fruit est là, devant nous, à pied d'œuvre. Non seulement nous ne pouvons les séparer de notre vie et de la vie de notre pays, mais nous ne pouvons les séparer de la vie de l'Occident et de la vie de l'humanité. Ces nations en guerre et qui se hachent, s'injurient et se trompent l'une l'autre avec tant de bonne conscience et un tel esprit de sacrifice, c'est l'Europe. Un bon Européen prendra d'abord conscience de l'Europe telle qu'elle est, avant de la concevoir comme il la voudrait.

Cette Europe qui a organisé et magnifié ses instincts sanguinaires, elle a fait faire à l'âme de la planète, elle fait faire à la nôtre, le bond que vous voyez et savez. Elle a modelé à son image un Japon et une Amérique. Voudriez-vous qu'en perdant ses instincts sanguinaires elle se réveillât un matin, ou plutôt s'endormît, indoue ou chinoise ?

— Ce bond dont vous parlez, dit le Bourguignon, elle l'a fait surtout au XIX^e siècle, le siècle transformateur de la planète, ce siècle auquel la grande voix de Lamartine ouvrait le Bosphore d'Occident, à la manière dont une impératrice ouvrit cérémoniellement le canal de Suez. Et le XIX^e siècle, siècle de la paix européenne, quoiqu'en disent nos réactionnaires, a dérivé autant qu'il l'a pu les instincts sanguinaires de l'Europe.

— Siècle de la paix ? Vous allez un peu fort !

— Mon Dieu, de 1815 à 1914, les nations de l'Europe ont connu plus de paix qu'à n'importe quelle période de leur

histoire. Quelques guerres rapides et courtes qui ne les entamaient pas dans leurs œuvres vives. La plus longue, celle de 1870, a duré six mois, et le vaincu, quelques années plus tard, s'étant refait un empire colonial, se trouvait plus fort et plus riche que jamais.

— Par la guerre, dis-je au Bourguignon. L'Europe du XIX^e siècle ne restait à peu près en paix que parce qu'elle portait la guerre dans le monde entier, parce qu'elle la faisait planétaire. Et comme il n'y a pas de place pour tous, comme ceux qui n'ont pas de colonies en veulent, que ceux qui en ont en veulent d'autres, — que la lutte pour les sujets de toute couleur a remplacé la lutte pour les sujets blancs, — que la vapeur a fait aux Européens des bras assez longs pour prendre un bœuf à l'autre bout du monde plus facilement qu'ils ne prenaient un œuf sur leurs frontières — la guerre envoyée si loin est revenue en 1914 (comme le prix Flaubert) vers l'Europe qui l'avait lancée. La grande guerre fut la guerre-boomerang.

— Voilà une résignation que nos militaires verront de bon œil.

— Ils auront tort. L'Europe après 1815 a reculé d'un siècle le retour des grandes guerres européennes. Elle n'a pas laissé tomber tout à fait en morceaux l'idée de la Sainte-Alliance. Elle savait. Elle savait ce que c'est qu'une guerre européenne, quelles sont ses causes dans la géographie et dans l'histoire, et sachant ce que c'était depuis Charles-Quint, elle l'a évitée. La sagesse, comme le voulait Platon, s'est confondue ici avec la science. Cette connaissance de la guerre européenne par les causes, vous la voyez parvenir à la pleine lumière dans un Albert Sorel. Et Sorel, esprit clair, large, équilibré, n'avait pas de génie. Simplement ces mêmes forces qui maintenaient l'Europe en une paix relative et qui en localisaient les guerres rapides, forces de connaissance et de culture, elles se sont exprimées lucidement dans la culture de ce beau cerveau normand. Aujourd'hui la guerre européenne a fait place à la guerre planétaire, dont

1914 nous a fourni l'exemple et le type. Ne pouvons-nous tirer de cette expérience les leçons de prudence que trois générations ont tirées des guerres de la Révolution et de l'Empire, suites elles-mêmes de celles de Louis XV, Louis XIV, Richelieu, Charles-Quint ? Pour soigner un mal local il faut soigner le corps tout entier. Pour soigner sur la planète cette plaie purulente du Rhin que nos bellicistes veulent chronique, c'est au corps et à l'âme de la planète qu'il faut nous adresser. La Société des Nations est née d'un besoin planétaire, comme la Sainte-Alliance était née d'un besoin européen. J'en reviens par ce détour à ce que je répondais à M. Mathis. Pensons le problème rhénan sous la catégorie de la Société des Nations, et comme affaire planétaire, humaine, où la civilisation est intéressée. Ne le prenons pas du point de vue total de l'intérêt français, qui fait surgir automatiquement le point de vue total de l'intérêt allemand, et non moins automatiquement le retour éternel de la guerre.

Tâchons que la Rhénanie devienne une Suisse, une parole et une chose de paix. Laissons faire au Rhin le choix qu'a fait le père de M. Mathis. Je ne saurais rendre à notre hôte de meilleur hommage.

— Il vous en remercie, dit M. Mathis. Il vous fait observer cependant que cette future Suisse, où la représentation de *Guillaume Tell* est interdite, n'a encore pour armoiries que le chapeau de Gessler. Et quant aux armoiries de la Société des Nations, je serais encore moins embarrassé pour les trouver. La cuvette de Pilate est indiquée. Ne nous la faites pas prendre pour un Saint-Graal.

— Et vous-même, m'objecta le Bourguignon, n'attachez-vous pas le repos relatif de l'Europe, en ce siècle, aux moyens qu'eurent les grandes puissances de s'étendre et de croître autrement que par des guerres mutuelles ? A la croissance par le dehors, par la vapeur et les colonies, joignez la croissance par le dedans, sanctionnée par de courtes guerres, de l'Allemagne et de l'Italie unifiées. Au-

jourd'hui la planète est pleine, tout accroissement quelque part implique un risque de guerre totale. Il n'y a plus rien à prendre impunément. Si la paix en Europe était possible, au XIX^e siècle, grâce à la guerre facile et fructueuse de l'Europe, sur un reste de l'Ancien Continent, la paix ne serait assurée, après le XIX^e siècle, que si la Terre trouvait le moyen de coloniser et d'annexer les autres globes. Vous nous montrez une guerre qui se déplace, non une guerre qui s'éteint. Vous aviez tort de sourire tout à l'heure d'un mot pris à la littérature académique de guerre : « Le monde entier est devenu une Alsace-Lorraine. »

L'attaché, dirigeant la troisième vague, ajouta : « Je vous comprends fort bien. Nous sommes ici d'accord pour déclasser ce qu'un spectateur, un bénéficiaire, un héritier comme Barrès nomme « les magnifiques luttes rhénanes » et qu'il oppose à l'« ignoble pacifisme » : nous y voyons la plaie qui nous infecte, nous y souhaitons et cherchons un vrai re-

mède, non le sel et le verre pilé dont l'enveniment les pouvoirs spirituel et temporel des grands nationalismes. Nous savons que le jour viendra où les Lorrains passeront la main à d'autres, où les génies de la Loire et de la Saône prendront la tête du chœur, où l'âme pacifique des vallées parlera plus haut et plus harmonieusement que la voix belliciste des bastions. En attendant, vous tenez à ce que nous utilisions nos Lorrains. Vous leur portez une amitié intérieure sans partager leurs haines. Vieil ami de Barrès, égotiste et héritier comme lui et en somme plus que lui, il vous paraît naturel et bon que les frontières s'acquittent loyalement et clairement de leur fonction de marches, que ces marches dégagent leurs idées, leurs façons de sentir propres. Vous n'abdiquez devant vos amitiés humaines aucune de vos amitiés françaises, et sur l'enfer des luttes rhénanes vous voyez l'inscription dantesque : « Moi aussi, l'amour éternel me créa. » Vous regardez de tout sujet, comme de la lune, la face

éclairée, et vous préférez nier et oublier la face d'ombre. Pareillement vous envisagez comme un facteur de paix, au prix d'une génération humiliée et foulée, une Rhénanie appelée à la conscience, devenue une sorte de nouvelle Suisse alémanique, réalisant cette autonomie civique de petit Etat, cette forme originale et pacifique de culture, qui serait, entre les deux disciplines, entre les deux impérialismes allemand et français, la destinée heureuse et normale des pays du Rhin. Vous reprochez comme nous au *Génie du Rhin* son insuffisance, son attirail de vieilleries, mais nullement son intention. Vous rêvez au grand livre qu'écrirait sur le sujet un Européen vrai, un esprit en qui se croiseraient par exemple la route de Nietzsche et celle de Sorel.

— A peu près, dis-je.

— Je me reconnais aussi dans ce signalement, ajouta le Bourguignon. Nez moyen, bouche moyenne...

— C'est le système Mathis, celui de 1871, conclut M. Mathis. Nous nous en

sommes bien trouvés à la maison. J'aurais mauvaise grâce à ne pas y voir un bon article d'exportation. Je reconnais d'ailleurs avec vous qu'un réajustement de l'Europe ne saurait guère se faire sans une génération plus ou moins sacrifiée. Je reconnaissais tout à l'heure au passage le mot, que M. Barrès a coutume de citer avec admiration, du maréchal Ney à un soldat blessé qui se plaignait : « Eh mon ami ! Tu es une victime de la guerre. » C'est même ce qu'on a coutume de répondre aux plaintes de M. Barrès : « Vous êtes une victime de la paix ! » Mettons qu'il n'y a pas de guerre, ni même de paix, sans victimes, n'y pensons pas plus qu'à celles des Révolutions, — et songeons à l'avenir.

— Bien, continua l'attaché. Je vois que nous avons en partie rassemblé les morceaux d'un terrain d'accord. Et ce terrain d'accord, il se confond en somme avec l'optimisme de cet entretien sans aigreur, de ce panorama pacifique d'idées au bord d'un lac éclatant : optimisme naturel à des

hommes qui ne sont ni des victimes de la guerre, ni des victimes de la paix, et qui ont en somme, pour leur culture et leur conscience, profité de l'une et de l'autre. Nous aimerions que l'avenir humain prît une telle figure, nous serions imprudents d'y compter. La face d'ombre équilibre la face éclairée. Quand vous croyez, quand nous croyons loyalement nous mettre au point de vue de l'intérêt de l'Europe et de l'humanité, nous ne quittons guère celui de l'intérêt français. Ce que nous appelons la libération de la Rhénanie, elle n'est pensée et exécutée que par des Lorrains et des soldats. Elle est et ne peut être autre chose que besogne de sécurité française. Nous agissons, chez les Rhénans, pour nous, et non pour eux. Barrès l'écrivait, non dans son journal, mais dans une revue suisse internationale, celle de Genève, afin que l'Europe ne l'ignorât pas : « Nous ne céderons pas en tout ce qui touche à notre doctrine : Rhénanie, zone de sécurité pour la France. Voilà notre raison française. » Et un pro-

fesseur de Bonn, M. Beltram, n'avait pas tort d'appeler le *Génie du Rhin* le masque de Chateaubriand sur les plans du Richelieu éternel. Le masque de Chateaubriand, aussi démodé littérairement que vain historiquement, ne trompe que des douairières. Mais Richelieu est là. Et Richelieu appelle Bismarck. Et Bismarck appelle Cavour. Et Cavour appelle Mussolini. *Rhénanie, zone de sécurité pour la France* répond à *Lorraine zone de sécurité pour l'Allemagne*. Voilà la raison française, la raison allemande, et les autres déesses Raisons portent le même costume. Ce n'est pas seulement le Tyrol zone de sécurité pour l'Italie. Vous savez de quelle popularité jouit le fascisme dans le monde nationaliste français. La librairie de l'*Action Française* a publié, et M. Bainville préfacé, la traduction d'un livre de M. Gorgolini sur le *Fascisme*, préfacé déjà par M. Mussolini qui le déclarait un exposé fidèle de la doctrine. On y lit que gémissent encore sous l'oppression étrangère ces terres italiennes : Afrique du

Nord, Nice, Savoie. La littérature fasciste ne serait pas embarrassée de nous donner un *Génie de la Savoie* qui, à notre goût, parodierait le *Génie du Rhin* à la manière dont le *Maurice Barrès en Auvergne* d'Henri Franck a parodié les cantilènes lorraines de Barrès. Nul doute qu'on y trouverait le : Savoie, zone de sécurité pour l'Italie. Quant à l'opinion des Savoyards, elle compterait juste autant que celle de leurs marmottes.

— Pourquoi s'arrêter en si beau chemin ? dit le Bourguignon. La Bresse et le Bugey ont appartenu aux ducs de Savoie jusqu'à Henri IV. Et le jour où la Bourgogne serait une marche, nous devrions bien faire, en mangeant nos gaudes, de la littérature et de l'esprit lorrains. Je n'ai qu'à me représenter les plumes de coq à Bourg, culminant parmi les volailles, pour me sentir une fibre barrésienne.

— Eh bien ! continua l'attaché, cette Europe des Génies et des zones de sécurité, dont nous nous amusons à faire

la charge, ne la croyez-vous pas plus possible et probable, demain, qu'une Europe de paix, de consolidation et de droit ? Quand nous disons que nous ne cherchons sur le Rhin que notre sécurité, nous parlons juste. Sécurité pour un héritage, une fortune, une richesse qui nous suffisent largement. Mais cette sécurité nous ne pouvons l'obtenir que par des moyens militaires, qui, s'ils n'en provoquent pas d'autres sur le Rhin, les provoquent ailleurs, de sorte qu'un soldat c'est toujours deux soldats, celui qu'on lève ici et celui qu'on lui oppose là-bas ; comme une idée nationaliste, c'est deux idées nationalistes, la vôtre et celle de l'adversaire que vous modelez à votre image. Et cette sécurité qui se mine et se détruit en provoquant ailleurs des contre-mesures, en bellicisant davantage le monde, nous y sommes contraints, parce que, si nous sommes satisfaits, d'autres ne le sont pas. Notre carte actuelle est une carte de guerre future, où nous ne saurions ne pas trouver comme ennemis ces trois

grandes masses de population, deux mutilées et la troisième insatisfaite, l'Allemagne, la Russie, l'Italie — la triple alliance inévitable de demain, à laquelle un homme d'Etat français devrait toujours penser. Le xvii^e siècle était pris corps et âme dans une lutte religieuse, la même dans le corps de la chrétienté, dans le corps d'un Etat, et dans le corps qu'animait une âme individuelle et passionnée. Au centre de cette lutte un Français voit Port-Royal, au centre de Port-Royal Pascal, au centre de Pascal la tragédie du pari forcé. Nous n'avons pas le droit de refuser le pari, nous sommes embarqués, et ne pas parier c'est encore parier. Aujourd'hui notre scène porte une tragédie non plus religieuse, mais nationale et qui modèle la religion à son image, la soustrait à la circulation catholique, la nationalise. En France il n'y a plus qu'un clergé national, soutien et gardien de l'ordre et du parti national. Depuis la *Grande Pitié des Eglises* jusqu'au *Génie du Rhin*, un Barrès s'est mis dans cet axe,

et y a placé avec lui la droite catholique, avec une sûreté étonnante. Il s'est voulu l'homme de Jeanne d'Arc. Il l'a fait proclamer patronne de la France par un vote du Parlement après qu'elle eût été béatifiée à Saint-Pierre. Cette patronne nationale, il s'agit de la dresser contre les dieux germains et de l'imposer aux Rhénans. Parfaitement ! Lisez le *Génie du Rhin* et le sermon en trois points qui le termine. Jeanne sera la sainte du Rhin pour trois raisons : 1^e Parce que le Rhin aime les légendes et que Jeanne figure un rosier de belles légendes, une homélie de propagande et de tout repos. 2^e Parce que l'influence française s'est exercée par les Sœurs de charité et que Jeanne fut une admirable Sœur de charité. 3^e Parce qu'elle symbolisera, et sans doute aidera, la prospérité industrielle et le développement économique de la région ; il est écrit en effet qu'elle aidait sa mère aux soins du ménage. Je n'invente rien !

— Oh non ! interrompit M. Mathis. Permettez-moi de vous lire cet extrait,

coupé par moi le mois dernier, dans un journal, d'un discours prononcé par le cardinal Touchet, évêque d'Orléans. « Moi théologien, en tant que théologien, je m'associe à M. Poincaré pour les exigences qu'il présente à l'Allemagne. Qui a causé un dommage doit le réparer ; et reste indigne d'absolution tant qu'il ne l'a pas réparé. Docteur de l'Eglise, nous disons aux Allemands : Vous êtes en état d'injustice ; nos hommes d'Etat, quand ils vous réclament des réparations, sont dans le droit strict. Quant aux Américains et aux Anglais, s'ils nous demandent le remboursement de nos dettes, nous leur ferons observer que, pour la guerre conduite en association avec eux, nous avons sacrifié 1.700.000 morts, capital considérable dont il faut bien tenir compte dans le règlement final. Je défie tout théologien de me contredire sur ces deux points. Aujourd'hui toute l'Eglise de France applaudit l'œuvre de M. Poincaré, œuvre de justice pure et de justice humaine. » Voilà le formulaire à signer, rédigé par

un théologien qui fut quasi candidat à l'Académie. J'ai relu ce jour-là la première *Provinciale* : jamais elle ne m'a paru si jeune.

— Ne vous en faites pas, dit le Bourguignon. Mon confrère en vigne, Paul-Louis Courier, demandait à un vicaire ce qu'il pensait sur la grâce prévenante et la grâce efficace. « Je pense, répondit le vicaire fort en colère (c'était en 1815), que je veux ravoir mon prieuré et que je le raurai ». Nos évêques ont aujourd'hui beaucoup de choses à ravoir.

— Eh bien ! reprit l'attaché, ce pari dramatique et vivant de Pascal, que nous ne comprenons plus guère, religieusement, que du dehors, nous le transportons dans le national, et nous l'y vivons intérieur, total, intense. Nous sommes engagés. Il faut parier. Ne pas parier pour sa nation c'est parier contre elle. Et une fois qu'on est engagé dans le pari, tout l'automatisme du parieur, ses gestes, son argot, ses superstitions et ses préjugés vous enveloppent, vous envahissent et

vous modèlent. Vous éprouvez une résistance, l'esprit critique travaille, Montaigne, Pascal, Voltaire, vous tirent par la manche et vous avertissent ? Ce sont là tentations du diable. Prenez de l'eau bénite et faites dire des messes. Un homme qui a exercé une puissante et légitime influence rien qu'en ne voulant penser que nationalement, comme les jansénistes ne voulaient penser que chrétiennement, Charles Maurras, au lendemain de la guerre, répétait presque, dans une préface pour *Rome, Naples et Florence*, de Stendhal, la dialectique du pari. Il s'adressait à Stendhal comme Pascal à Montaigne et à l'honnête homme selon Montaigne. Fini, lui criait-il, le temps du libre épicurisme, des promenades d'amateur dans une Europe polie. Maintenant il faut servir, vous êtes engagé, vous êtes mobilisé. La patrie vous réclame tout entier, corps et âme, comme le Christ janséniste réclamait tout l'homme. Nous sommes dans le temps et le domaine des dieux jaloux. Les autres dieux ne sont rien,

Compelle intrare. Et si vous ne voulez pas entrer, nous sommes là, nous héritiers de Louis XIV, pour révoquer les édits de Nantes. Un critique de la *Nouvelle Revue Française* s'indigna, leva les bras au ciel, dit que la guerre était finie, parla de démobilisation intellectuelle... Ce critique était, et a dû rester, un bon badaud. Il n'a qu'à passer l'eau, comme Saint-vremond.

— Le métier d'émigré est gâché, et les franco-suisses comme Romain Rolland ne font pas très bonne figure, dit le Bourguignon.

— Oui. En tout cas il n'y a pas de démobilisation intellectuelle qui tienne, et si Maurras avait évidemment tort du point de vue de Sirius, il parlait et pensait selon l'être et la respiration de son temps, non seulement de la France, mais de l'Europe d'aujourd'hui. Le cardinal Touchet a mobilisé sa théologie comme les poètes d'Académie leurs alexandrins. Il m'a paru déclarer, dans le papier dont vous nous avez fait part, que, si les Allemands ne payaient

pas, l'absolution de leurs curés ne serait pas valable, et qu'ils iraient en enfer.

— Ils y sont déjà, dit M. Mathis.

— Si l'enfer c'est la haine éternelle, l'Europe entière me paraît bien l'enfer, remarquai-je.

— Pas plus qu'autrefois, reprit l'attaché. Vous nous invitiez tout à l'heure, avec raison, à voir l'homme comme il est, à nous appuyer sur sa réalité médiocre, mais substantielle, solide et perfectible. La réalité d'aujourd'hui, c'est l'homme vivant en groupes nationaux. Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas participer aux bénéfiques sans participer aux charges. Il eût mieux valu que nous n'eussions pas l'Alsace-Lorraine et qu'il n'y eût pas de guerre. D'accord. Maintenant que nous sommes au Rhin, nous y trouvons une politique traditionnelle, un morceau perdu de notre histoire qui nous revient, que nous devons aménager en pères de famille prévoyants, et qui nous crée des obligations. Un père de famille, qui a gagné une grosse fortune et qui a de nombreux

enfants, peut regretter ses années de vie libre, pauvre, alerte et savoureuse. Il n'a pas le droit d'y revenir. Son avoir implique un doit. Les remords en pareil cas sont un peu difficiles à porter. N'imitons pas sur le Rhin Marie-Thérèse en Pologne, elle qui pleurait de son injustice en prenant toujours.

— Elle montrait, dit M. Mathis, qu'il est naturellement plus facile à une impératrice d'être une honnête femme que d'être un honnête homme. Je l'aime mieux prenant en pleurant que prenant sans pleurer, comme Catherine, ou prenant en riant, comme Frédéric.

— J'accepte la comparaison, déclara le Bourguignon. L'Allemagne, aussi incapable de se passer de chef que la Pologne l'était de s'en donner, peut devenir une Pologne. Un voisin de la Pologne, d'une Pologne, peut être un homme qui rit comme Frédéric ou une femme qui pleure comme Marie-Thérèse. Mais parmi ces voisins, il y a un homme qui, Prussien, Autrichien ou Français ne change

pas : c'est l'homme qui parle, ou plutôt qui écrit, le légiste. Et nous en revenons à nos Lorrains. La mobilisation intellectuelle dont vous parliez reste une image littéraire, et nos docteurs du nationalisme, les Maurras et les Barrès, produits de littérature et hommes de littérature, enveloppent d'un commentaire et d'une illustration littéraires de vieilles réalités, de vieux procès, qui n'ont rien de littéraire, et que d'autres hommes nous exposent dans leur nudité authentique. L'homme des grands procès entre peuples, il n'est autre, par nature, que l'homme des petits procès entre particuliers. Les étrangers se scandalisent et s'attristent de voir entre les glaces de notre salon cette figure indéfiniment répétée, cet homme qui parle, ces phrases qui roulent, rondes, autoritaires, et portant toutes, comme les pièces de monnaie des vieux héritages, la même effigie, la même justification. Devant Poincaré ils nous répètent : « Nous ne reconnaissons plus la France ! » Quelle erreur ! Un

légiste pur, un légiste nu, animé de passion frontalière, d'entêtement paysan et lorrain, de logique, de facilité et de subtilité françaises, quelle plus saisissante image de la France vraie, celle qui va de Philippe le Bel au XIX^e siècle, celle de l'histoire et celle de Balzac !

— Image non seulement d'une tradition, mais d'une situation, dit l'attaché. Nous parlions du système copartageant, et du principe des compensations, inaugurés au XVIII^e siècle par les trois voisins de la Pologne, et qui sont à l'origine de tous les bouleversements, de toutes les guerres européennes depuis ce moment. Sorel nous a montré comment ce système a sa procédure, ses formules, son argot de basoche, avec les nantissements d'hypothèque réelle, les surrogats pour bonifier le désavantage du troc...

— Les mesures de rétorsion, continua le Bourguignon. Oui. Mais la France a été la terre privilégiée du légiste. Qui a rédigé les cahiers ? qui a fait la Révolution ? qui a peuplé la Convention ? qui a opéré

la consolidation napoléonienne ? Les procureurs.

— Dont iceluy Citron a déchiré la robe, murmura M. Mathis. Ah le brave animal !

— Les hommes des biens nationaux déterminent et fixent, à la nation, son bien. Le légiste Robespierre proposait de définir la propriété la portion de biens reconnue à chaque citoyen par la loi, et les rédacteurs de la seconde Déclaration des Droits n'osèrent pas aller jusque-là. Mais la force immanente des légistes l'emporta dans les faits, et les contours de toute propriété sont fixés par l'homme de loi comme ceux de la statue par le sculpteur. L'avocat gouverne par le Parlement, où il est la majorité, où il est tout. Dès que surgit, extérieure ou intérieure, une situation délicate ou embrouillée, la France, depuis une génération, porte inmanquablement son dossier chez le meilleur avocat d'affaires, Waldeck-Rousseau, Millerand ou Poincaré. Aujourd'hui toute la France est derrière Poincaré parce que Poincaré

porte le dossier de la France, le plaide. Les images littéraires, journalistes et militaires, de mobilisation intellectuelle, sont déjà de la rhétorique vieillie. Stendhal n'est pas « au service » dans l'oléographie du *Rêve*, d'un Detaille rajeuni par Barrès. Stendhal, comme nous tous, passe chez l'avocat, lui remet son dossier pour une besogne pratique, une cause à gagner, une affaire de mur mitoyen (le Rhin) et d'héritage à régler.

— D'héritage ?

— L'héritage de César — le César à trois têtes, deux kaiser et un tsar, aujourd'hui en morceaux ; il appartient aux légistes d'en travailler la succession à l'extérieur comme ils ont travaillé, à l'intérieur, la succession du roi de France. Les rois les employaient autrefois à plaider leurs affaires de succession, succession de Bourgogne, succession d'Espagne, succession d'Autriche. Le légiste plaidait dans la coulisse, le militaire agissait sur la scène, le roi commandait à l'un et à l'autre, et recueillait les fruits. Aujourd'hui le légiste

commande au militaire : le « chevalier ès-lois » de Philippe I^{er} Bel a enterré les autres chevaliers (la casquette bleue à feuilles de chêne fut pendant la guerre tout un symbole), l'homme de la loi n'est plus homme du roi, il est roi. Mais procureur, chevalier ou roi, son acte reste le même : plaider. Il plaidait autrefois droit coutumier, il plaide aujourd'hui droit naturel, car le droit naturel est mieux compris des peuples et mieux utilisé par les journaux. Le grand art, la voie royale du légiste, c'est de passer du civil au politique, d'appliquer les coutumes et les lois civiles au politique. Les légistes que Louis XIV mit en branle pour établir le droit de la guerre de dévolution et pour rendre les arrêts des Chambres de réunion ont donné des modèles classiques de cette fusion des deux droits. Le littérateur du territoire ennoblit sa littérature en se déclarant soldat, sentinelle ou bastion. Mais l'avocat ennoblit et même anoblit le militaire en l'armant chevalier ès-lois, en lui conférant la dignité d'huis-

sier. Le traité de Versailles est un billet à ordre, le soldat devient recors, et il occupe la Ruhr en tant que porteur de contraintes. Aristide Briand, avocat de métier, vivait, lui aussi, naturellement dans ces images. Contraintes, main au collet... Comme Barrès dit : Je suis un soldat de la frontière, — Briand, de retour de Washington, proclama fièrement au Sénat : « J'ai été plaider le dossier de la France. »

— Voilà précisément, dit M. Mathis, ce qui, à Washington et ailleurs, mettait un océan, ou au moins une Manche, entre vos façons de penser et de parler et celles d'autres peuples, surtout des Américains. Garçon spontané et réaliste, l'Américain n'est pas avocat, voit dans l'avocasserie un guêpier d'où il faut se tirer sitôt qu'on y est tombé. Il cherche à vous mettre dedans, comme les autres et plus que les autres (ceux qui ont fait des affaires avec eux pendant la guerre s'en sont aperçus), mais le plus rapidement possible, ne s'obstine pas devant une résistance nette et

bien fondée, liquide, s'en va, passe à autre chose. L'Europe, et singulièrement la France, c'est pour lui le pays où les procès de mille ans viennent relayer les guerres de Cent Ans. Si votre démocratie paysanne, conseillée par l'avocat, définit l'Allemagne une volonté de ne pas payer, une partie du monde définit la France une volonté héréditaire de ne pas liquider.

— Changez donc notre géographie et notre histoire, répliqua l'attaché. Un Américain, devant le théâtre d'Orange, demandait à Mariéton : « Combien faudrait-il pour en avoir un pareil en Amérique ? » Mariéton, qui était bègue, répondit : « Il vous f...faudrait d...deux mille ans ! » Ils n'ont pas de théâtres romains, c'est entendu, mais ils n'ont pas non plus de procès de mille ans. Et l'un va avec l'autre. Nous devons nous comprendre comme nous sommes, et on doit nous prendre comme nous sommes.

— Je crois que c'est ce que nous faisons, observa le Bourguignon, et nous nous efforçons de comprendre en commun.

Comme je comprends, pour ma part, ce mot de Poincaré, qui sert aujourd'hui de pierre angulaire à notre politique : « Le traité de Versailles doit être une création continuée ! » Evidemment les cabinets, après 1815, n'allèrent pas déranger les grands mots de la théologie cartésienne pour déclarer que les traités de 1815 devaient être une création continuée. Par le principe de la Sainte-Alliance, ils mirent tout de même en action une machine destinée à assurer cette continuité, et qui d'ailleurs ne dura pas. Ils la plaçaient sous le patronage du Dieu des chrétiens, tandis que Poincaré place la sienne sous celui du Dieu légiste, l'Etat et l'intérêt de l'Etat. Mais mieux encore qu'une maxime nationale, c'est une maxime d'avocat. Quand les procureurs d'autrefois faisaient durer deux cents ans et plus les fructueux procès d'une commune contre une autre, des rôtisseurs contre les cuisiniers, ils appliquaient la théorie de la création continuée. Ils agissaient dans l'élan vital de leur métier, lequel se con-

fondait avec l'élan vital, indéfini et fort gaillard, du procès. Ces procès immortels de collectivités, plaie intérieure de l'ancienne France, faisaient le meilleur d'une charge de procureur, et les procureurs savaient en renouveler la matière au fur et à mesure que la nature renouvelait les générations de plaideurs. Remarquez d'ailleurs que les légistes de Louis XIV n'ont pas « continué » autrement ses traités. La guerre de Dévolution c'est le traité des Pyrénées comme création continuée ; la guerre de la Ligue d'Augsbourg c'est le traité de Westphalie en tant que les légistes des chambres de réunion le continuaient ; la guerre de la Succession d'Espagne, c'est le testament de Charles II comme création continuée. Par création continuée, entendons le cheval de Troie de la Pallas légiste, plein de guerriers.

— Si nous continuons, dis-je, c'est comme le nègre, parce que nous ne pouvons guère faire autrement...

— Je retiens, interrompit l'agréé, cette analogie entre la création continuée des

traités de Westphalie et celle du traité de Versailles, d'autant plus qu'ils s'appliquent au même problème, et que le second ne fait que reprendre l'œuvre du premier. Les traités de Westphalie, chef-d'œuvre technique de la diplomatie, furent aussi le chef-d'œuvre technique de la chicane, et cent cinquante ans après, en 1792, c'est encore d'un des vieux sacs de ce procès, la question des princes possessionnés d'Alsace, que sort la conflagration générale. Mais ne tombez pas dans le sophisme que vous dénonciez tout à l'heure chez nos nationalistes, celui du duelliste dont on ne voit pas l'adversaire et qui paraît fou. A la création, continuée par les légistes, des traités de Westphalie, correspondait une destruction de ces traités, moins habilement continuée, mais énergiquement voulue, par la maison d'Autriche. C'est même toute la politique de Joseph II. Et les guerres, surtout celles de 1792, ne naissent point d'une action unilatérale, mais bien de ce choc entre deux actions. Pareillement, si le traité

de Versailles a posé pour la France ce problème de la création continuée, il a posé pour l'Allemagne celui de la destruction continuée du traité. La destruction du traité de Versailles par l'Allemagne et la Russie, probablement aidées par l'Italie, elle est donnée avec l'être du traité, avec l'être de l'Europe de 1919. Elle représente le risque en fonction duquel joue toute la politique ; elle dépasse ces considérations de métier, avocat ou autre, et si l'avocat y va avec les habitudes et les intérêts de ce métier, comme l'industriel, le militaire ou l'homme de lettres avec les leurs, cela reste secondaire. Le traité de Sèvres était fondé sur les mêmes principes que celui de Versailles et collaborait au même ordre. Voyez ce qu'il en reste. Si on nous avait annoncé, en 1920, que trois années ne passeraient pas sans nous faire voir l'Europe capitulant devant la Turquie victorieuse !... Tous ces traités de la banlieue sont faits de la même porcelaine fragile.

— On pouvait les faire plus solides,

plus acceptables pour tous, observa M. Mathis.

— Savons-nous ce qu'on pouvait ? dit l'attaché. Prenons-les comme ils sont. Quand j'ai été nommé à Berlin, j'ai eu soin d'apprendre par cœur quelques textes diplomatiques cardinaux, substantiels et solides. En voici un que je me récite souvent en descendant *Unter den Linden*. Ce sont les propos par lesquels Torcy conseillait à Louis XIV d'accepter les terribles conditions des Alliés, après Malplaquet, lui faisant prévoir que ses ennemis seraient un jour divisés. « Ce serait alors que la France trouverait des conjonctures heureuses pour se venger d'un traité dont, en vérité, l'obligation lui paraissait très semblable à la promesse qu'un homme fait à des voleurs qui veulent l'assassiner au coin d'un bois, et qu'il ne croirait jamais que la conscience dût obliger à tenir de telles promesses quand le temps serait venu de s'en relever. »

— Voilà pourquoi nous sommes chez l'avocat, murmurai-je.

— Qui terre a guerre a, dit le Bourguignon. Vous avez raison, c'est une maxime d'avocat. Guerre d'avocats d'abord, avocat de la guerre ensuite. Chacun de nous est pris dans une logique, dans des habitudes, dans un automatisme. Chacune de nos nations dans d'autres. L'Europe dans d'autres encore. Quant à moi, mon automatisme n'est pas celui de l'avocat. Ce serait plutôt celui de l'anti-avocat. Ma nature ne m'a pas fait pour jouer cette pièce. Je ne vaudrais quelque chose qu'en jouant ma propre pièce. Ma pièce de vin, dites-vous ? Soit. Dans un entretien comme celui-ci je prends mieux conscience de ce qui, sans m'opposer à ces Lorrains, me distingue d'eux, m'empêche de marcher derrière eux. Ils sont condamnés par position à vivre contre quelqu'un, et ils s'en déclarent satisfaits. J'ai connu des hommes, et surtout des femmes, qui avaient trouvé dans le *Vivre contre quelqu'un* leur destinée et leur assiette. Ce n'était pas beau. Transporté sur le registre public, cela devient peut-être utile, mais

ne devient pas plus beau. Laissez-moi la philosophie de mes coteaux. On boit à la santé de quelqu'un. On ne boit pas à la maladie de quelqu'un. Ce que veut mon vin je le veux. Ce que refuse mon vin je le refuse.

— On voit que Jérôme Coignard est venu avec un sûr instinct mourir chez vous, comme Œdipe à Athènes, dit M. Mathis.

— Le socialisme, songea à haute voix l'attaché, serait peut-être, après tout, la seule forme politique dans laquelle, aujourd'hui, on pourrait penser sans se sentir la poitrine trop étroite ; il le serait si...

Ni l'un ni l'autre n'ajoutèrent rien à ce *si*, qui n'exprimait pas les réserves d'une pensée consciente, mais simplement le vague, l'indétermination, l'absence de cette pensée.

Je sentais que le dialogue touchait à sa fin, qu'il achevait, comme la roue du potier, son dernier tour inutile et vide, avant de rallier les profondeurs bienfaisantes d'immobilité et de silence. Chacun

de nous l'éprouvait aussi, car nos points de suspension se prolongèrent, et nous nous tûmes pendant deux minutes, devant la lumière spacieuse du lac et l'assemblée tranquille des montagnes vaporisées.

Chaque pensée suivait sans doute pour son compte le sillage chimérique de ce *si*. Pour moi, il me souvenait que notre conversation était partie d'une image bizarre de caricaturiste, cet espace entre deux glaces, qui, grâce aux doigts délicats du soir, devenait maintenant, sous mes yeux, la métaphore de l'air transparent, entre des bois dorés et des rideaux pourpre. L'avocat de la France, le Lorrain obstiné, argumenteur et probe, le premier procureur de l'invisible roi de France, il se multipliait sur la planète, dans le jeu des miroirs, dans ce pullulement d'un discours dominical indéfiniment cinématographié, phonographié. Présence impopulaire qui jusqu'à Tokio et à San-Francisco inquiétait et bloquait quelque chose. Mais qui cherchait ce qui importe, l'homme, la réa-

lité humaine, voyait, au milieu, une énergie, une abnégation, un foi avec lesquelles était fondue une substance historique française qu'on n'eût pu renier sans désert. Les princes lorrains, Poincaré et Barrès, l'avocat de la terre et le littérateur du territoire (on pourrait relever le mot en beauté comme ceux de Gueux et de sans-culottes) nous répètent indéfiniment, en deux langues différentes, pour chacune de nos deux oreilles, ceci : Vous êtes des héritiers...

Présence de Poincaré, écho répété et fatigant de cet *Adsum* ! Mais on se délasse d'une fatigue saine autant par une autre fatigue saine que par un repos. Ces derniers mots, ces points de suspension, évoquaient, en face de cette présence pesante, et symétrique à elle, une absence immense, celle de Jaurès.

Cette présence, cette absence également multipliées sur la France, sur l'Europe, sur la planète. Après la guerre, on attendait de la France quelque chose qui circulât. Cela n'est pas venu. La France s'est

fermée. Avec le nom de Poincaré retentit partout le son, le nom, de cette fermeture. Seule la voix de Jaurès — car nous sommes sur le plan oratoire, il s'agit de voix, et Poincaré, en se voulant l'homme des discours, a bien mis l'accent sur cette nécessité — seule la voix de Jaurès pouvait donner à une grande cathédrale sonore la seconde tour, le second jeu de cloches.

Et il m'est indifférent d'employer ici les beaux mots ou ceux qui sonnent mal. Je me taisais, et dans ce silence, ces deux lignées de mots se confondent en la même racine. « C'était un médecin de Rouen ! » disait Masson en bougonnant sur son ennemi Flaubert. Et il est vrai que Flaubert introduit dans le roman les esprits de la médecine ; il est vrai que Flaubert s'affirme profondément Normand. C'est donc après tout la vérité qu'atteste dans son braiement disgracieux l'âne de Balaam. Appelons de même Poincaré l'avocat lorrain et Jaurès le rhéteur toulousain. Dans cette avocasserie et cette rhétorique, on verra aussi bien les

coupes alternées d'une réalité profonde.

Tous deux produits exacts de notre culture universitaire, oratoire, classique, vivant sous le signe de Cicéron, accoutumés à descendre le fleuve inépuisable des mots, à sentir que consonnent avec ce flot le rythme de leur vie, le battement de leur cœur, l'aération sonore de leurs poumons. Mais chacun d'eux au long d'une rive différente de ce fleuve, Poincaré en royaume, comme disaient les mariniers du Rhône, et Jaurès en empire. Tous deux opposés par leur origine — le Lorrain (j'allais dire le Languedoïlien) et le Languedocien. (Nous vivons, comme dans la démocratie d'Aristophane, sous le régime de la Langue ; mais nous en avons deux.) Et opposés par les métiers où s'est différenciée leur commune nature oratoire : l'avocat et le professeur.

Le Lorrain est venu à Paris pour être légiste, le Toulousain pour être ténor. Des deux côtés de la parole il y a l'écrit et le chant. L'écrit en royaume, le chant en empire. L'avocat parle pour plaider.

et il plaide sur l'écrit, le Code et la procédure. Il est naturel que Poincaré soit devenu, à un point qui exaspère les ministres étrangers, l'homme de la procédure écrite. Il n'aime le tapis vert qu'à l'Académie. Ce qu'est l'écrit pour Poincaré, le chant — la jeune chanson qui succède à la vieille — l'est pour Jaurès. Jaurès parle en professeur, et en professeur de philosophie, pour agir sur un auditoire charmé. Il va de soi que ni la philosophie ni la politique pure ne sont intéressées par ces utilisations oratoires, et qu'un Jaurès demeure aussi loin d'un Bergson qu'un Poincaré d'un Tocqueville. L'un marche avec sûreté dans le maquis de la procédure, l'autre avec confiance dans la forêt des symboles. Et n'oublions pas, ce que nous requérons tous, la pincée de sel professionnel, l'usure d'automatisme : l'astuce du robin, la fatuité du ténor. Un moraliste dans son coin a de quoi crayonner.

Mais tous deux ont été de grands élèves de l'Université, tous deux sont devenus

de grandes figures du Parlement. De là, sur ces divergences violentes de naissance et de métier, la communauté oratoire et la communauté parlementaire. Ils connaissent, ils éprouvent par le dedans le même milieu, les Chambres, ils y manœuvrent, ils y triomphent. Il y a une vingtaine d'années, Poincaré, ayant refusé de faire partie d'un cabinet Ribot ou autre qu'il s'engageait d'ailleurs à soutenir, disait : « Je prendrai le ministère de la parole. » Sous Combes, Jaurès tint exactement ce rôle. Et l'on pourrait entasser autant de plaisanteries sceptiques sur un ministre de la parole que sur la parole d'un ministre. Mais ce mot de ministère de la parole exprime ici la nature commune des deux hommes.

La parole, disait Démocrite, est l'ombre de l'action. Chez un Poincaré, chez un Jaurès, l'action présente souvent un caractère artificiel, voulu, inadapté. C'est le danger. Ils semblent croire que le corps se fait simplement en ajoutant une troisième dimension à l'ombre, alors que

le corps est de nature différente, veut être pensé, et surtout créé, de manière originale. On n'engendre pas un enfant comme on porte une ombre. Nous éprouvons parfois sous un Poincaré cela même que nous connaissions avec un Jaurès : le sentiment de vivre politiquement dans un monde d'ombres, dans la caverne de Platon.

Tout homme qui vient au monde représente pour ce monde une chance de création et une chance de destruction. Jusqu'à notre mort nous demeurons en équilibre instable sur ces deux tableaux : possibilité de créer, possibilité de détruire. Un Poincaré, investi du rôle de sentinelle lorraine, héritier des légistes capétiens, se sent chargé de conserver, de créer, par une création continuée, la terre française pour laquelle on a, des siècles, milité et plaidé, dans son pays et dans son métier. Un Jaurès se sent la mission de créer pour toute l'humanité un sentiment de facilité, de joie et de vie. Un Français idéal parlerait Poincaré avec ses compatriotes, parlerait Jaurès avec l'étranger.

Mais deux langues ne coïncident jamais, et ces deux-là moins que les autres. Telles valeurs, créatrices dans l'une, deviennent dans l'autre destructrices.

De cette absence de Jaurès nous ne pouvons éliminer ceci : qu'il y avait, à la limite, chance pour que sa pensée devint absence de la France, pour qu'un Jaurès fît sauter la France. Chance qu'il serait aujourd'hui injuste de croire probable, qu'il serait faux de croire absurde. Dans la présence de Poincaré, il y a, à la limite, chance pour qu'elle devienne absence de l'Europe, pour qu'un Poincaré fasse sauter l'Europe. Les ennemis politiques de Jaurès l'appelaient, lui et son parti, l'Anti-France. Les sobriquets dont on nous affuble, au collège et ailleurs, ne sont jamais si bêtes qu'ils ne jettent au moins un rayon de lumière juste. Du même fonds on appellerait un Poincaré l'Anti-Europe.

Nous ne pouvons éliminer ces risques. L'Ulysse éternel navigue sur une mer semée d'écueils et de feux, de Sirènes, de Cyclopes et de Circés. Gardons-nous des

Sirènes. gardons-nous de l'idée fixe, de l'œil unique du Cyclope. Gardons-nous des enchantements qui nous transforment en bêtes. Gardons-nous de ceux plus perfides qui nous font voir des bêtes en des hommes autres que nous, moutons qui bêlent la paix, tigres qui rugissent la guerre. Ils ne bêlent pas, ils ne rugissent pas. Ils parlent. C'est peut-être, je le sais, aussi dangereux. C'est tout de même, vous le savez, plus raisonnable. Et nous n'avons, pour nous conduire vers Ithaque, d'autre guide que la déesse aux yeux bleus, la chanceuse, la délicate et l'agile raison.

Ce soliloque m'était sans doute resté personnel et n'avait assurément pas touché le Bourguignon, car il reprit l'entretien au point même où M. Mathis l'avait laissé, un point qui n'avait assurément rien de capital.

« Je ne sais, remarqua-t-il, ce que boit le père de Jérôme Coignard. Mais le fils du père France Thibaut s'est transporté dans un bon pays, où la vigne porte les grappes de Rabelais et de Courier. »

— Je vois bien, lui dis-je, quel est le pays de vos rêves, quels sont vos rêves de pays. Vous êtes en train de déclasser la Lorraine. Soit. Chaque rayon a son heure. Je loue comme vous M. Bergeret de s'être transplanté en Touraine, dans un paysage de Jean Fouquet, qui lui convient à merveille. On parlait, sous Louis-Philippe, d'un pauvre diable qui était si malheureux qu'il en devint Polonais. Anatole France ne souffrira pas des malheurs de la patrie au point d'en devenir Lorrain. Il ne ferait d'ailleurs pas un bon Lorrain.

— Oh non ! dit M. Mathis.

— J'ai tenu les tranchées deux ans en Lorraine, dans la forêt de Parroy, et je me crois au moins Lorrain honoraire, répondit le Bourguignon. N'empêche que, l'abbé Coignard étant enterré chez moi, je me sens lié, de ce côté aussi, par quelques amitiés, et je choque volontiers, en l'honneur de ce bibliothécaire magnifique, un verre de Fuissé contre un verre de Montlouis. Nos

fabricants de départements concurent, je crois, l'idée de cette santé (je veux dire la santé qui se porte avec le piot, et aussi certaine santé de circulation française) lorsqu'en pinçant avec le doigt, sur la carte, comme deux cordes de violon, la rivière qui va vers la Provence et le fleuve qui coule vers la Bretagne, l'un et l'autre touchés de soleil et couronnés de vignes, ils en firent une terre de Saône-et-Loire. Au rythme routier qui va là-bas du Nord au Midi, ils croisèrent, par ce terme heureux, celui qui va de l'Est à l'Ouest. Voilà la plaque tournante à laquelle je songeais, par goût des contrastes et des harmonies, sur la colline de Sion-Vaudémont. Je caressai l'idée de montrer un jour cette carte géographique à Barrès, du haut de quelque colline éduenne ou séquanienne.

— Il vous reste encore un prince lorrain, interrompit M. Mathis. Vous pouvez la montrer à Poincaré.

— Après tout pourquoi pas ? répondit le Bourguignon. Nous chercherions un

endroit qu'on pût aménager en tribune. Michelet dit que c'est de chez nous que sont parties les voix les plus retentissantes de France. Nous n'avons plus de saint Bernard, de Bossuet et de Lamartine. Le phylloxera nous a enlevé nos vieux plants. Mais nous avons reconstitué. Nous ne demandons pas mieux que d'importer des cépages. Vous nous avez bien donné l'Oberlin !... »

On finissait cet entretien par où on l'avait commencé : des facéties de mauvais goût sur l'éloquence. Je cherchai à y couper court.

« C'est à cet éminent diplomate, à M. Mathis et à moi, que vous expliquerez cette carte, le jour prochain où nous ferons la tournée de vos crus. En attendant, laissez-moi établir une certaine hiérarchie entre les marches et l'intérieur, entre la carapace lorraine et les parties molles qui ironisent à son abri.

— Parties molles est dur, dit le Bourguignon.

— Parties molles ! s'indigna M. Mathis, en montrant celui-ci avec admiration. C'est le cœur, c'est le cerveau, que vous voulez dire ! »

Le Bourguignon, resté de glace sous ma critique, ne put supporter ce compliment de notre hôte. Il se leva brusquement, nous aussi. Le soir était venu. Les montagnes violettes, sous des tiaras d'or, prenaient une forme de concile épiscopal. Leur assemblée héroïsait les esprits du dialogue. L'eau, comme un secrétaire à leurs pieds, comme un Eckermann ami, le transcrivait en reflets délicats. Nous sentîmes le besoin de faire succéder à des pensées assises des pensées en mouvement, peut-être à des paroles échangées des silences parallèles, et nous redescendîmes vers le lac.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Nous redescendîmes vers le lac. Et voici qu'aujourd'hui, trois mois après cet entretien, venant de lire, en Avignon, les deux volumes du voyage d'Orient de Barrès, je suis redescendu vers le Rhône. J'ai quitté la rive d'empire pour remonter le long de Villeneuve la rive de royaume, et, comme il y a trois mois je me plaisais à équilibrer dans deux plateaux d'une balance française un Poincaré et un Jaurès, un Nord et un Midi, je médite, par l'or léger et le vert frais de cet après-midi d'hiver, les dernières pages de l'Enquête, ses Conclusions, le dialogue de Jaurès et de Barrès.

Ce n'est pas du meilleur Barrès. Simplement un adversaire y est ramené à une figure propre à le décrier, celle de l'homme qui « sacrifie la France à l'Allemagne ».

Mais on y trouve une belle image, et qui va loin. « Etait-il une source ou une citerne? Je me le demande encore. » On voit que Barrès penche pour la citerne. Je n'oserais trop pencher pour la source. Je verrais plutôt un bassin de retenue. Quand il a été assassiné, il a semblé que la vanne était levée, et que la chute pouvait fournir de la force motrice, une force qui n'est encore guère utilisée, qui peut-être le sera mieux...

Ne la confondons pas avec la source vive d'un Barrès. Barrès ne se posait pas cette question à son propre sujet. Il se connaissait bien comme source, et il avait raison. Il se trouvait sur la bonne voie pour distinguer les familles d'esprits. Lorsqu'après la guerre je me proposais d'étudier les figures de pensée française qui, depuis trente ans, avaient le plus agi sur nous, et que je nommais Maurras, Barrès et Bergson, quelqu'un s'étonna de ne pas y trouver Jaurès. Et cet étonnement pouvait s'expliquer. Il y eut vers 1900 une période où Jaurès faisait figure de chef, et où Barrès vaincu allait confier ses mélancolies aux îles mortes de la

lagune : c'était l'époque du triomphe révisionniste, des Universités populaires, des premiers temps de l'Humanité. J'étais de ceux qui reconnaissaient alors à Jaurès ce caractère et cette fonction de prince. Et je maintiens ce titre. Mais prince de tribune et de place publique, non prince du pur esprit. Il n'a pas assez éclaté aux esprits. Admirons les eaux qui tombaient avec ampleur dans la citerne sonore. Admirons aussi le foyer généreux d'un grand cœur. Daniel Halévy, dans son Histoire de Quatre Ans, racontait ainsi par avance l'enterrement de Jaurès : « Deux cent mille Parisiens, une fleur à la main, suivaient le cortège de cet homme si bon. » L'événement a presque confirmé la prophétie, et continue surtout à la confirmer en esprit. Mais les vraies sources spirituelles naissent et coulent sur un plan différent. Ceux qui furent à l'École Normale les camarades de Jaurès et de Bergson ont vu, dès leur origine, les grandes eaux qui retentissaient dans les voûtes de la citerne aux mille colonnes et le petit filet autochtone de diamant.

Et pourtant la mémoire de Jaurès demeure une grande mémoire, son absence, une absence vivante. Une phrase des conclusions de Barrès reste dans mon esprit, où je la retourne pour l'échauffer.

« Je détestais, écrit-il, la profonde corruption que le germanisme et l'orgueil de la tribune avaient introduite dans ce Latin. Je sentais que, né pour être un écho sonore au cœur de la France, il trouvait ce rôle trop étroit, et qu'il courait toujours se placer au centre de l'Europe. »

Vidons-la, cette phrase, des mots venus du θυμός, de cette corruption et de cet orgueil que Barrès déclare détester chez les autres. N'en gardons que les puissances nettes d'exposition lumineuse et froide, le nous. Il est exact que ce Toulousain communiquait et communiait sympathiquement avec le germanisme. Et il est vrai que la démarche naturelle à l'intelligence et au cœur de Jaurès, c'était d'aller se placer d'un bond, de s'élaner comme à une tribune, au centre non seulement de l'Europe, mais du monde.

Or il y eut un moment, les quelques mois qui suivirent l'armistice, où c'était précisément cela qu'on attendait de la France, qu'on attendait de quelqu'un en France. La France avait fourni un chef suprême pour la victoire, un chef de guerre. Fournirait-elle un chef de paix ? — Certainement, s'écrièrent nos nationalistes. Ce sera le même, ce seront les mêmes. Foch, Poincaré, Clemenceau, Barrès ont gagné la guerre. Ils vont gagner la paix. Ils vont nous gagner l'Europe. — Foch jugea que ce n'était pas son rayon, resta sur le terrain militaire avec son élégance et sa bonhomie de grand soldat. Mais d'autres estimèrent naturelle et saine la phrase la plus énorme qu'ait écrite Barrès, que le nationalisme français, après avoir donné une doctrine à la France, allait en donner une au monde...

Car il suffit d'un peu de bon sens, et, moins encore, d'un peu de mémoire — celle de l'histoire des guerres révolutionnaires et impériales — pour comprendre que le nationalisme ne devient un article d'exportation qu'à condition d'être retourné contre

le pays exportateur. La Révolution française n'a pas seulement créé la nation, mais les nations. Elle tient entre un singulier et un pluriel, le Vive la nation ! de Valmy et la bataille des nations de Leipzig. Est-ce à dire que, si nous avons le souci d'une Europe et de la paix, nous devons exécrer et combattre nos compatriotes nationalistes ? Pas du tout. Ils sont incorporés à l'être d'un pays qui veut durer et persévérer dans l'être. Ils sont délégués à une fonction nécessaire. Mais il est absurde de les employer à une autre fonction qu'ils remplissent mal. Ils peuvent contribuer à faire redouter leur pays, ils ne contribuent guère à le faire aimer, ils manquent d'un langage commun avec le dehors. Et c'est éminemment le cas de nos princes lorrains. Ils ignorent l'Europe, et l'Europe le leur rend. Barrès était loin d'avoir à l'étranger la même réputation qu'en France. Sauf Colette Baudoche, œuvre de propagande qui a été portée par la guerre, il n'est presque pas traduit en anglais. Dans un fumoir scandinave, oxfordien, hollandais, le seul nom de Poincaré fait baisser

le thermomètre. Ce sont des princes royaux, ou impériaux. Et je consens qu'il en faille. Mais il en faut aussi des autres.

L'utilité de ces autres, les gens de parti ne sauraient l'apercevoir. Et pourtant, comme la réalité sociale demeure plus complexe, plus subtile, plus ingénieuse que les cerveaux individuels et partisans ne la voient, surtout quand cette réalité sociale est celle d'un vieux pays différencié comme le France ! En voici un exemple. Les deux chefs spirituels de notre nationalisme, Barrès et Maurras, avaient fait, toute leur vie, de Clemenceau leur bête noire, et la bête noire du patriotisme. Son rôle de négateur et de tombeur, son anticléricalisme, ses batailles contre Déroulède, son action pendant l'affaire Dreyfus, ses amitiés anglaises, l'avaient réalisé pour eux comme le symbole de ce qu'un patriote devait haïr et combattre. Ils n'avaient jamais été mieux inspirés que contre lui. Telles pages de Leurs Figures sur l'affaire Norton, de la Politique religieuse sur le Non ! du Kalmouk anti-romain, sont nourries et portées au plus haut

point littéraire par une flamme de grand pamphlet. La guerre est venue, et tous deux ont salué dans Clemenceau le sauveur de la patrie. Or les qualités qui ont fait de lui l'homme exact de la situation, elles sont précisément fournies en partie par sa vieille nature de radical négateur, combatif et haineux. Barrès, qui savait garder au-dessus de son action et de son parti toutes ses disponibilités d'intelligence désintéressée, en avait été frappé. « Je me demande, me disait-il un jour avec une pointe de découragement, si la France n'est pas radicale. » Je l'interrogeai sur ses raisons. Il répondit : « Clemenceau... » Il avait vu de son regard lucide, l'être et le salut de la France coïncider un moment avec un courant radical. J'imaginai même que s'il avait eu non sa vie à recommencer, mais une autre vie à revivre, il lui aurait peut-être paru tentant de jouer sa partie française sur le plan radical, comme il en avait eu l'idée entre le boulangisme et l'affaire Dreyfus. Mais ce jour-là, on ne tarda pas à convenir aussi qu'une France réduite au radicalisme

serait un je ne sais quoi que la langue se refuserait à nommer. Réduite d'ailleurs à n'importe quel parti...

Barrès a pu voir, grâce à la guerre, la place d'un radical comme Clemenceau. Il n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir, ou n'a pas voulu dire, celle d'un grand cerveau socialiste comme Jaurès. Or la première année de la paix demandait un Jaurès, comme la dernière année de la guerre demandait un Clémenceau. Il fallait une voix qui proclamât : « Je fais la paix ! » avec la même profondeur, la même intégrité et le même éclat que Clemenceau avait déclaré : « Je fais la guerre ! » Non évidemment au sommet de l'Etat : je ne pousse pas ici l'utopie jusqu'à imaginer un gouvernement Jaurès succédant au gouvernement Clemenceau. Mais dans l'opinion, pour l'opinion. La parole d'un Jaurès pouvait contribuer à créer ce qui a manqué en 1918, ce qui manque depuis 1918 : une opinion de paix.

Il fallait un homme qui fût naturellement ce dont un Barrès est incapable et a horreur :

un départ résolu pour se placer au centre de l'Europe. Je ne veux pas dire que Jaurès y eût réussi. Je veux dire que l'absence de Jaurès coïncide pour nous — symboliquement si on veut — avec l'absence de celui qui aurait pu le faire, et qui n'est pas venu. Il n'y a, pour occuper un centre et pour y propager une opinion, qu'un seul schème de mouvement. Aussi je n'imagine pas la manière dont ce Jaurès idéal s'y serait installé comme très différente de celle dont nos princes lorrains ont pu occuper un centre français. La versatilité sonore chez un Jaurès, l'entêtement de procureur lorrain chez un Poincaré, répondent évidemment à deux natures opposées. Mais leurs deux tribunes, européenne et française, eussent été portées par ces trois forces, analogues en l'un et en l'autre, la probité, l'éloquence et la culture, trois ouvrières d'autorité.

On trouvera peut-être étrange de voir mettre ici sur le même pied deux puissances qui auraient dû chercher à se combattre, et à se détruire, et entre lesquelles il semble qu'il soit nécessaire de choisir. On verra là

le point de vue d'un dilettantisme littéraire. Ou encore d'un historicisme uchronique et éperdu qui s'intéresse à un Poincaré et à un Jaurès du même fonds qu'à Démosthène et à Isocrate, l'un à son centre athénien, l'autre à son centre panhellénique. On aurait tort. Nous ne pouvons pas plus nous passer d'une Europe que d'une France. Mais un seul individu, limité par son corps, par sa volonté utile, par son intelligence spécialisée, ne saurait ni les penser ni les vouloir en même temps. Il ne les concilierait que dans un verbalisme conventionnel, qu'on peut d'ailleurs attendre de tout orateur, et singulièrement d'un Poincaré et d'un Jaurès ; le premier se targuant sincèrement d'être bon Européen, le second d'être bon Français. Pour coïncider avec ces réalités divergentes, il faudrait nous placer dans l'élan même par lequel la vie diverge en individus, employer tour à tour l'inversion du philosophe, le biais de l'artiste, le détour de l'historien, — demeurer, dans ces trois cas, sur un plan désintéressé, — retrouver ainsi quelque chose de la force originelle

qui progresse et s'enrichit par les luttes, par les contradictions, par la pluralité de ses démarches. Nous savons que nous avons besoin d'une France, besoin d'une Europe, que les mêmes cerveaux ne les peuvent penser, que les mêmes hommes ne nous les peuvent donner, qu'elles sont prises dans un dialogue dramatique, intérieurement de cœur à cœur, extérieurement, si on veut, de tribune à tribune.

Je crains qu'un Jaurès n'eût trouvé ses limites dans l'état de guerre, que la guerre n'eût fait tourner dans un coin sans issue cette intelligence de paix. Sa destinée fut peut-être aussi privilégiée que l'eût été celle d'un Clemenceau tué le jour de l'armistice par un des derniers obus de la guerre. Mais à partir du 11 novembre, le monde a su que lui manquait le message de Jaurès. Et pour le sentir il n'y a qu'à se souvenir du mouvement immense qui accueillit le message du président Wilson. Devant l'Américain qui paraissait sur la côte française, l'Europe tressaillit d'espoir comme la France du Directoire avait fait devant le Corse

qui débarquait du Muiron. Une immense espérance a déserté la terre... L'Américain resta désemparé sur son pavois. « Incapable de coopérer, a dit de lui Paul Desjardins, parce qu'il n'imagine pas les autres. » Mais la plaie du monde politique européen aussi bien qu'américain, était que personne n'y fût capable d'imaginer les autres. Wilson ne possédait pas cette force. Il en avait une autre : le désintéressement, et, entre les volontés politiques et économiques de gain, déléguées des vainqueurs européens, une volonté idéaliste du bien. Elle demeura inutilisée. Wilson le désintéressé, cela se traduisit naturellement, dans le langage de la presse nationaliste française, en Wilson le maboul. On imagine ici la place d'une figure française, capable de refléter, d'imaginer les autres, formée par nos psychologues, nos moralistes, nos tragiques, nos romanciers. On se rend compte à quel point elle a fait alors défaut.

La figure que nos Lorrains ne sauraient nous donner. On le vit bien quand Barrès alla se placer à un certain centre de l'Eu-

rope, traiter solennellement à Strasbourg le plus grand problème européen, le problème rhénan. Le poids même du sujet le fit descendre automatiquement au-dessous de lui-même. L'incapacité d'imaginer le Rhénan y devient tristement comique. Il me semble que j'écris ceci avec son assentiment. Le dernier voyage de sa vie, ce fut un voyage à Coblentz lors de l'aventure séparatiste. Il en revint tout à fait désillusionné, écoeuré. Les pages des Mémoires que nous perdons à ce sujet auraient probablement rendu le son de l'Appel au Soldat et de la faillite boulangiste. « Ma grande affaire, écrit-il, ç'aura été le Rhin. » Sa vie s'est identifiée plus qu'il ne croyait avec celle de la France, dans la mesure où notre histoire a en effet manqué cette affaire.

Il faut souhaiter qu'une partie de l'intelligence française relève la formule de Barrès, la maxime qu'il prête à Jaurès : courir se placer au centre de l'Europe. Sauf en ceci, qu'il suffit d'y aller, qu'il n'y faut pas courir. Du point de vue routier, l'idéal serait de prendre ce chemin de

Jaures, en le dépouillant de son dehors, de sa précipitation, de son tumulte et de son battage oratoire, en le plaçant à la suite du patriotisme aigu, éveillé et prudent d'un Barrès, en le vivifiant par cette durée profonde d'arbre qui pousse, où il faut voir le grand secret barrésien.

Un Jaures, philosophe de l'Idée, socialiste de la cité idéale, manque du sentiment de la durée créatrice. Il voit les choses réalisées d'un coup, dans la grande gerbe oratoire d'un discours. Un marquis appelait Dieu le gentilhomme de là-haut. Jaures l'eût appelé l'orateur de là-haut, qui prononce le nom de la lumière, et la lumière est. Mais Barrès, par sa recherche patiente et sa trouvaille, son invention, de lui-même, et de la Lorraine, et d'une France plus vivante, nous apprend la durée. Il a dû, comme dit le philosophe, attendre que son morceau de sucre fondît. De là cette profondeur, ce terreau, ces strates géologiques qui contrastent chez lui si fort avec le déploiement en surface d'un Jaures. Si notre Europe arrive à l'être, ce sera par cette

méthode. Si nous cherchons une place à son centre, souvenons-nous des racines de l'arbre barrésien.

D'un précieux opuscule anonyme, simple recueil des textes, intitulé : Les Français à la recherche d'une Société des Nations depuis le roi Henri IV jusqu'aux combattants de 1914, j'extrais, pour terminer, deux citations.

L'une de Montesquieu : « Un prince croit qu'il sera plus grand par la ruine d'un Etat voisin. Au contraire ! Les choses sont telles en Europe que tous les Etats dépendent les uns des autres. La France a besoin de l'opulence de la Pologne et de la Moscovie, comme la Guyenne a besoin de la Bretagne, et la Bretagne de l'Anjou. L'Europe est un Etat composé de plusieurs provinces. »

L'autre, d'Edgar Quinet, qui, après avoir établi l'antithèse planétaire de l'Orient et de l'Amérique, les montre unis « par l'intermédiaire de l'Europe, naturellement souple multiple, communicative, inquiète, pays de paroles, de science, de bruit, de sorte que,

dans ce grand corps, il n'y a plus, aujourd'hui, une fibre qui puisse être ébranlée sans que toutes les autres frémissent en même temps. »

S'il me fallait désigner, dans le riche système de feux tournants qu'est la France, les puissances dignes de succéder aux princes lorrains, ou d'alterner avec eux, et capables de penser un centre de l'Europe, je ferais peut-être cette triangulation. A un angle du triangle, la Guyenne de Montesquieu et de Montaigne, c'est-à-dire des grands analystes. A l'autre angle, la Bourgogne de Bossuet, de Lamartine et de Quinet, c'est-à-dire de la synthèse oratoire et du service routier. Au troisième angle, celui du sommet, les grands historiens normands, un Guizot, raciné en Normandie, un Tocqueville et un Albert Sorel, qui ont étoffé, animé les épures de Montesquieu, et su se transporter, sans cesser d'être puissamment Français, à un cœur d'Europe, de civilisation, de rythmes planétaires, par une démarche analogue à celle dont un Flaubert et un Maupassant occupent un centre de vie.

Je reviens à Avignon par la nuit d'étoiles que le vent du nord, en torrent, frotte et fait luire. Je suis occupé par les grands rythmes du Poème du Rhône. Sur cette route des peuples les idées montent et descendent, s'arrêtent, tournoient, touchent les écueils, — brisées peut-être demain, comme le bateau de patron Apian par le monstre de feu. En royaume ! En empire ! Dès que nous avons touché une rive, nous embarquons pour une autre. Une cité s'efface sur le rivage, une autre grandit sur la colline. Voici, entre les cordages, pour l'amour de l'Anglore, cette figure nouvelle et secrète de prince du Nord... Un tournant du fleuve se découvre. Ici commence un nouveau dialogue.

TABLE

<i>Préface</i>	IX
----------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

IN MEMORIAM

I. — LE TOMBEAU D'UN PRINCE.....	3
II. — UNE AMBASSADE DE RUBENS.....	45

DEUXIÈME PARTIE

UN DIALOGUE

LES PRINCES LORRAINS.....	75
<i>Épilogue</i>	193



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 1^{er} MARS 1924
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

LES CAHIERS VERTS

1. Louis Hémon. — *Maria Chapdelaine*..... épuisé
2. Gabriel Marcel. — *Le Cœur des autres*..... épuisé
3. Joachim Gasquet. — *Il y a une Volupté dans la douleur*..... épuisé
4. Daniel Halévy. — *Vioiles aux Paysans du centre*..... épuisé
5. Emile Clermont. — *Le Passage de l'Aïone*..... épuisé
6. Logan Pearsall Smith. — *Triviva*..... épuisé
7. Louis Bertrand. — *Flaubert à Paris ou le Mort vivant*. 6 francs
8. François Mauriac. — *Le Baiser au Lépreux*..... épuisé
9. Raymond Schwab. — *La Conquête de la Joie*..... épuisé
10. Marie Lenéru. — *Saint-Just*..... épuisé
11. Pierre Lasserre. — *Philosophie du Goût musical*..... épuisé
12. Robert Browning. — *Poèmes, précédés d'une étude, par Mary Duclaux*..... 6 francs
13. George Moore. — *Mémoires de ma vie morte*..... 6 fr. 50
14. Jean Giraudoux. — *Siegfried et le Limousin*..... épuisé
15. Drieu La Rochelle. — *Mesure de la France*..... 5 francs
16. Ramón Gómez de la Serna. — *Echantillons, présentés par Valéry Larbaud*..... 6 fr. 50
17. Julien Benda. — *La Croix de roses*..... 5 francs
18. Pierre Lasserre. — *Renan et nous*..... 6 fr. 50
19. Louis Hémon. — *La Belle que voilà*..... épuisé
20. André Le Breton. — *Le Tourment du passé*..... 6 fr. 75
21. Daniel Halévy. — *Vauban*..... épuisé
22. André Maurois. — *Ariel ou la Vie de Shelley*..... épuisé
23. Léon Chestov. — *La Nuit de Gelboëmani*..... 6 francs
24. Ed. Estaunié. — *L'Infirmes aux mains de lumière*..... épuisé
25. Albert Thibaudet. — *Paul Valéry*..... épuisé
26. Aurore Sand. — *Encarnacion*..... épuisé
27. Comte de Gobineau. — *La Fleur d'or*..... épuisé
28. *Ma Vie*..... épuisé
29. Robert de Traz. — *Dépaysements*..... 6 fr. 75
30. François Mauriac. — *Genitrix*..... épuisé
31. H. de Montherlant. — *Le Paradis à l'ombre des épées*..... épuisé
32. Claude Anet. — *Feuilles Persanes*..... épuisé
33. Baltasar Gracian. — *L'Homme de cour*..... 7 fr. 50
34. Louis Hémon. — *Colin-Maillard*..... 9 francs

CONDITIONS d'ABONNEMENT :

A partir du 1^{er} Février 1924

	France	Etranger
La série de 10 cahiers.....	62.50	70. »
La série de 40 cahiers.....	210. »	240. »

Ces prix comprennent les frais d'envoi recommandé.

Imprimerie E. DURAND, 18, rue Séguier, Paris.